

REVUE DU MONDE MUSULMAN

DS
111 36
R4
t. 2
no 5

Publiée par

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC



VOLUME II

MARS 1907

NUMÉRO V

no 1

| | | |
|---|------------------------------|----|
| <i>Le Club national de Tauris</i> | GHILAN | 1 |
| <i>L'Islam dans l'Afrique nègre. La civilisation souahilic.</i> | L. BOUVAT | 10 |
| <i>Les Juifs en Tripolitaine.</i> | N. SLOUSCH | 28 |
| <i>L'Émir d'Afghanistan aux Indes.</i> | A. LE CHATELIER | 35 |
| <i>Notes et Nouvelles</i> | MOHAMMED. — A. L. C. — L. B. | 50 |

Les Musulmans de la Rhodésia Nord-Est. — La mission d'Enver Pacha en Chine et le rapprochement turco-chinois. — Les Musulmans chinois. — Les cimetières en Turquie. — Un nouveau port en Turquie. — Les dattes en Asie Mineure. — Les tapis de Turquie. — Pèlerinage. — Générosité d'une dame musulmane. — Le nouveau Shah. — Les Allemands en Turquie. — Le chemin de fer du Hedjaz. — Les Musulmans crétois. — Les Musulmans roumains. — Une récompense russe. — La Société de bienfaisance de Kazan. — L'instruction en Crimée. — L'éducation chez les Tartares. — Le mufti de Kazan. — Un programme d'enseignement. — A la Chambre persane. — L'Ecole secondaire de Kermanchahan. — Les boissons alcooliques. — Chez les Bakhtyaris. — Le Cri de la justice. — Les Persans de Berlin. — Les Ahmediya à Lahore. — L'esprit libéral dans la politique musulmane de l'Angleterre. — Musulmans et Hindous.

| | | |
|--------------------------------------|---------------------------|----|
| <i>La Presse Musulmane</i> | A. C. — J. R. — L. BOUVAT | 63 |
|--------------------------------------|---------------------------|----|

Un journal malais. — Nouveaux journaux persans. — *Azərbaydjan*. — Le premier journal ossète. — Un nouvel organe musulman en langue russe. — *Terdjuman-i Ahval-i Zeman*. — Journaux et écoles. — Pendant le moharrem. — Presse musulmane et prolétariat musulman. — Presse tartare et presse arménienne. — Un nouvel organe turc. — La publicité dans le *Habl-oul-Matn*. — Une revue littéraire algérienne. — Les députés musulmans à la Douma. — *Medjlis*. — Le journal arabe de Buenos-Ayres. — Le journal arabe de Saint-Petersbourg. — Une revue arabe de l'Inde. — Une revue musulmane de Bosnie.

| | | |
|--|--|----|
| <i>Les Livres et les Revues.</i> A. L. C. — M. SCHWAB. — A. FEVRET. — L. BOUVAT. | | 86 |
|--|--|----|

L'Encyclopédie musulmane. — En Tunisie. — La Science chez les Arabes. — En Roumanie. — Une légende musulmane javanaise. — Un traité persan de cryptographie. — Les sujets ottomans non musulmans. — Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. — Les Arabes en Syrie avant l'Islam. — La vie universitaire en Egypte. — L'Egypte de demain. — En Asie Mineure et en Syrie. — Un voyage à travers la Turquie d'Asie. — Une chevauchée en Asie Mineure. — Une visite en Asie Mineure. — Bibliothèque turque.

| | | |
|--------------------------------|--|-----|
| <i>Bibliographie</i> | | 122 |
|--------------------------------|--|-----|

Livres. — Revues.

415052^a
3.9.43

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE (VI^e)

PRIX DU NUMÉRO MENSUEL : 2 FR. 50; FRANCO PAR POSTE : 3 FRANCS

ABONNEMENT : PARIS, 20 FRANCS; UNION POSTALE, 25 FRANCS.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

REVUE DU MONDE MUSULMAN

Publiée par

LA MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

Sous la direction de : A. LE CHATELIER

COMITÉ DE DIRECTION :

MM. O. HOUDAS. — CL. HUART. — H. SALADIN
JULIEN VINSON. — VISSIÈRE.

COMITÉ DE RÉDACTION :

MM. L. BOUVAT. — A. CABATON. — A. FEVRET. — F. FARJENEL
N. SLOUSCH.

BUREAU DE LA REVUE :

28, RUE BONAPARTE, 28

Revue du Monde Musulman

1^{re} ANNÉE.

MARS

N° 5.

LE CLUB NATIONAL DE TAURIS

L'histoire du Club national de Tauris — Endjouman Milli — nous renseignera, tout d'abord, sur le processus d'évolution du libéralisme persan. Elle pourra peut-être nous éclairer aussi sur l'énergie du Vélihad, ce qui offre de l'intérêt, car nous connaissons alors, pour peu qu'on juge de l'avenir par le passé, ce dont semble capable le nouveau souverain.

A peine sortis du Consulat d'Angleterre, après avoir obtenu de haute lutte ce qu'ils désiraient, ou tout au moins ce qu'ils demandaient, les Persans de Tauris songèrent à organiser leur victoire et à en recueillir tous les fruits imaginables. Un certain nombre d'entre eux, prenant la direction du mouvement, se réunirent en un lieu concerté et commencèrent à délibérer : ce fut le début du Cercle national. Cela eut lieu le 1^{er} de ramazan, à 2 heures de la nuit, dans la maison de Hadji Mohammed Hosseïn Khan, qui se trouve dans le quartier nommé Arménistan.

Les membres de ce groupe initial comprenaient quelques oulémas et vingt négociants, qui avaient déjà, jadis, été élus délégués provisoires de la nation.

Cette assemblée nomma un comité chargé de surveiller les opérations électorales, comité composé de six personnes élues à la majorité des voix et représentant les six classes de la population.

S. A. le Vélihad, mis au courant de ces décisions, n'hésita pas une seconde à nommer, pour le représenter au sein de cette assemblée, S. E. Edjlal-el-Mouk, chargé



Prisonniers persans.

de servir d'intermédiaire entre le prince et le Club national.

Il y a tant à faire dans ce malheureux pays, tant d'abus à entraver, tant de misères à soulager, tant de maux à guérir, tant de blessures à panser, tant de désordres à réparer, qu'il n'y a rien d'extraordinaire à ce que les difficultés aient commencé presque aussitôt.

D'ailleurs, un peuple nouvellement né à la liberté et qui, comme celui de Perse, voit s'ouvrir devant lui les portes de l'enfer où il était plongé jusque-là, devient immédiatement soupçonneux et méfiant. Donc, le dimanche, 2 du mois,

une foule nombreuse envahit le lieu des réunions, criant, hurlant, réclamant le renvoi immédiat de l'Imam Djoum'é, Hadji Mirza Abd-oul-Kérim, qu'on accusait d'être contraire aux idées constitutionnelles et de désirer ouvertement le retour aux errements anciens. Le peuple insista si longuement et avec tant de menaces, que, de guerre lasse, le Cercle envoya Edjlal-el-Mouk au prince, pour lui porter l'expression de la volonté populaire. Il revint porteur de l'ordre sollicité, mettant en demeure l'Imam Djoum'é de quitter la ville sans délai, et le peuple se dispersa.

L'Imam Djoum'é ne fut pas le seul à tomber sous cette imputation de « réactionnaire » ; un peu plus tard, le Chériet médar Agha Hadji Sèyyèd Ahmed Agha Khosrochahi eut, lui aussi, à combattre de toutes ses forces contre ce qualificatif, et c'est avec toutes les peines du monde qu'il parvint à se laver de cette accusation.

Les jours suivants furent relativement plus calmes et on s'occupa des élections. Mais ce travail sérieux fut interrompu par une nouvelle fantaisie populaire, qui eut encore pour objet le prélat déjà menacé.

L'Imam Djoum'é, en effet, avait bien été expulsé de la ville, mais il s'était retiré à Qerildjé Meïdan, sa propriété particulière, qui se trouve à un peu plus d'une heure de distance de Tauris. Ses partisans, ses clients, allaient le voir, discutaient, complotaient avec lui, le mettaient au courant de ce qui se passait ; son fils venait à sa mosquée et fréquentait la ville. Tout ceci déplut profondément et, le samedi, on ferma les bazars ; on se réunit de nouveau dans la maison de l'Endjouman, on poussa des cris divers et on réclama que la mosquée, dont l'Imam Djoum'é *s'était emparé* et dans laquelle son fils venait faire la prière, fut rendue à Mirza Ghaffar Agha, qui y exerçait autrefois les fonctions de pichva.

Les membres de l'Assemblée, effrayés du bruit et du tapage, firent venir Edjlal-el-Mouk, qu'ils expédièrent auprès

du prince, pour lui faire connaître et la requête du peuple et les termes dans lesquels elle était présentée. La réponse vint, rapide. Nayer-ès-Sultan avait reçu l'ordre de chasser l'Imam Djoum'é du village où il s'était réfugié, et il était fait défense à son fils de venir prier à la mosquée ou même de pénétrer dans Tauris.

Une victoire aussi brusque et aussi complète ne laissa pas que de surprendre le peuple ; il n'y voulut pas croire et recommença son tapage. Cependant, devant les assurances formelles de A. Cheikh Sélim Agha, de Mirza Djévad Agha, devant la parole d'honneur de Edjlal-el-Mouk, donnée en garantie de l'authenticité du message dont il était chargé, on fut bien forcé de reconnaître qu'on avait obtenu gain de cause. Néanmoins, par un reste instinctif de défiance et par mesure de précaution, on alla en foule chercher Mirza Ghaffar Agha, auquel on fit — sur l'ordre du prince — solennellement remise de la mosquée ; puis, on se sépara, non sans se jurer *in petto* de recommencer, puisque c'était si facile à faire et que cela produisait tant d'effet.

Tout ceci se passait le samedi 7 de ramazan. La semaine suivante, on s'occupa des élections, du prix des denrées, telles que le pain et la viande, on punit les boulangers voleurs, les auteurs de désordres et de troubles ; et, il faut le reconnaître à la plus grande gloire du Cercle, ses efforts, à ce point de vue, et ses travaux ont produit l'effet le plus heureux et le plus salulaire.

Le dimanche, la population, enchantée de ce qui se passait, se rendant compte de l'influence bienfaisante de son Cercle national, vint demander qu'il ne prît pas de vacances désormais et qu'il siégeât tous les jours. Les audiences avaient, en effet, lieu trois fois par semaine, et cependant, les autres jours aussi, se présentaient des plaignants, qui demandaient du secours et venaient, dénoncer des injustices.

Il fut entendu qu'une commission siégerait tous les jours

et s'occuperait immédiatement des cas urgents, tandis que, pour ceux qui pouvaient attendre, elle ferait son rapport à l'Assemblée.

Le peuple, touché de cette marque d'intérêt et d'affection, fit éclater sa joie et, dans son enthousiasme, craignant qu'une fois les élections terminées le Cercle fût dissous, réclama tumultueusement que le Gouvernement s'engageât à laisser subsister le Cercle tel qu'il était, sans y rien changer.

Nayer-ès-Sultan fut envoyé chez le Vélihad, qui, se soumettant toujours aux désirs exprimés, lui remit le décret suivant, dûment signé et paraphé :

« Le Cercle national de Tauris restera dans l'avenir ce qu'il était dans le passé : un délégué sera nommé par Son Altesse Impériale pour assister aux séances.

« Tout ce que les membres de cette Assemblée décideront — tant affaires particulières que générales — sera exécuté par ce délégué. Les Kargouzars du prince exécuteront, eux aussi, tous les ordres du Cercle. 17 ramazan 1324. »

Un cri de reconnaissance et d'espoir accueillit la lecture de ce décret : l'Assemblée, désormais sûre du lendemain, avisa la population qu'elle eût à lui faire parvenir toutes ses observations. On reçut les doléances de la province, que l'on excita à imiter sa capitale. Les villes de Maragha et Binâb, de Keredji Dagh, de Merend, d'Ardébil, non contentes d'établir des « Cercles nationaux » dans leurs murs, envoyèrent des délégués à l'Assemblée de Tauris. Les deux premières expédièrent ainsi à l'« Endjouman Milli provincial » Mirza Ismaïl Agha Tadjer Tébrizi ; la troisième, A. Mirza Abdoul-Hosseïn Agha ; la quatrième, Hadji Djélil Agha Merendi ; la cinquième, Hadji Cassem Agha Ardébili... les autres villes, telles qu'Ourmiah et Khoï, imitèrent cet exemple.

Les élections n'étaient pas encore terminées, qu'intervint l'affaire de la Banque nationale, qui excita d'abord un violent enthousiasme. La réflexion aidant, on décida,

après mûre délibération, de répondre à Téhéran, qui demandait le concours de Tauris : « Vous nous dites, entre autres choses, que le Gouvernement a un urgent besoin de 250.000 tomans. Gloire à Dieu ! les hauts fonctionnaires du Gouvernement sont les plus riches gens de la Perse ; il leur est bien facile de donner 250.000 tomans, en échange de la fortune considérable qu'ils ont *acquise* — Dieu sait comment — avec l'appui de l'État. Ils peuvent même donner le double de cette somme : qu'est-ce pour eux de la prêter ? »

Cependant, les manifestations de la rue commencèrent à prendre un caractère plus grave : le dimanche 8 cheval (1), le peuple vint se plaindre de ce que le Club ne s'occupait plus des affaires qui lui étaient confiées, des plaintes qui lui étaient soumises : il déclara qu'il en avait assez des promesses et qu'il lui fallait des actes. Le lundi 9, on ferma les bazars, la foule se répandit dans les rues et reflua jusqu'à la salle des séances. Des gens s'en détachèrent, qui allèrent chercher les Moujtéheds et les Oulémas ; d'autres, les notables et les négociants, et les forcèrent à venir assister à la séance. Une grande agitation se manifestait et le peuple déclara :

« Il y a deux mois que S. M. le Chah a donné une constitution à la nation, mais, jusqu'à présent, rien n'a été fait. Chaque jour les choses vont de mal en pis. Il n'y a pas de sécurité dans la ville, il n'y en a pas dans la province. Les routes et les chemins sont en proie à un brigandage effréné : personne n'écoute les plaintes. Les gouverneurs, comme auparavant, oppriment le peuple et n'ont rien changé à leurs errements anciens. Faites parvenir nos doléances aux pieds de S. A. et faites-vous donner une réponse satisfaisante, sinon nous n'ouvrirons ni nos boutiques ni nos bazars : nous ne partirons pas d'ici, car nous sommes à bout. »

(1) 26 novembre.

S. A., prévenue par téléphone, envoya Nayer-ès-Sultan pour recueillir les plaintes. Celui-ci fit la commission dont il était chargé, et transmit ce qu'on lui dit à S. A., qui « négligea, cette fois, de donner une réponse suffisante ».

Les hurlements redoublèrent alors et remplirent l'immensité de la ville, portant le trouble et l'effroi dans les familles arméniennes. Au milieu du tumulte infernal et sans cesse grandissant, on délégua chez le prince des membres de l'Assemblée, qui firent comprendre à S. A. la gravité de l'émeute et rapportèrent enfin des promesses formelles et précises, de nature à satisfaire le peuple.

S. A. promettait d'ailleurs de faire une visite aux délégués de la nation, mais les circonstances en disposèrent autrement.

En effet, après avoir donné, à tant de reprises différentes, des preuves d'une si rare énergie, le Vélihad reçut, le 13 cheval, le télégramme de S. M. le rappelant à Téhéran, où il devait rapidement devenir le maître absolu (? ?) de la Perse.

La nouvelle fut vite connue, et les délégués du Cercle vinrent présenter leurs vœux d'heureux voyage au prince, qui les agréa, leur donna de bons conseils et fit cadeau de deux bagues, l'une à Hadji Mouchir Dester, l'autre au Malek-et-toudjar. Cela fait, ayant pris congé de la population, il partit, laissant le soin des affaires à Imam Qouli Mirza, qui devait être gouverneur intérimaire jusqu'au moment de l'arrivée du vrai chef de la province, Nizam-el-Moulk.

Celui-ci avançait à toutes petites journées, assez peu soucieux, paraît-il, de venir se frotter à cette chose nouvelle et qui lui semblait dangereuse : un Cercle national !

Vieux fonctionnaire, gouverneur de bien des provinces, mais de provinces méridionales et par conséquent faciles à gouverner, assez sceptique de son naturel, ventripotent, aimant la bonne chère, craignant par-dessus tout les en-

nuis, il ne venait qu'avec défiance dans cette province habitée par des gens rudes et grossiers, parlant une langue qui n'avait jamais frappé ses oreilles patriciennes, et qui semblaient avoir assez rudement mené leurs affaires, sous la férule pourtant autorisée du prince héritier.

Arrivé à Meïanedj, il fut cependant agréablement surpris de trouver, émanant du « monstre », un télégramme le félicitant et félicitant le peuple de l'Azerbaïdjan de son heureuse arrivée. Il saisit avec empressement son kalemdan et répandit les perles de son éloquence dans une réponse qui flattait son amour-propre d'écrivain délicat et précieux.

Au fond, il pensait que du moment qu'on était aimable, c'est qu'on avait peur, et il se promettait en lui-même de s'en tirer à sa plus grande gloire, riant d'avance de la déconvenue de son illustre prédécesseur, devant ses succès.

Arrivé à Tauris, il se cassa une dent, le mardi 16 du mois, en mangeant du pain, à la collation qui lui était offerte, et on lui fit aimablement remarquer, en termes fort courtois et polis, qu'il se casserait la mâchoire tout entière, à vouloir mordre le peuple de la province. Cela ne l'empêcha pas de flatter les membres de l'Assemblée populaire, dans lesquels instinctivement il sentait des ennemis.

Deux jours plus tard, suivant la coutume de Tauris, le Cercle national lui apporta ses vœux et ses félicitations, auxquels il répondit en affirmant, ironiquement peut-être, que les autorités de Téhéran l'avaient envoyé à Tauris, uniquement pour présider aux délibérations de l'illustre Assemblée : « Je ne mettrai, ajouta-t-il, aucun obstacle à l'exécution de vos ordres pleins de sagesse. »

Une politesse en valait une autre : Agha Mirza Djévad, se tenant debout, répondit par une khotbé fleurie, en langue persane, qui excita l'admiration des assistants.

Sur ces entrefaites, S. M. S. Mouzaffer ed Dine Chah — Azad Bakhch disent les journaux, c'est-à-dire celui qui a donné la liberté — passa de vie à trépas, et le peuple fut

convié à un salam public, tandis que les hauts fonctionnaires et les députés devaient être reçus en audiences particulières.

Nizam-el-Moulk, quand il vit venir les membres de cet Endjouman Milli qui lui faisait horreur, s'esquiva par une autre porte, sans rien dire et sans s'excuser : la plaisanterie fut peu goûtée.

Quelques jours après, les députés de l'Azerbaïdjan partirent pour Téhéran, au milieu d'un enthousiasme frénétique, surexcité encore parce qu'on pouvait constater le manque d'égards du mielleux gouverneur envers les élus de la nation, qu'il ne venait même pas saluer à leur départ.

Les choses faillirent se gâter, et l'on fit comprendre à Nizam-el-Moulk qu'à trop tirer sur la corde il risquait de la rompre, et qu'en ce cas, comme il était seul de son côté, il était probable qu'il se casserait les reins.

Réflexion faite, il envoya Foutouh-ed-Doulé faire ses excuses à l'Endjouman, rejetant sur les difficultés inhérentes à une nouvelle arrivée, l'impossibilité où il avait été de venir rendre au Cercle les politesses qu'il en avait reçues, et priant les membres de lui indiquer le jour et l'heure où il pourrait venir réparer son involontaire erreur.

Le jour fixé, le lundi 29 zilqaadé, le Cercle orna sa maison de miroirs et de fleurs, de lampions et de lanternes vénitiennes, et reçut le *vaurien* en grand appareil : l'entrevue fut cordiale et touchante, et chacun se sentait pour son voisin un cœur dévoué de frère.

Depuis, Nizam-el-Moulk est resté dans la coulisse, et c'est l'Endjouman Milli qui gouverne ; or il fait ce qu'il veut, qui sait où nous allons ?

GILIAN.

L'ISLAM DANS L'AFRIQUE NÈGRE. LA CIVILISATION SOUAHILIE

En abordant, dans cette Revue, l'étude des populations musulmanes de l'Afrique orientale, il nous a paru intéressant de grouper, comme entrée en matière, quelques notions préliminaires sur les pays souahilis. Ces données puisées dans des ouvrages, dont quelques-uns sont très anciens déjà, n'ont rien de nouveau pour les spécialistes en la matière. Leur objet est seulement de rappeler un des aspects du milieu musulman de l'Afrique orientale, qui se trouve partagé, comme on le sait, entre les croyances ibadites de l'Oman et le sunnisme chaféite.

La côte orientale d'Afrique était connue des navigateurs phéniciens et grecs de la mer Rouge. Elle était de même en relations commerciales avec le golfe Persique, l'Oman et la côte occidentale de l'Inde, bien avant l'hégire. Au deuxième siècle de notre ère, le géographe Ptolémée y mentionne, au sud de l'Éthiopie, un point nommé *Zengis*. Plus tard, pour les Arabes, les nègres qui viennent de ces parages sont les *Zendjs*. Ils se différencient des autres Africains, Nubiens et Abyssins, par leurs lèvres pendantes et leur nez écrasé, qu'ils doivent, nous dit Maçoudi, à l'« influence des corps célestes », ceux-ci, « dans ces pays très chauds, attirant les humeurs à la partie supérieure du corps » (1).

(1) *Prairies d'or*, I, p. 105.

Dès les débuts de l'islamisation de l'Afrique, les armées musulmanes comptèrent de nombreux contingents nègres de cette provenance. On voit ainsi les milices zendj prendre rang parmi les partisans les plus sanguinaires du premier Abbaside, en se signalant par le massacre des habitants de Mossoul, en 132 de l'hégire. Au bout d'un siècle, les nègres, très nombreux dans les troupes de l'Irak, se soulèvent à la suite d'un Alide de Basra, le Kharidjite 'Alî ibn Mohammed, *Sâhib eç-Zendj*, « le Maître des Zendjs », et leur révolte n'est vaincue, au bout de quatorze ans, qu'après une résistance acharnée (1) (270 hég. = 882).

Aussi, le *Bilâd eç-Zendj*, « le pays des Zendjs », était-il familier aux historiens et géographes arabes. Ils lui donnent pour domaine la côte orientale d'Afrique, des frontières méridionales de l'Éthiopie (2) au pays de Sofala, en y comprenant même cette région, celle des mines d'or (3). Les rapports du pays des Zendjs avec les pays musulmans ne se bornèrent pas, d'ailleurs, à l'exportation des esclaves. Il se développa sur toute la côte une colonisation musulmane qui islamisa en partie les peuplades zendj, en leur donnant une certaine civilisation, si bien que, par la suite, ce nom semble impliquer une distinction entre les populations de la région littorale et celles de l'intérieur.

La propagation de l'Islam commença, en tout cas, de très bonne heure. Le changement de religion des Arabes ne pouvait modifier les relations qu'ils entretenaient avec la côte d'Afrique, en navigateurs et commerçants actifs, bien avant la mission de Mohammed. Suivant des traditions qu'il est intéressant de signaler, à cause de leurs tendances opposées, deux courants d'islamisation se seraient établis dès la fin du septième siècle de notre ère. D'une part, l'Islam aurait été introduit au pays des Zendjs, par Hamza,

(1) DEVIC, *le Pays des Zendjs*, p. 160.

(2) *Ibid.*, p. 51.

(3) *Ibid.*, p. 82.

fils du khalife 'Abd El-Malik, du vivant de celui-ci, c'est-à-dire avant l'an 86 de l'hégire (1). D'autre part, après la conquête de l'Oman, par un lieutenant du célèbre général d'Abd El-Malik, El-Hadjdjâdj, les héritiers directs des anciens chefs Azdites du pays, Souleïmân et Sa'ïd, se seraient sauvés au Zanguebar avec leurs partisans (2). Il faut peut-être rattacher à ce point de départ le récit de la Chronique de Quiloa, transmise par les Portugais, d'après laquelle des partisans de Zeïd, fils d'Alî Zeïn el-'Abidîn, petit-fils d'Alî, le gendre du Prophète, auraient émigré à leur tour à la côte orientale d'Afrique, en 739 (122 de l'hégire), après la défaite et la mort de leur maître, proclamé khalife par les Alides révoltés à Koufa. C'est dix ans après que les Zendjs de l'Irak se prononçaient si énergiquement pour les Abbasides, en attendant leur grande révolte alide et kharidjite du siècle suivant (3).

De ces données un peu légendaires, on peut, semble-t-il, retenir, comme conclusion, que l'Oman et le golfe Persique ont eu, dès l'origine, une part prépondérante dans la colonisation musulmane. La conquête omeyyade pourrait marquer une opposition aux Alides et expliquer des influences yéménites dont on trouverait la trace dans le respect témoigné, sur la côte, aux provenances du Yémen (4); mais la question des influences religieuses en Afrique orientale reste des plus délicates.

En tout cas, dès le dixième siècle de notre ère, il y a déjà deux partis religieux dans les colonies de la côte. En 296 de l'hégire, on signale une intervention du khalife

(1) GUILLAIN, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, I, p. 161. Bien que vieux de cinquante ans, cet ouvrage est un des plus précieux que nous possédions sur cette matière. Une nouvelle édition, mise à jour, serait bien utile et deviendrait, à proprement parler, un livre classique.

(2) BADGER, *Imâms and Seyyids of Omân* (trad. de Salîl ibn Razîk), p. XIII.

(3) Cf. GUILLAIN, *Documents*, I, pp. 155-162.

(4) DEVIC, *op. cit.*, p. 147.

d'Égypte (1). Un peu plus tard, il arrive, dans la région de Maqdéchou (Magadaxo), des Arabes d'El-Hasa, aux environs du Bahréïn, dans le golfe Persique. Ils sont sunnites, comme la majorité des Persans d'alors, car ils dispersent leurs prédécesseurs alides (2). Lorsque Ibn Batoutah débarque, en 1331, dans la « Mecque » du pays des Zendjs, elle suivait la tradition sunnite des Arabes ses fondateurs.

Une autre immigration vient de Perse. Soixante-dix-sept ans après la fondation de Maqdéchou, un fils du sultan de Chiraz s'embarque dans le golfe Persique, à la suite de dissentiments avec ses frères, et d'Hormouz arrive au Zanguebar, puis s'installe à Quiloa, où sa famille était encore au pouvoir trente ans avant l'arrivée des Portugais (3).

Dans l'intervalle, Sofala, le port des mines, avait appartenu, tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais les influences persanes avaient certainement été prédominantes pendant un certain temps. On en a la preuve par l'intervention du persan, non seulement dans les noms qui rappellent celui des anciens Zendjs, Zanguebar, Zanzibar (*bar* = côte), mais aussi dans les titres royaux. « Chaque ville, et presque chaque village, a son roi, que les habitants nomment *schah*. Les principaux sont ceux de Quiloa, de Zanzibar et de Mombassa. » Ils semblent indépendants, mais le schah de Mélinde, « qui s'attribue l'honneur d'être le plus ancien », refuse, en 1508, de se soumettre à Tristan da Cunha. Il lui répondit : « qu'étant sujet du Soudan du Caire, premier Calife de la maison de Mahomet, il ne pouvait traiter avec les ennemis de sa religion » (5).

Sans prendre au pied de la lettre les récits sur lesquels il faut baser l'histoire musulmane de la côte orientale d'A-

(1) GULLAIN, *Documents*, 1, p. 176.

(2) *Ibid.*, et DEVIC, *op. cit.*, p. 63.

(3) *Ibid.*, pp. 178-181, notes.

(4) *Histoire générale des voyages*, 1, p. 93.

(5) *Ibid.*, p. 94.

frique, on peut du moins en retenir quelques conclusions générales. Elles répondent à l'existence simultanée d'influences arabes et persanes, entretenant des rivalités politiques, sinon des rivalités religieuses, et donnant prétexte à des revendications, dont voici un exemple.

En 1598, on voit les Turcs essayer d'enlever aux Portugais leur conquête, terminée depuis 1528 (1), et les Arabes de l'Oman revenir à la charge dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1660, ceux-ci réussissent à s'emparer du fort européen de Mombaz. Une quarantaine d'années plus tard (1698), la ville tombe en leur pouvoir, ainsi que Zanzibar, et les Portugais disparaissent de la zone équatoriale (2).

La domination arabe de l'Oman fut toutefois plus apparente que réelle, ce qui explique la survivance du sunnisme chaféite, comme croyance populaire, à côté de l'ibadisme officiel et des diverses variétés de croyances alides, telles que l'ismaélisme venu peut-être de l'Inde (3), dont les origines restent obscures. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, Zanzibar, Mombaz et les autres villes étaient indépendantes, et il faut, pour les soumettre de nouveau à l'Oman, une expédition que dirige le prince Sa'ïd ibn Ahmed (4). Trente ans plus tard, il y a à Mombaz un sultan indépendant qui, menacé par le sultan de Mascate, demande le protectorat britannique, en 1824. Deux ans après, l'Angleterre se retirait et c'est en 1835 seulement que l'autorité des Imams ibadites se trouve rétablie sans conteste. Elle devient même directe en 1840, Zanzibar remplaçant alors Mascate comme siège du gouvernement de l'Imamat jusqu'en 1856. A cette date, celle de la mort du sultan Sa'ïd,

(1) *Precis of Information concerning the British East Africa Protectorate and Zanzibar*, London, 1901, p. 7.

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) *V. Revue du Monde Musulman*, n° 1, p. 64.

(4) BADGER, *Op. cit.*, p. LXII.

un partage entre ses fils sépare les États de Mascate de ceux de Zanzibar. Les compétitions qui se produisent alors amènent l'intervention du gouvernement des Indes, sous les auspices duquel une convention de 1861 rend le partage définitif (1).

A partir de ce moment, l'évolution de la côte orientale d'Afrique relève de la politique européenne. C'est ainsi qu'en 1862, une déclaration signée par la France et l'Angleterre consacrait l'indépendance du sultanat de Zanzibar, où, cependant, les influences anglaises ne tardèrent pas à devenir prépondérantes, sous le règne du sultan Bargash, grâce en partie à l'intervention très active des capitaux hindous (2).

Nous nous écarterions de notre sujet, en insistant sur les compétitions que provoqua ensuite, entre les puissances européennes, l'exploration de l'Afrique. Elles aboutirent, en fin de compte, au partage du littoral entre l'Angleterre au nord et l'Allemagne au sud, Zanzibar et les îles adjacentes devenant protectorat anglais (1890). Il ne s'agissait d'abord que de zones d'influence. Elles se transformèrent en domaines de compagnies à chartes, puis en territoires coloniaux. L'ancienne colonisation musulmane avait définitivement disparu, comme élément dominant, devant la colonisation européenne.

*
* *

Dès l'époque d'Ibn Batoutah, la dénomination de *Bilâd eç-Zendj* commençait à faire place à des désignations plus géographiques. Dans le nord, c'était la côte du « Çomal » ; puis ensuite « les Rivages », *Souâhil*. Cette dernière dénomination ne s'appliqua d'abord qu'au rivage même, dans la partie basse comprise entre Mombaz et le cap Delgado.

(1) *Precis of Information*, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 11.

Puis l'usage s'établit de désigner ainsi les « gens des rivages », et, comme la population de la côte était la même au nord et au sud, l'aire géographique des Souahilis s'étendit, somme toute, à peu près autant que celle des Zendjs.

La provenance même de ce terme montre qu'on ne définit rien en l'employant ainsi. En réalité, il n'est caractéristique par lui-même que pour la langue parlée sur la côte, et qui est devenue la langue franque de toute l'Afrique orientale. Cependant, on peut dire aussi qu'il y a des Souahilis, au sens ethnique, et on le constate par les statistiques des colonies européennes.

Le recensement du protectorat anglais pour 1901 (1) donne les chiffres suivants :

| | |
|---|------------------|
| Arabes | 5.855 |
| Indiens et Asiatiques (Persans, etc). | 7.579 |
| Souahilis et nègres | 76.535 |
| Anciens esclaves | 26.259 |
| Païens | 1.383.463 |
| Européens, etc. | 391 |
| Total | <u>1.500.082</u> |

Que sont ces « Souahilis » différents des nègres païens et aussi des esclaves? Une note du *Precis of Information* (2) nous l'apprend. « Les Souahilis sont des métis d'Arabe et de nègre, chez lesquels le sang nègre ou *négroïde* domine. » Ce sont, somme toute, les « traitants » de sang mêlé, plus près des indigènes que des éléments colonisateurs, que l'on trouve partout sur la côte d'Afrique. Ils ne représentent pas toute la population de la côte, mais une fraction de cette population : la classe commerçante et dominante, après l'élément colonial de toute provenance. Si

(1) *Ibid.*, p. 35.

(2) P. 33.

elle n'a plus un rôle politique comparable à celui de ses précurseurs, les Zendjs des derniers temps de la période médiévale, cette fraction a, du moins, un rôle linguistique et, par conséquent, social de premier ordre. Sa langue particulière, connue sous le nom de souahili, est devenue celle de toute l'Afrique orientale, jusqu'au centre du continent.

Le nom de *Souahili*, emprunté à l'arabe, est peu en faveur chez les indigènes, qui lui préfèrent celui de *Chiraçi*, parce qu'il les flatte, en leur rappelant l'origine persane qu'ils revendiquent et les traditions qui les rattachent à 'Alî (1). Le fonds de la langue « des gens de la côte » est bantou, mais avec beaucoup de termes arabes ou même persans, et quelques expressions européennes.

Il s'en faut, d'ailleurs, que la « famille » linguistique du bantou soit uniforme. On y distinguait, il y a une quinzaine d'années, 168 langues et 55 dialectes. L'idiome qui est devenu le souahili, est le principal de la branche méridionale de cette « famille », celui de la sous-branche dite du pays chouana, qui s'étend des frontières du Mozambique à celles des Gallas et des Kouafis. Il est remarquable par sa prononciation harmonieuse, sa richesse lexicographique et la grande souplesse qui lui permet d'exprimer jusqu'aux moindres nuances de la pensée (2). C'est à son fonds que sont venues s'ajouter les expressions nécessaires pour en faire une langue musulmane. Le souahili, en effet, est devenu l'idiome usuel des traitants arabes qui, partant de la côte orientale, s'avancent vers l'intérieur du continent. Employé surtout entre musulmans, il est devenu par eux la langue usuelle de tous les marchés, de toutes les routes de l'Afrique orientale et même centrale (3). L'intervention

(1) Dr. OSCAR BAUMANN, *Usambara und seine Nachbargebiete*, p. 22.

(2) CUST, *les Langues de l'Afrique*, trad. De Milloué, pp. 86, 87, et *Essai sur les progrès de la philologie africaine jusqu'à l'année 1893*, pp. 10, 11.

(3) *Precis of Information*, p. 33.

du bantou, représenté par des peuplades qui s'étendent dans le centre et le sud du continent jusqu'à l'Atlantique, répond sans doute à la condition nécessaire d'une langue d'usage général, véhicule naturel de la civilisation (1). Faisant remarquer que les grands explorateurs ont généralement accompli leur tâche avec l'aide du souahili, et qu'il est toujours possible d'utiliser les interprètes qui le parlent, un savant lui prédisait un rôle considérable dans le développement économique et social de l'Afrique orientale; les faits ne semblent pas devoir le démentir (2).

Nous ne nous proposons pas d'étudier ici en détail les mœurs, les coutumes et les croyances dont le souahili a pu ainsi être le propagateur jusque dans l'Afrique centrale. Nous voudrions seulement donner un aperçu introductif de ce que les idées ont pu devenir, entre le bantou et l'arabe, par les mots qui les représentent dans la *lingua franca* propagée du littoral vers l'intérieur. Peut-être cette étude ne semblera-t-elle pas sans intérêt pour la psychologie sociale du milieu souahili et son action sur les autres milieux

(1) JOHNSTON, *British Central Africa*, p. 468. — Cf. MANGHAM, *Portuguese East Africa*, pp. 293, 294.

(2) Depuis une trentaine d'années, le souahili attire l'attention des savants de l'Europe, des Anglais et des Allemands en particulier. Aux beaux travaux de M. Cust, qui font autorité en matière de linguistique africaine, il faut ajouter ceux de M. A.-C. Madan, auteur d'une grammaire du dialecte de Zanzibar, d'un dictionnaire souahili-anglais, et d'un autre, qui en est à sa deuxième édition, anglais-souahili. Un ouvrage capital est *A Dictionary of the suahili language... with introduction containing an outline of the suahili grammar* (London, Trübner and Co., 1882, in-4), du Rév. Krapf qui, tout autant que la langue, nous fait connaître la vie et les croyances du peuple, au milieu duquel il avait passé de nombreuses années. Comme l'Université d'Oxford, le Séminaire des langues orientales de Berlin a publié les travaux des savants de sa nation, relatifs au souahili; il sont nombreux et importants. Ne pouvant citer tous les travaux allemands, nous nous bornerons à mentionner ceux du Dr. C. Velten, pour qui la langue, comme la religion et les usages, des Souahilis n'ont rien de caché, et, en particulier, ses : *Sitten und Gebräuche der Suaheli; nebst einem Anhang über Rechtsgewohnheiten der Suaheli* et ses : *Schilderungen der Suaheli... gesammelt und übersetzt*. On doit aussi, à MM. Büttner, Neuhaus et Meinhoff, des études importantes.

africains. Afin de ne pas lui donner trop de développements, nous la limitons à un exemple principal : celui des pratiques religieuses et de leurs dérivées, dont le dictionnaire du Rév. Krapf nous fournira les éléments.

*
* *

Si l'islamisme domine sur la côte d'Afrique, il n'y est pas uniforme : deux influences bien distinctes, l'ibadisme et l'orthodoxie sunnite-chaféite, y ont chacune leur sphère, qui sont, pour l'ibadisme, Zanzibar (1) ; pour le chaféisme, la région du littoral. Il existe, en outre, dans les ports, des chiites hindous.

Les termes religieux sont, comme on devait s'y attendre, presque tous d'origine arabe. Nous ne nous attarderons pas sur des mots, tels que *'aboudou* « prier » ; *hatouba*, prière du vendredi où le Sultan est nommé après le Prophète, sa famille et ses compagnons ; *mouminina*, au pluriel, *wasalimina* « croyants » ; *halâli* « chose permise, légale » ; *ousia* « exhortation », comme celle que fait le cadî à la mosquée ; *khitima nzîma* « copie complète du Coran » ; *oufasâha* « beauté du livre saint ». Mais l'arabe *'iẓẓ* « puissance », donnera lieu à une remarque intéressante. On en a fait *enẓi*, d'où *Mouegnîẓi Mououngou*, qui s'abrège en *Mouegnîẓimngou* « le plus élevé, le Très-Haut », nom que les Souahilis donnent à Dieu pour ne pas se servir de *Mououngou*, appellation en usage chez les païens et les hérétiques, et qui, chez eux, désigne soit le ciel, soit une entité infernale, telle que l'âme humaine qui, après la mort, devient un pur esprit (2).

Mtoûme « messenger » et, par extension, « prophète »,

(1) M. E. SACHAU, l'éminent directeur du Séminaire des langues orientales de Berlin, a publié, dans les *Mitteilungen* de cet établissement, une importante étude sur l'ibadisme, *Ueber die religiösen Anschauungen der Ibadi-tischen Muhammedaner in Oman und Ostafrika* (II, 1899, II, pp. 46, 82), à laquelle nous renvoyons pour plus de détails.

(2) KRAPF, *Dictionary*, p. 265.

est un des rares termes religieux d'origine souahilie (1). Nous en rapprocherons le mot *kifoungo* « bouton », épithète donnée à Mohammed par ses sectateurs, qui le considèrent comme « le bouton de la religion », « l'intercesseur au jour du jugement dernier », et que le Prophète lui-même s'était attribuée dans sa lettre au gouverneur grec de Damas (2).

Les noms du muezzin, *mouadini* (3) et *adana* (4), sont tous les deux d'origine arabe. Dans l'Afrique orientale, le muezzin est chargé, non seulement d'appeler les fidèles à la prière, mais aussi de balayer la mosquée, d'y faire exécuter les réparations nécessaires et de veiller à ce que les esclaves y apportent de l'eau. Il s'occupe aussi des affaires extérieures de la mosquée et reçoit une partie des dons faits à celles-ci. Les fidèles lui font encore des cadeaux et il a droit à la tête du bœuf qu'on sacrifie.

Wakef « dédier » signifie proprement « affecter à une fondation pieuse ou de bienfaisance », qu'il s'agisse de fournir des livres aux étudiants pauvres, de donner des maisons aux indigents ou de construire des mosquées (5).

Le jeûne du ramadan présente, chez les Souahilis, des particularités curieuses. Une fête appelée *mfoûngo* le précède et dure trois jours (6); s'y préparer se dit *noûia* (7) et les instructions données par les prêtres sur la manière d'observer le jeûne s'appellent *noûiza* (8).

Au temps du jeûne, les imams lisent la liste des péchés qu'ils ont commis, les déplorent et en demandent publiquement pardon à Dieu. Cette confession générale est ap-

(1) *Ibid.*, p. 257.

(2) P. 141.

(3) P. 258.

(4) P. 2.

(5) P. 422.

(6) P. 223.

(7) P. 285.

(8) *Ibid.*

pelée *ghofiri*, d'un mot arabe, et le jour où on la fait, *sikou ya mirâdji* (1).

On appelle *foïtourou* le premier repas fait, en ramadan, après le coucher du soleil. Il commence par une tisane de riz au poivre, après laquelle, on prend des aliments plus substantiels (2). Le nom d'*estori*, d'origine arabe comme le précédent, est donné à un plat de riz servi chez les riches à leurs invités, pendant le jeûne. Après une sorte de soupe au riz, dite *oudji*, vient l'*estori*, puis on sert de cinq à neuf plats. Chaque chef invite ses clients dix ou douze fois pendant le jeûne; ceux-ci ont, d'ordinaire, libre accès à sa table, surtout s'ils sont célibataires et ne possèdent pas de maison. Pour le chef, qui ne paye pas les personnes reconnaissant son autorité, c'est un moyen sûr de la conserver (3).

Deux grandes fêtes sont données à l'occasion de la fin du jeûne. La première a lieu, trois jours avant l'expiration du mois de ramadan, et la seconde, trois jours après le *mfoungouô wa tatou* (4). A cette occasion, les musulmans font des sacrifices et des aumônes, et s'envoient des cadeaux. Les hommes pieux jeûnent encore pendant les six premiers jours du mois de *mfoungouô*, qui suit le ramadan (5).

Des danses dites *hanzouia* sont exécutées, le premier jour du mois qui suit le jeûne. Ceux qui y prennent part brandissent leurs épées, les uns contre les autres, au son du tambour; le jeu se termine par un repas, que suit un autre repas dans le courant de la journée (6). La danse, du reste, paraît avoir une grande importance, surtout au point de vue rituel, chez les Souahilis. Le docteur Von Velten

(1) P. 86.

(2) P. 79.

(3) P. 56.

(4) P. 338.

(5) P. 223.

(6) P. 95.

lui a consacré deux longs chapitres de son livre, *Sitten und Gebräuche der Suaheli* (1).

La fête de minuit, pendant le jeûne, commence au premier chant du coq ; elle se nomme, en souahili, *dakou*. A Zanzibar et dans les autres villes de garnison, un coup de canon tiré sur les deux heures du matin annonce le commencement du jeûne (2).

Pendant le ramadan, les indigènes jouent avec des œufs ou des noix de coco. Celui qui brise l'œuf de son partenaire en le heurtant avec le sien gagne la partie (3).

On entend par *devaï*, mot dans lequel l'auteur du dictionnaire croit voir une corruption de nos mots français « du vin », une sorte de vin léger (en arabe *nabîdh*). Bien des Souahilis prétendent que le *devaï* est légal, tandis que le *khâmer* est interdit (4), comme, du reste, le *tembo* ou vin de palmier, qu'ils ne boivent pas, mais vendent à des païens, quelquefois aussi à des musulmans (5).

Plusieurs sortes de voiles sont portées par les femmes souahilies. On distingue l'*oukâya*, que portent seulement les esclaves et les femmes pauvres de Zanzibar; il est souvent orné de petites plaques de métal et ses deux extrémités pendent à terre (6). Pour sortir, les femmes de la haute société mettent un vêtement dit *oukingo* (7). L'*outâdji* est un voile qui couvre la tête, mais laisse le visage nu et tombe jusqu'à terre (8); le *barikaâ*, au contraire, couvre le visage, ne laissant que les yeux à découvert (9). Guillain, longtemps avant le Rév. Krapf, faisait la remarque que

(1) P. 144-176 et 182-207.

(2) KRAPF, *Dictionary*, p. 44.

(3) P. 75, *sub voce* FUNDANA.

(4) P. 49.

(5) P. 366.

(6) P. 399.

(7) *Ibid.*

(8) P. 413.

(9) *Ibid.*

les femmes étaient plus libres à Mombaz qu'à Zanzibar, malgré l'observation des prescriptions coraniques (1).

D'ordinaire, les Souahilis reçoivent trois noms : à la naissance, à la circoncision et au mariage, et les enfants portent le nom du jour de leur naissance (2). D'après le docteur Von Velten, naître le vendredi est un présage de bonheur (3).

L'instituteur est regardé comme le père de son élève, tant qu'il prend soin de lui. Quand il a achevé son éducation, il lui donne deux petits manuscrits et un grand livre; le père vient alors reprendre son fils et paye à l'instituteur 5, 10 ou 20 dollars (4).

Les fiançailles ont lieu de très bonne heure. Le jeune homme nourrit et habille sa fiancée, et celle-ci lui fait des cadeaux de temps à autre (5). Avant le mariage, il doit payer aux parents de sa fiancée, une somme dite *ouposso*, qui varie de 1 à 100 dollars (6). Une fois tous les arrangements pris, le fiancé se rend à la mosquée avec ses parents et ceux de sa fiancée qui, elle, reste à la maison. Le *cadi* demande trois fois si la somme convenue a été payée, puis il lit la formule et récite les prières. En se levant, le jeune homme doit donner la main à toutes les personnes présentes (7). On appelle *toungâte* la période de sept jours qui suit la cérémonie, et pendant laquelle le père de la mariée doit fournir les repas du nouveau ménage. Pendant les sept jours suivants, c'est au père du mari de les fournir (8).

Quand un musulman meurt, son cadavre est nettoyé avec soin, car on croit que l'ange Gabriel ira l'examiner

(1) *Documents*, III, p. 251.

(2) KRAPP, *Dictionary*, 117, *sub voce* JINA.

(3) *Sitten und Gebräuche*, p. 13.

(4) KRAPP, *Dictionary*, p. 102, *sub voce* HITIMISHA.

(5) *Ibid.*, p. 231, *sub voce* MUMBA.

(6) P. 409.

(7) P. 227, *sub voce* MIKALA.

(8) P. 77.

dans la tombe, où il lui fera subir, en outre, l'interrogatoire suivant :

D. Qui t'a créé ?

R. Celui qui t'a créé toi-même.

D. Quand es-tu arrivé ici ?

R. Tel jour, etc. (1).

Le cadavre, recouvert d'une pièce d'étoffe appelée *choungui* (2), est placé dans une bière, *tcheniza*, travaillée avec soin et munie d'une porte à chaque extrémité. On fait entrer le corps par l'une de ces portes et on l'en sort par l'autre pour le déposer dans la tombe. La *tcheniza* est conservée à la mosquée; de temps à autre un charpentier en fait don d'une nouvelle. Avant d'introduire le cadavre, une fois lavé, dans cette sorte de bière, on le couvre successivement d'une pièce d'étoffe, d'un fin paillason et enfin d'une autre étoffe, plus précieuse, que la famille reprend après les funérailles; mais le paillason, ou *mkeka*, est envoyé à la mosquée pour y servir de tapis de prière (3). Une fois déposé dans la tombe, le cadavre est recouvert d'une planche dite *kiouaza*, sur laquelle on entasse, d'abord, des branches d'arbre, puis de la terre (4).

C'est à la mosquée qu'on prête serment, devant témoins et en posant la main droite sur le Coran. La personne qui a ainsi prêté serment ne peut plus voyager en mer : on craint qu'en cas de parjure elle ne devienne la cause d'un naufrage. A Mombaz, le Gouvernement a supprimé les épreuves par l'eau et le feu, pour les remplacer par le serment coranique (5).

Quand un homme libre, chez les Souahilis, tue un homme de la même condition que lui, il doit payer une *fidia*

(1) P. 205, *sub voce* MASIKOA.

(2) P. 335.

(3) P. 37.

(4) P. 163.

(5) P. 13, *sub voce* A'FIA.

« rançon » de 600 à 1.200 dollars. Pour un esclave, il n'en payera que 60. Le maître d'un esclave assassin en versera 50. La peine du talion a été supprimée, à Zanzibar, par le sultan Saïd-Saïd (1).

Les musulmans de l'Afrique occidentale, les Arabes surtout, ont une *oukourâsa*, ou longue feuille de papier, qui leur sert, à la fois, d'arbre généalogique et de livre de maison. Ils y inscrivent avec soin leur descendance, leurs propriétés, leurs esclaves, et cette feuille, qui peut servir encore après plusieurs générations, est conservée avec soin (2).

Parlons aussi des croyances populaires. Les Souahilis distinguent trois principaux esprits ou djinns. Il y a, pour chacun d'eux, un docteur chargé spécialement de l'exorciser, et qui procède de la manière suivante.

On bat d'abord le tambour, pendant que les assistants chantent. Une fois le djinn apparu, le docteur lui demande qui il est, et d'où il vient. C'est le malade, possédé par le djinn, qui répond. « Que veux-tu ? » demande alors le docteur. — Un taureau, un morceau d'étoffe, etc. » répond le djinn, toujours par l'intermédiaire du malade, dans la main duquel on a mis un demi-dollar qu'il doit donner au docteur. Une fois que l'esprit malfaisant a reçu ce qu'il demandait, il annonce qu'il va quitter le malade, à qui le docteur remet une amulette ou fait prendre une tisane. Celui-ci doit recevoir, comme rétribution, trois dollars d'un homme libre, et un dollar d'un esclave (3).

On admet aussi l'existence des *Bilisi*, mauvais esprits plus dangereux que les « satans » ou *Chetani*. Ces derniers peuvent être chassés en battant le tambour. Pour chasser le *Bilisi*, qui rend sa victime semblable à un cadavre, on fait d'abord des scarifications au cou, pour s'assurer que le possédé est encore en vie. Puis on allume, devant sa porte,

(1) P. 66.

(2) P. 301.

(3) P. 118, 119, *sub voce* JINNI.

un grand feu de fumier d'âne et de paille, dont la fumée remplit bientôt la maison. Une amulette attachée au cou ou au bras du malade est également considérée comme un exorcisme efficace (1).

Les Souahilis, très superstitieux, croient à l'astrologie et attachent une grande importance aux présages. Si l'un d'eux, au moment de se mettre en route, trébuche ou fait la rencontre d'un borgne, il renoncera à son voyage (2).

Ils attribuent aussi la prévision de l'avenir à leurs savants, *manadjouoni*, qui sont en même temps leurs prédicateurs religieux. Le *manadjouoni* mène une vie austère, n'a qu'une femme, ne boit ni vin ni liqueurs fermentées, va lui-même au marché, dans la crainte que son esclave ne trompe le peuple, vit au milieu de ses livres et fait le pèlerinage de la Mecque, où il désire finir ses jours. Tel est le portrait du *manadjouoni*; mais bien peu, avouent les indigènes, réunissent tous ces mérites. Ils vont même plus loin, et disent qu'à Mombaz on n'en trouve aucun (3).

Les couleurs ont la plus grande importance pour les sacrifices et les pratiques secrètes; elles servent, pour ainsi dire, d'antidote aux malheurs que l'on veut conjurer (4).

Au moment de partir en guerre, les Souahilis arrosent la route avec le sang d'un bœuf, ou bien crèvent les yeux d'un mouton qu'ils enterrent vivant, afin d'aveugler l'ennemi. Les guerriers de Mombaz, avant d'engager les hostilités avec l'imam de Mascate, lièrent un homme et le noyèrent à l'endroit où l'imam devait aborder, en disant : « Que Dieu fasse sombrer vos bateaux et vos conseils » (5).

Le nom arabe de *açîma* sert à désigner un charme ayant, entre autres vertus, celles de chasser les serpents, de rame-

(1) P. 25, 26.

(2) P. 61, *sub voce* TALAKI.

(3) P. 199.

(4) P. 211, *sub voce* MAWA.

(5) *Ibid.*

ner les esclaves fugitifs et de chasser les mauvais esprits (1). L'amulette joue, du reste, un grand rôle chez les Souahilis. Elle s'est modifiée avec le temps, mais n'a pas disparu.

Quand un enfant naît avec les dents de la mâchoire supérieure déjà formées, c'est l'annonce de malheurs pour le pays. Aussi les païens Wanika mettent-ils à mort les enfants qui naissent ainsi conformés. Les musulmans leur font passer la nuit dans la mosquée, après avoir récité le Coran sur eux. S'ils survivent, il n'y a rien à craindre ; s'ils meurent, c'est la preuve que leur existence aurait été une source de calamités (2).

Avant de faire une nouvelle plantation, on allume un feu dit *koke*. Le *mouâlimou* récite les prières et lit quelques passages du Coran, puis fait un signal. On sacrifie alors des coqs, dont les têtes sont jetées dans le feu avec un morceau de pain, puis on commence à brûler les arbres (3).

Peut-être, après avoir lu ces extraits, aura-t-on une impression assez nette de ce que peut être le mouvement musulman de l'Afrique orientale et centrale. Johnston parlait, il y a une dizaine d'années, de la décadence de l'arabe dans l'intérieur, du Zambèze au Nil blanc, et de son remplacement par le souahili. En supposant que ce mouvement se soit poursuivi, on peut se rendre compte de ce que doit devenir l'islamisation de l'Afrique centrale, en jugeant par les mots de ce que sont les idées (4). L. BOUVAT.

(1) P. 17.

(2) KRAPF, *Dictionary*, p. 143. *sub voce* KIDEJO.

(3) *Ibid.*, p. 166.

(4) A l'occasion de cet exposé sommaire, nous ferons remarquer que ces citations, empruntées à un dictionnaire souahili, montrent tout l'intérêt que peut prendre un ouvrage de cette nature quand il ne se borne pas à donner le sens des mots. Bergé, il y a près de quarante ans, en avait donné l'exemple avec son *Dictionnaire persan-français* (Paris, Maisonneuve, 1868, pet. in-8), qui compense son peu d'étendue par une foule de renseignements, dont plusieurs ne se trouvent que là, sur l'histoire, la géographie, l'ethnographie, les usages et la législation de la Perse ; M. Barbier de Meynard avait fait de même avec son *Dictionnaire turc-français* (Paris, Ernest Leroux, 1886, 2 vol. gr. in-8). L'admirable ouvrage du Rév. Krapf reste une des plus importantes sources de renseignements que nous possédions sur les musulmans de l'Afrique orientale.

LES JUIFS EN TRIPOLITAINE

Dans tous les pays musulmans du bassin de la Méditerranée, les Juifs font partie de la population indigène, et représentent un élément social dont l'importance dépasse sur bien des points ce qu'on pourrait s'imaginer au premier abord. Il nous a paru utile, à ce titre, de grouper brièvement quelques renseignements de documentation sur les Juifs de la Tripolitaine, auxquels les souvenirs de Cyrène donnent un rang spécial parmi leurs coreligionnaires de l'Afrique du Nord.

La ville même de Tripoli compte 12 à 14.000 Juifs, chiffre énorme pour une ville africaine. Ils forment le tiers de la population totale et habitent pour la plupart la Hara, quartier situé au Nord-Ouest du port, où sévissent la malpropreté et la misère. Le type, les mœurs et les noms de la grande majorité dénotent une origine africaine. On retrouve ce caractère dans la répugnance que les Juifs tripolitains montrent pour l'émigration. Ils aiment mieux croupir dans la misère, dans la Hara, que chercher des débouchés au dehors, quoique les anciens métiers leur fournissent de moins en moins de travail. Jusqu'à ces derniers temps, 300 familles juives étaient occupées par le nettoyage et la coloration des plumes d'autruches du Soudan. Détournée par d'autres places africaines, cette industrie disparaît, laissant son ancien personnel sans occupation.

Sans doute, sous l'influence de l'élément turc et des Européens, les anciennes mœurs juives tendent à se modifier; la condition de la femme s'améliore, et il sort des écoles de l'Alliance israélite ou du gouvernement italien, toute une jeunesse émancipée. Cet esprit nouveau se retrouve jusque dans le Talmud Tora; mais si la générosité de la famille Naoum a permis d'édifier une école fréquentée par 600 élèves qui forment 15 classes, l'enseignement manuel fait défaut et, sans métier, la population juive continue à végéter dans la misère.

A une heure de marche de Tripoli, le village d'Amrous est peuplé uniquement de Juifs. Ils sont là au nombre de plus d'un millier, grouillant dans un labyrinthe de ruelles sordides. La malpropreté des gens et des demeures est telle que c'est la ville des aveugles, les affections oculaires étant endémiques. Une partie de la population est composée de forgerons dont les ateliers occupent deux rues et emploient plus de quarante familles. Les autres habitants se font marchands ambulants, ou tâchent de trouver du travail à Tripoli, pendant que les femmes tissent des gandouras. Les terres ne manquent pas autour de ce petit centre, où il se trouve bien des gens tout disposés à demander de quoi vivre à l'agriculture. Mais l'état des rapports avec les musulmans oblige encore les Juifs à se cantonner dans leur Hara. Ils ne peuvent avoir ni jardins, ni champs.

La petite ville maritime de Tadjoura, à deux heures de Tripoli, compte plus de 1.000 habitants juifs, dans une situation moins précaire. De même, dans le petit port de Homs, à 120 kilomètres Est de la capitale. Presque tous originaires de Tripoli et de Msellata, les Juifs y sont au nombre d'environ 600 et jouissent d'un bien-être relatif. Ils vivent en bonne intelligence avec les Maltais qui, avec eux, forment la majorité de la population. Le commerce et l'industrie de l'alfa, que monopolisent les Juifs de Tripoli, font vivre ceux de Homs.

De là à Msellata on traverse, pendant plus de sept heures de route, un pays riche en ruines romaines et en souvenirs juifs. Les 640 Juifs de la Hara de Msellata sont les derniers représentants d'une ancienne population, autrefois prospère, qui occupait tout le pays compris entre ce point, Tarhouna et Orfella. Ils croupissent dans la saleté et la puanteur. Leur misère matérielle et morale défie toute description. Leurs rares métiers sont à peine rétribués. Leurs colporteurs sont constamment malmenés et maltraités par les tribus turbulentes des environs. Puis les fonctionnaires indigènes abusent de l'isolement du pays. La Askeria ou taxe de remplacement militaire donne lieu à des abus de tout genre. Il faut dire d'ailleurs que les Missi de terre sainte ne se montrent pas moins âpres dans l'exploitation de la Hara de Msellata, une des plus misérables de toute l'Afrique du Nord. En leur qualité de Judéo-Africains, les habitants ont conservé une foule de coutumes spéciales, en particulier celle d'aller une fois par an au-devant du Messie, en cavalcade à dos d'âne.

Dans la grande et fertile oasis de Zlitin, à huit heures de Homs et à une heure de la côte, il y a une Hara de 600 âmes, située en pleine palmeraie et dont l'aspect est agréable. Très ancienne, la communauté juive possède un sanctuaire révérend sous le nom de « Slat Abou Chéïf », dont les Arabes sont, paraît-il, assez jaloux pour avoir voulu l'incendier il y a une vingtaine d'années ? Là encore, c'est l'industrie de l'alfa qui fait vivre les Juifs, mais leur situation sociale reste assez précaire pour que l'autorisation d'enlever les ordures de la Hara plus d'une fois par an, ne leur ait été donnée qu'en 1905. On conçoit les foyers d'infection qui se multipliaient ainsi toute l'année, d'autant plus épouvantables que l'eau est rare dans l'oasis. En même temps, les bains y sont chose à peu près inconnue, et les bains rituels (Mikwa) dépassent tout ce qu'on peut imaginer comme saleté.

A une journée de marche de Zliti, au commencement de la grande Syrte, on trouve deux communautés juives, celle de Ider et celle de Mesrata, dans l'oasis de ce nom. Là les Juifs, au nombre d'un millier, ont la réputation d'être querelleurs et violents. Ils sont en tout cas très entreprenants. On les trouve, comme colporteurs, jusque dans l'extrême Sud, et, le gouvernement turc créant un centre administratif dans le port de Syrte, ils se sont mis en instance pour obtenir des terrains, sur lesquels ils formeront une nouvelle communauté.

A Ben Ghazi, de l'autre côté du grand golfe, sur 15.000 habitants, on compte 2.000 à 2.500 Israélites dispersés dans la ville, sans Hara. Les Juifs algériens ou tunisiens sont relativement nombreux, et la communauté qui s'adonne au commerce ou à divers métiers, comme ceux de bijoutiers, tailleurs, cordonniers, est assez prospère pour que les dégâts d'un incendie de ses magasins aient été évalués un million et demi, l'année dernière. L'incendie avait d'ailleurs été accompagné d'un pillage en règle par la soldatesque turque, et il est à noter que si les Juifs étrangers ont obtenu des dédommagements, les Juifs sujets ottomans durent se contenter de se plaindre.

Le voisinage des Senoussiya n'aggrave d'ailleurs pas la situation de l'élément juif, dont les marchands circulent librement quand l'état politique du pays le permet, et sont même reçus dans les zâouiya. Outre Ben Ghazi, on compte une autre communauté israélite de 800 membres à Derna, et il s'en forme une à Merdj, le nouveau centre administratif du Djebel El-Akhdar.

Au sud de Tripoli, dans le Djebel, la condition générale des Juifs se modifie complètement. Au Djebel Gharian, ils sont troglodytes. Deux villages entièrement juifs sont formés de deux groupes de souterrains, desservant une série

de caves aérées et éclairées par des puits très profonds, d'où on aperçoit un bout de ciel.

Le premier de ces villages, Yahoud ben Abbas, compte 240 habitants, qui occupent dix cours souterraines. Le second, Tigrena, à trois heures de marche, a 650 habitants répartis entre une vingtaine de caveaux. La synagogue du premier affleure le sol. A Tigrena, il y en a une souterraine et une extérieure.

Ces troglodytes juifs sont d'une race vigoureuse et active. Forgerons, agriculteurs, colporteurs, pendant que leurs femmes tissent des étoffes ou cultivent des jardins, ils seraient relativement heureux sans leurs voisins arabes, qui, par exemple, voulurent dernièrement détruire la synagogue de Yahoud ben Abbas. L'administrateur turc du district ne put la préserver que sur le vu de documents établissant son antiquité. C'est assez dire que la situation sociale dans laquelle les Juifs du Djebel Gharian se trouvent vis-à-vis des musulmans rappelle le moyen âge. Ils sont obligés de se laisser prendre des dîmes sur tout ce qu'ils produisent, sans trop se plaindre, l'administration ne les ménageant pas toujours elle-même.

Au Djebel Iffrin, les villages juifs sont au moins au nombre de trois, El Ksir, El Meanin et Dissir, avec une population totale de 2.000 âmes. Fixés sur les pentes des montagnes, ces centres rappellent les villages tortueux et accidentés des montagnards berbères. Partout des ruines d'habitations ou de sanctuaires dénotent un ancien peuplement très important, dont les représentants actuels semblent avoir conservé les mœurs, entre autres un curieux argot hébraïque. La race est saine et vigoureuse, et les femmes vivent presque sur un pied d'égalité avec les hommes. Bijoutiers et colporteurs, ceux-ci parcourent tout le Djebel. Mais le peu d'activité du commerce, par suite de la paresse des habitants, les laisse assez misérables.

Il est à noter que les relations des Juifs avec les Berbères sont meilleures qu'avec les Arabes. Jusqu'au milieu du siècle dernier, ils dépendaient des chefs berbères, comme leurs serfs. La Turquie a aboli ce servage, mais sans réagir contre les vexations auxquelles se plaisent ses sujets musulmans, les Arabes surtout. Un rabbin du Djebel se rendant à Nalout part sur un mulet, des indigènes l'arrêtent et le forcent à descendre, un Juif ne pouvant se prélasser sur sa monture en présence de musulmans. Les sanctuaires, les cimetières juifs sont souvent profanés. Quant aux récoltes, il faut que l'agriculteur juif sache se laisser piller. Ainsi, à El Ksir, où les Juifs possèdent une cinquantaine d'hectares de terres cultivables et quelques centaines d'oliviers, ils ont dû, en 1905, payer une dîme de 1.600 francs.

Tout le Djebel Nefousa est parsemé de ruines juives, et la pacification du pays, par l'administration turque, permettant aux survivants de reparaître dans les anciennes Hara détruites, il commence à se reconstituer, de tous les côtés des noyaux de petites communautés.

L'existence économique des Juifs de la Tripolitaine est d'ailleurs parfois étroitement mêlée à celle des musulmans. Ainsi, à Zaouïa, oasis littorale située à l'ouest de Tripoli, on a vu le chef de la communauté juive prendre la tête d'un mouvement d'accaparement des terres par l'aristocratie religieuse musulmane. Les choses ont même été si loin, qu'un adversaire des marabouts le poignarda devant la synagogue, et jusqu'à ces derniers temps, cet assassinat, qui remontait à plusieurs mois, était resté impuni.

Ces quelques notes, si brèves qu'elles soient, suffiront peut-être à donner une idée de ce qu'est encore le peuplement juif de la Tripolitaine. Sur la côte on voit déjà se

dessiner un certain mouvement de progrès comparable à celui dont les villes marocaines du littoral atlantique fournissent un exemple plus accentué. Mais dans les Hara des petites villes où la pénétration européenne ne s'est pas encore fait sentir, on se croirait dans le Ghetto du moyen âge, tandis que, en montagne, le Judéo-Africain, souvent victime de l'élément musulman qui a dépeuplé les anciennes provinces juives, résiste avec plus d'énergie physique et morale. Ses villages de troglodytes ou de montagnards rappellent un passé lointain, dont la foule des ruines prouve l'importance. Ils témoignent aussi de la vitalité de l'élément indigène du peuplement israélite.

N. SLOUSCH.

L'ÉMIR D'AFGHANISTAN AUX INDES

Rien ne caractérise mieux le rôle de l'Afghanistan dans l'équilibre de l'Asie que le développement des voies ferrées qui l'enserrent. Entre l'empire russe et l'empire britannique, c'est la clef de voûte d'un édifice chancelant, tant qu'il ne sera pas consolidé de commun accord. On pour-



rait donc être tenté, en Europe, d'attacher une importance exceptionnelle à la visite de l'Émir Habibullah au vice-roi des Indes.

Comme l'a fait remarquer *The Saturday Review* (1), son

(1) 17 janvier 1907.

empressement n'a rien eu d'excessif, puisqu'il avait succédé, depuis cinq ans, à son père, le célèbre Abd ur-Rahman. Arrivé au pouvoir en 1880, celui-ci n'avait lui-même franchi la frontière des Indes qu'en 1885 — et, avant lui, Sher Ali, devenu émir en 1863, avait attendu jusqu'en 1869 pour cette visite traditionnelle. Sans doute, ces retards systématiques sont imposés par les difficultés avec lesquelles tout nouvel émir se trouve aux prises : avant de se mettre en route, il faut qu'il en finisse avec les compétitions familiales, puis qu'il se fasse accepter par les Mollah. On n'en peut pas moins voir dans l'uniformité des délais un certain parti pris. Cela conduit à se souvenir que, si en 1885, l'Émir Abd ur-Rahman était l'hôte de Lord Dufferin, il composait, en 1895, son *Takwim ud-Din* sur les mérites de la guerre sainte (1), au même moment où son fils, le Shahzada Nasrullah Khan, était l'hôte de l'Angleterre.

Que fera l'Émir Habibullah dans dix ans ? Il serait prématuré de se livrer à aucune conjecture à cet égard. S'il n'a pas été en Angleterre comme son frère, il a témoigné de « goûts occidentaux ». M. Martin, « ingénieur en chef » à Caboul, de 1896 à 1903, nous donne dans un livre récent (2) son portrait en complet de chasse. D'autre part, l'Encyclopédie britannique du *Times* a su mériter la faveur du souverain afghan, qui, dit-on, a tenu, sur la vue d'un prospectus, à en faire l'acquisition. Elle lui a été envoyée en caisses qu'il n'a pas paru nécessaire d'ouvrir. Ce n'en est pas moins déjà un passe-temps d'un ordre plus intellectuel que ceux du Sultan du Maroc. Malheureusement Habibullah va parfois trop loin dans ses goûts. « Il tient vraiment beaucoup, dit M. Martin, à ce que tout ce qui l'entoure soit tenu propre et en ordre, non seulement son palais et les jardins, mais aussi les routes qui aboutissent au

(1) ANGUS HAMILTON, *Afghanistan*, London, Heineman, 1906, p. 415.

(2) F. MARTIN, *Under the absolute Amir*, London, Harper, 1907, in-8, 321 pp. Index — V, p. 1.

palais (1). » De sorte que, sortant un jour de son château d'Arak et voyant que les abords de la porte n'avaient pas été balayés, il fit appeler le jardinier responsable. Sa femme vint l'excuser en disant qu'il était malade, qu'elle avait passé la nuit à le soigner et que, alourdie elle-même par une grossesse visible, elle n'avait pu le remplacer. Ce à quoi l'Émir répondit qu'il allait la délivrer de son fardeau en lui faisant donner cinquante coups de bâton dans le ventre. La malheureuse fut jetée sur le dos, séance tenante, bâtonnée, comme l'avait dit Habibullah, et tuée en quelques instants.

En lisant, d'autre part, dans le *Standard* (2) que l'Émir a été initié à la franc-maçonnerie à Calcutta, en présence du général Kitchener, on a le sentiment que l'orientation du potentat de 35 ans (3), qui préside aux destinées modernes de l'Afghanistan, n'est pas encore très délinissable. Il n'en est que plus intéressant de suivre les faits et gestes de son séjour aux Indes.

..

Le 2 janvier, l'Émir arrivait à la frontière anglaise avec une escorte de chefs Afghans et une garde personnelle formée par les fils de deux des principaux, Mohammed Asi Khan et Yusuf Kan. Il était accompagné de 1.100 personnes, dont plus de 500 le suivirent pendant tout le voyage, les autres l'attendant à Dakka avec son fils Inayatullah Khan, déjà connu aux Indes par un voyage antérieur.

Un train spécial amena l'Émir du poste frontière de Lundi Kotal, à Peschawer, où il fit son entrée, le 3 janvier, aux sons d'un orchestre afghan, sous un arc de triomphe. A son arrivée, il était habillé en général afghan, et, dès le premier

(1) *Loc. cit.*, p. 161.

(2) 11 février.

(3) L'Émir est né en 1872.

instant, ses poignées de mains aux officiers montrèrent que ses préférences allaient vers les choses militaires. On ne l'en traita pas moins en personnalité musulmane. Dès son installation, il reçut une *Ziafat* de 20.000 roupies neuves, au nom du Gouvernement britannique.

Le vendredi 4, il alla faire ses dévotions à la grande mosquée, le matin, pour assister ensuite, l'après-midi, à un garden-party au terrain de Polo, et dîner, le soir, à l'hôtel du Gouvernement. Le lendemain, à l'occasion de sa visite à la mosquée, l'Émir envoya 10.000 roupies à l'imam pour les réparations de cet ancien édifice. De suite, d'ailleurs, il avait témoigné d'un souci particulier des devoirs religieux. On le vit, en effet, à la garden-party, interrompre sa conversation pour faire sa prière avec sa suite. Puis, le lendemain, en visitant un cantonnement de la Garde Écossaise, il s'arrêta tout à coup en demandant : « Qui veut faire la prière avec le souverain de l'Afghanistan ? »

Le 7, il reçut une députation de l'Anjuman-i-Himayat-i-Islam de Lahore, qui venait lui souhaiter la bienvenue, devant le Comité de Delhi. Les musulmans de distinction de cette ville, où il devait aller un peu plus tard, s'étaient réunis d'avance pour organiser sa table avec le concours des « Chefs » mahométans les plus connus. L'Anjuman de Lahore n'apportait, au contraire, que ses vœux.

C'est à Agra que devait avoir lieu la rencontre avec le vice-roi, Lord Minto. 30.000 hommes de troupe y étaient réunis, pour donner plus d'éclat à la « grande semaine » à laquelle avaient été conviés les princes hindous du Nord. Lord Minto avait lui-même un cortège d'une centaine d'hôtes, et l'organisation générale des fêtes, avec les tentes pour les banquets et les réceptions, rappelait en petit celle du Durbar de Delhi. L'affluence fut telle qu'on payait 25 roupies par jour pour une petite chambre et que beaucoup de visiteurs campèrent dans des automobiles venues de tous côtés.

En partant de Peschawer pour Agra, le 8, Habibullah s'était arrêté un instant aux sanctuaires de Sirhind. Nous ne pouvons pas songer à raconter en détail les fêtes et les incidents de la « grande semaine ». Bornons-nous à emprunter aux journaux anglais de la métropole et des Indes quelques traits caractéristiques, quoique en apparence contradictoires (1). Le 11, l'Émir va faire ses dévotions à la grande mosquée. Le 12, à l'occasion de la tenue du grand Chapitre des Ordres indiens, il s'entretient avec plusieurs princes indiens, surtout en persan — en disant qu'il sait aussi un peu l'arabe et l'ourdou, outre le russe et l'anglais. — S'il ne parle pas couramment cette dernière langue, il la sait du moins suffisamment pour s'en être servi pendant tout son voyage.

Le 13, grand dîner chez Lord Kitchener, avec lequel l'Émir se lie de plus en plus. Le 14, promenade en automobile avec Lord Kitchener. Déjà la mission Dane avait voulu emmener une automobile à Caboul. Avant l'arrivée de l'Émir, il était entendu qu'on lui donnerait une de Dion — et, en effet, le Gouvernement des Indes lui fit cadeau d'une 12 H. P.

Le 15, l'Émir se rend en automobile à une grande revue, à laquelle il assiste en uniforme khaki.

Le 16, visite à Aligarh. Là, dans le hall du collège, était rassemblée une foule immense, dit le *Pioneer*. L'adresse en persan, lue à l'Émir et qu'on lui remit ensuite dans une cassette d'argent, faisait l'historique de la fondation d'Aligarh, en disant quelle était naguère la situation des musulmans aux Indes et tous les services que leur rendait l'éducation par les méthodes européennes, organisée par Syyed Ahmed Khan, malgré l'opposition des esprits arriérés. L'adresse énumérait ensuite les bienfaiteurs du collège : le

(1) Voir, en particulier, les longues correspondances télégraphiques du *Times*, les télégrammes *Reuter*, le *Times of India*, l'*Observer*, le *Pioneer*, le *Statesman*, l'*Empire*, et surtout l'*Homeward Mail*, etc.

Gouvernement des Indes avec une souscription de 36.000 roupies par an, l'Aga Khan avec son don de 35.000 roupies pour la fondation d'une classe de sciences à l'occasion de la visite du Prince de Galles, le Maharaja de Patiala, le Nawab de Rampore, etc.

L'Émir répondit qu'il était reconnaissant au Gouvernement anglais d'avoir permis au collège d'exister et à Dieu d'avoir inspiré le Gouvernement anglais; que lui-même avait fondé à Caboul un collège portant son nom, Habibia, où l'éducation s'inspirait autant que possible des méthodes européennes; que, d'ailleurs, il était partisan de la tolérance, laissant dans ses États la même liberté aux Sunnites, Chiïtes, Hindous et Juifs, mais que l'éducation religieuse est le fondement de toute éducation. A ces déclarations longuement applaudies, l'Émir ajouta que, quoiqu'ayant une lourde charge pour l'instruction de ses propres sujets, il tenait à faire quelque chose pour Aligarh, et donnait au collège une rente de 6.000 roupies, outre un don immédiat de 20.000 roupies.

N'oublions pas comme « mise au point » de citer, d'après le *Pioneer*, un détail dont on appréciera la portée. L'adresse avait été extraordinairement longue et l'Émir, assis sur un trône d'argent, n'avait pas tardé à donner des signes d'impatience. Il n'attendit pas jusqu'à la fin et interrompit tout à coup la lecture, en criant brusquement : « Mais j'ai déjà lu tout cela. Qu'on ne me fasse pas perdre plus de temps ! »

Le lendemain 12, l'Émir partit pour Cawnpore, où il y avait alors une exposition des manufactures indigènes. Des arcs de triomphe avec inscriptions persanes l'attendaient, à la gare, d'où il se rendit, dans l'automobile de Lord Kitchener, aux filatures et aux usines des environs, avant d'aller de même à l'exposition. Dans l'après-midi, il reçut une délégation de musulmans ayant à sa tête le nawab Seyd Ali,

qui lui apportait un ancien Coran et un exemplaire des *Delaïl el-Khéirat*, d'une belle calligraphie.

Après un séjour, les 19 et 20, à Gwalior, où devait avoir lieu une chasse au tigre, qui fut contremandée et durant lequel il fit de la photographie avec le Maharaja, Habibullah arrivait à Delhi, le 21.

Cette visite avait été l'occasion d'une certaine émotion dans toute l'Inde. Elle coïncidait avec la fête des Sacrifices qui tombait le 25, et on avait répandu le bruit que les Musulmans voulaient sacrifier 100 vaches en l'honneur de l'Émir, puis que celui-ci, pour ménager les susceptibilités des Hindous, avait spontanément demandé qu'on sacrifiât seulement des moutons et des chèvres. C'était, de toute façon, un moyen d'accentuer l'hostilité des Hindous contre les Musulmans, au moment où la politique musulmane du Gouvernement des Indes se trouvait fortifiée par la visite du souverain afghan. Et le bruit paraît s'être propagé, car, s'il y eut des meetings musulmans pour le démentir, en s'appuyant sur les usages antérieurs et sur la loi islamique elle-même, il y eut aussi des meetings hindous pour remercier l'Émir.

La visite de Delhi paraissait donc devoir être un peu houleuse. Elle se passa, cependant, très tranquillement, au milieu d'une foule énorme.

A Delhi, comme dans toutes les villes musulmanes des Indes, il y a une *Idgah*, grande place découverte où se font les prières des grandes fêtes et, en particulier, celle de l'Id-ul-Fitr. C'est à l'Idgah de Delhi qu'eut lieu le sacrifice des 100 moutons offerts par l'Émir, qui vint y assister à la prière, le matin, pour aller, l'après-midi, à la grande mosquée, la Jama Masjid de Shah Jahan (1). Ainsi qu'à Peshawer et à Agra on lui avait demandé d'officier lui-même comme imam, mais il s'y refusa, et fit faire la prière par les officiants

1 V. Keene's *Handbook to Delhi*, pp. 33 et 11.

habituels, qui reçurent des caftans brodés et des turbans, comme présents.

Après un court séjour à Ajmere, l'Émir se rendit à Calcutta, où il arriva le 28 janvier. Il avait demandé qu'on le dispensât du cérémonial officiel et, sauf au moment de son arrivée, où, indépendamment de la foule, 600 élèves des écoles musulmanes lui souhaitèrent la bienvenue, son séjour s'arrangea à sa guise. Il négligea même si bien les soucis religieux, qu'au bout de quelque temps les musulmans se plainquirent qu'il n'eût même pas été à la mosquée. Par contre, il passait une partie de son temps en automobile dans les environs de la ville, ou en visitait le musée, le jardin zoologique, l'exposition, et surtout une vente de charité organisée par Lady Minto au profit des hôpitaux, où il dévalisa, à prix d'or, les petites boutiques. Entre temps, il avait fait connaissance avec les bateaux, assistait aux séances de boxe des matelots, se faisait initier au « passage de la ligne » par l'équipage du *Perseus*. Il visitait les manufactures d'armes, achetait des fusils, regardait tirer à la cible, ou encore jouait au croquet avec la famille du vice-roi.

A la fin, cependant, l'Émir se décida tout-à-coup, le 8 février, à aller, le même jour, dans la matinée, à la mosquée de Chitpore, pour la prière et à recevoir dans l'après-midi, au palais où il logeait, les principaux chefs de la communauté musulmane. Puis il donna contre-ordre, au dernier moment, pour se rendre, l'après-midi seulement, à la mosquée et y recevoir ses visiteurs. Chitpore étant à quelque distance, il en résulta un certain trouble pour tout le monde, sauf pour lui, qui arriva tranquillement en automobile, suivi par un long cortège de landaus et voitures officielles. Malgré cette visite à la mosquée, l'Émir se refusa jusqu'au bout à recevoir aucune adresse pendant son séjour à Calcutta : ni celle de l'Anjuman-i-Islamiya, qui avait acheté un coffret d'argent pour la présenter, ni celle de la

Mohammedan Literary Association, ni même celle de la municipalité de la ville, dont le coffret, acheté aussi, avait coûté 2.000 roupies.

Le 10 février, Calcutta perdit son hôte, qui semble y avoir laissé le souvenir d'un souverain exotique, ravi de s'amuser à sa guise. Il partait pour Bombay, où il arriva le 12. Les bazars, les magasins, les boutiques se partagèrent ses préférences avec l'automobile et la marine. Le 15, il va visiter en rade le *Hermes* et le *Diadem*, malgré un vent qui fraîchit. Puis, le 16, il achète, entre autres, une table de 250 couverts.

A Bombay, les musulmans se montrèrent un peu plus agités qu'ailleurs. Un jour, l'un d'eux, un vieillard, s'approche de l'Émir, sous prétexte de lui donner un vieux Coran, et se précipite vers lui, de telle sorte qu'on croit presque à un attentat. Un autre jour, une centaine de pèlerins viennent à sa résidence, dont il était absent, et veulent y entrer malgré la police. Ce n'était, d'ailleurs, que par excès de ferveur. Pendant ce temps, l'Émir achetait des chevaux arabes. Le lendemain, il alla faire une excursion à Poona, où il se promena en bateau sur la rivière et en automobile.

Ses achats de chevaux, d'objets de tout genre, la marine, le « Looping the Loop » au cirque et l'automobile, l'occupaient assez pour qu'il n'eût pas le loisir de penser à autre chose.

Entre temps, le Gouvernement des Indes lui envoyait un service de table de 117 pièces en argent. Tous ces agréments le décidèrent à prolonger son séjour à Bombay, qu'il quitta seulement, le 25, à bord du transport de la marine royale, *Dufferin*, à destination de Kurrachee. C'était le commencement de son voyage de retour, mais aussi son premier voyage en mer, qui, favorisé par le beau temps, lui plut beaucoup. La machine et les cales n'avaient plus de secrets pour lui, à son débarquement. Mais la mer ne lui fit pas

oublier l'automobile, dont il se servit encore pour visiter les abords de Kurrachee.

Depuis son départ de Calcutta, l'Émir avait un peu négligé les manifestations musulmanes. En arrivant à Lahore, le 1^{er} mars, il les reprit. Une heure après son installation, il se rend à la mosquée pour la prière du vendredi, puis visite le tombeau de Jehangir et le « Collège des Chefs ». Le 3, il pose la première pierre d'un nouveau bâtiment de l'Islamiya College, institution dépendant de l'Anjuman de Lahore et destinée à recevoir des orphelins ou de jeunes enfants. Depuis la visite de Nasrullah Khan en Angleterre, l'Émir donnait 6.000 roupies par an au collège. Habibullah porta cette somme à 12.000 roupies, en ajoutant 20.000 roupies pour la nouvelle construction.

C'était le dernier acte de son séjour aux Indes. Le 8 mars, il franchissait la frontière et échangeait avec le vice-roi les télégrammes d'adieu.

Quels seront les résultats de cette visite? Il en est un qu'on peut prévoir à coup sûr : l'Émir est rentré dans ses États avec la passion de l'automobile. L'Afghanistan va être doté de routes carrossables.

On avait nié qu'il fût affilié à la loge de Calcutta. En fait, le 9 mars, le duc de Connaught, recevant à Calcutta une adresse de bienvenue de la députation des loges, présentée par sir William Burkitt, mentionna dans sa réponse la récente initiation de l'Émir d'Afghanistan, en faisant allusion aux résultats qu'on pouvait en attendre.

On peut en conclure qu'il va se produire aussi un certain mouvement en faveur de l'éducation, en pays afghan. Dès le milieu de février, un télégramme de Lahore représentait le docteur Abdul Ghani, « directeur de l'Instruction publique » de l'Afghanistan, comme réorganisant les écoles de Caboul, divisées en 40 écoles primaires inférieures, de quar-

tiers, 20 écoles primaires supérieures, 5 écoles moyennes, 2 hautes écoles, et enfin le collège Habibia. Celui-ci doit être transformé en Université avec école de médecine, pour laquelle on traduit en persan les ouvrages européens. Il y aura aussi un cours d'exploitation des mines et de minéralogie. L'art lui-même ne sera pas oublié. Le peintre particulier de l'Émir dirigeait déjà un cours de peinture, qui sera rattaché à l'Université (1).

Quant à l'Islam, après la dévotion du début officiel, le voyage de l'Émir a été consacré à la joie et ne lui a plus fait place qu'à la fin. Mais si, aux Indes, l'Afghanistan a paru ainsi oublier un peu ses traditions, les Mollah ont eu soin de montrer que, pour eux, le progrès européen n'était pas encore article d'importation.

..

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut se reporter à douze ans en arrière, à l'époque où l'Émir Abd ur-Rahman, venant de composer son *Takwîm ud-Dîn* sur les mérites de la guerre sainte, conviait, le 21 mars 1896, les Mollah de tout l'Afghanistan et de la région frontière pour le Nauroz, la fête du premier de l'an persan (2). Il avait été, cinq ans auparavant, aux Indes, et son fils Nasrullah venait d'aller passer en Angleterre le mois de mai 1895.

Tous les Mollah réunis, Abd ur-Rahman les entretint des beautés de la doctrine du Djihad — et ils le quittèrent si bien d'accord avec lui que, lorsqu'un peu plus tard, le Gouvernement des Indes témoigna de son étonnement de cet incident, survenu au cours de relations amicales, les Mollah lui répondirent en décrétant d'acclamation à l'Émir

(1) *Homenard Mail*, n° 2537, p. 301, 9 mars 1907.

(2) Cf. ANGUS HAMILTON, *Afghanistan*, pp. 415 et suivantes.

le titre de *Zia-ul-Millat wa ud-Din*, à la fête du pèlerinage.

L'année suivante, 1897, en mai, Abd ur-Rahman recevait en grande pompe un visiteur de Constantinople, et, quelques heures plus tard, convoquait les Mollah de la ville en audience privée. Peu de temps après, le Mollah de Hadda prêchait la guerre sainte dans la zone frontière.

On vit alors entrer en scène le fameux *Mad Mollah* afghan auquel celui du Çomal a dû son nom. Il revenait de Caboul, se joignit au Mollah de Hadda, et tous deux entrèrent en campagne.

Nous ne raconterons pas ici l'expédition de Tirah contre les Afridis et les Mahmunds. Disons seulement que le Gouvernement des Indes dut envoyer jusqu'à 60.000 hommes à la frontière de l'Afghanistan, et que, malgré les dénégations de l'Émir, sa complicité dans cette guerre sainte des tribus de montagne ne laissa aucun doute. A partir de 1898, ces difficultés se calmèrent peu à peu, après les défaites infligées aux partisans des Mollah ; et l'arrivée aux Indes, comme vice-roi, de Lord Curzon, qui avait été naguère à Caboul, rétablit des rapports moins tendus avec l'Afghanistan. Mais la mort de l'Émir Abd ur-Rahman, le 1^{er} octobre 1901, modifia la situation.

Il avait, de son vivant, désigné pour successeur et fait reconnaître, dans deux Durbars des chefs afghans et des Mollah, son fils Habibullah, qui avait été l'élève du Mollah de Hadda, Nedjib ud-Din. On vit alors, pour la première fois, l'Émir de l'Afghanistan officier comme imam à l'Idgah de Caboul, en même temps que, du côté russe comme du côté anglais, on répondait au nouveau mouvement par des projets de « missions musulmanes », au lieu des anciennes missions d'officiers. Habibullah ne s'en tint pas là. Un certain nombre de Mollah de l'entourage de Nedjib ud-Din furent envoyés au Kafiristan avec des pouvoirs spéciaux, pour y prêcher la guerre sainte. Puis il invita au Nauroz les Mollah les plus compromis dans les

affaires de 1897, tels que le célèbre Mollah Powindah, du Waziristan, le Mollah mangeur de feu, Saïd Akbar de Tirah, et le Mollah Safi (1). Sauf le vieux Mollah de Hadda, qui s'excusa tout d'abord et ne vint qu'après la fête, les autres eurent la satisfaction d'entendre leur souverain expliquer le caractère divin de la *Shariat*, en termes « colorés ».

Tout cela dénotait des tendances peu progressistes. A la vérité, l'Émir renvoya le Mollah de Hadda chez lui, en litière. Mais il voulut s'entourer d'une garde de corps d'Afridis — et enfin, en 1902, les Mollah lui décernèrent le même titre qu'à son père, en 1896. Mais la mort du vieux Nedjib ud-Din, le Mollah de Hadda, vint, en décembre, calmer un peu le mouvement, quoique le Gouvernement afghan eût consacré 30.000 roupies à l'enterrement. Le nouveau traité conclu, en 1904, à Caboul, entre l'Émir et le Gouvernement des Indes, n'en stipulait pas moins la continuation des subsides alloués naguère à l'Émir Abd ur-Rahman, avec rappel d'un arriéré de 10 millions environ (2). De sorte qu'il ne faudrait pas s'exagérer l'importance absolue du mouvement des Mollah. C'était un peu comme un geste obligatoire et traditionnel.

On devait s'attendre à en voir le renouvellement pendant que l'Émir s'initiait, à Calcutta, aux joies mondaines de la civilisation. C'est, en effet, ce qui ne manqua pas de se produire à la fin de janvier. Le Mollah de Hadda, Nedjib ud-Din, qu'on eût appelé, en Algérie, un chef de Confrérie, avait été remplacé par le Mollah « Mahomed Elias », qui, nous dit l'*Homeward Mail* (3), avait reçu son « manteau », c'est-à-dire sa *Kherka*. Ce Mohammed Elias avait lui-même pour bras droit ou principal auxiliaire le *Soufi* Mohammed Ishak, qui, en même temps que l'Émir, s'avancait vers la civilisation occidentale, se mit à s'engager dans la Djihad.

(1) A. HAMILTON, p. 442.

(2) HAMILTON, *Loc. cit.*, p. 456.

(3) N° 2534, 16 février 1907, p. 216.

Il quitta Hadda, dans le courant de janvier, avec de nombreux Mollah et disciples pour se rendre dans le Tirah, où, à la fin du mois, il recommençait les prédications de 1897 contre le Gouvernement des Indes et les chrétiens.

Un peu plus tard, l'effervescence religieuse s'est propagée jusque dans les grandes villes. Un récent télégramme Reuter signale une réunion de Mollah à Jellahabad. L'Émir y aurait été accusé, en termes violents, d'avoir changé de religion, en s'affiliant à la franc-maçonnerie, et quelques exaltés demandaient même sa déposition. Il fallut que son fils Inayatullah, qui était rentré avant lui, intervint avec des forces importantes pour disperser la réunion.

. *

Cet appendice à la nomenclature du voyage de l'Émir Habibullah pouvait, au premier abord, sembler de nature à l'allonger inutilement. Peut-être en comprendra-t-on mieux la portée instructive, en songeant, à propos de l'Afghanistan, au Maroc, qui en est si loin et lui ressemble tant, pour beaucoup de motifs.

Sans doute, les faits ne laisseront pas la même impression à tous les lecteurs. On peut, du moins, en retenir quelques enseignements généraux. Tout d'abord, il ne faut pas s'imaginer que la lutte entre l'esprit nouveau et le conservatisme réactionnaire soit appelée à prendre fin du jour au lendemain. Il est aussi nécessaire de voir le Soufi Mohammed Ishak prêcher la guerre sainte pour le compte du Mollah de Hadda, que de voir les serviteurs de la Zâouiya de Moulay Idris à Fès s'exclamer contre la pénétration européenne. Mais rien ne résiste à l'automobile. On va nous en donner la preuve par le Péking-Paris. L'Émir Habibullah nous l'a montré, dans un autre ordre d'idées. Il nous a montré, en outre, que, si bon élève du Mollah de Hadda qu'il eût été, il préférerait, une fois en train, un

aimable laisser-aller au rigorisme officiel. Dans tout cela, il n'y aurait cependant que des indications un peu contradictoires sans le général Kitchener et le Rite écossais de Calcutta. Mais, quand on sait ce qui se passe en Perse, quand on a quelque notion des jeux si curieux, si intéressants qui se jouent en ce moment dans le monde musulman, on est moins incertain des conséquences prochaines de la visite du souverain afghan. Ce n'est pas la fin du « Mollahisme », ce n'est pas surtout une atteinte à l'Islam. Et cependant, c'est le progrès — et, pour un avenir très rapproché, l'ouverture de l'Afghanistan à la civilisation européenne.

A. L. C.

NOTES ET NOUVELLES

Les Musulmans de la Rhodésia Nord-Est (1).

La population totale de la Rhodésia Nord-Est s'élève à 346.756 habitants, dont 190 Européens. Les Européens appartiennent tous à la religion chrétienne ; 57 sont des fonctionnaires de l'Administration de la Rhodésia Nord-Est, 56 sont des membres des différentes missions établies dans le pays.

Il est très difficile d'obtenir le nombre exact des indigènes appartenant à la religion mahométane. Le nombre des individus plus ou moins islamisés s'élève à peu près à 3.000. Le nombre des indigènes qui peuvent être considérés comme des musulmans pratiquant strictement les lois religieuses est au-dessous de 1.000.

A *Fort-Jameson*, chef-lieu, il y a deux Indiens professant la religion mahométane, une vingtaine d'Africains indigènes, principalement des Yaos, et une trentaine d'indigènes venus de Kota-Kota, ville située sur les bords du lac Nyassa, dans l'Afrique centrale britannique, où il y a une colonie mahométane. Ces derniers observent strictement les lois prescrites par le Coran. Il y a, en outre, une centaine d'indigènes influencés par l'Islam, qui professent superficiellement la religion musulmane.

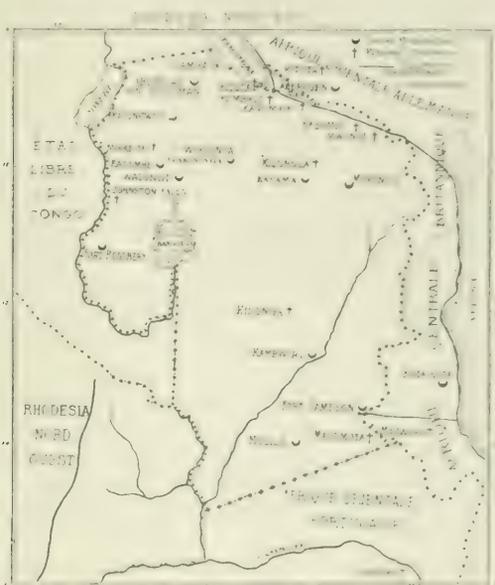
Au Sud du lac Tanganika, il y a trois petites colonies d'Arabes et de Souahélis, tous musulmans ; leur nombre est estimé à 500.

Les autres colonies musulmanes sont : Abdullah-bin-Suleïman, Kalongwisi, Fort-Rosebery, Kambwiri, Mololo, Kasamo, Mirongo et Abercorn.

(1) Nous devons cette note et les renseignements dont est extraite la suivante à l'amabilité d'un correspondant, qui nous a déjà montré, par deux communications antérieures, l'étendue et la variété de ses connaissances. Nous regrettons d'autant plus qu'il tienne à conserver l'anonymat. A. L. C.

Les Mahométans de ce pays sont tous des Sunnites. Lorsqu'on demande aux indigènes mahométans des renseignements sur les Chiites, ils répondent n'en avoir jamais entendu parler.

Jusqu'en 1899, les Walundi et les Wakisinga, peuplades de laboureurs et de forgerons, se trouvant aux environs de Kasémbé, étaient



sous l'influence arabe. Une expédition militaire anglaise dirigée contre Kasémbé en 1899 dissipa l'influence arabe, qui maintenant disparaît peu à peu, au détriment de la religion musulmane; mais, d'autre part, il paraît que l'Islam fera des progrès au Sud, grâce aux marchands indiens qui s'y établissent.

MOHAMMED

La Mission d'Enver Pacha en Chine et le rapprochement turco-chinois (1).

Presque toutes les puissances européennes avaient envoyé, en 1900, des troupes en Chine, pour réprimer l'émeute des Boxers. Comme un nombre assez considérable de mahométans s'étaient joints aux révoltés,

(1) Voir la note précédente, sur l'origine de ces renseignements. A. L. C.

un gouvernement européen eut l'idée de suggérer au sultan Abdul Hamid l'envoi en Chine de huit bataillons d'infanterie turque, dans la pensée que les Chinois musulmans se retireraient de la lutte, en présence des troupes du Khalife Osmanli. Le commandant en chef des troupes ottomanes eût, dans ce but, apporté un message du Sultan. Le mauvais état des finances ne permit pas au Gouvernement ottoman de se lancer dans une pareille entreprise.

Le Sultan décida simplement d'envoyer une mission à l'empereur de Chine, en le priant de laisser son ambassadeur se mettre en contact avec la population musulmane de la Chine.

Enver Pacha, général de brigade d'état-major et aide de camp du Sultan, fut chargé de cette mission. La suite d'Enver Pacha se composait de plusieurs Ulémas sachant parler l'arabe et le chinois (?). Enver Pacha se rendit d'abord à Shanghai, d'où il essaya de parvenir auprès de l'empereur de Chine, pour lui présenter ses lettres de créance et pour lui soumettre les vœux du Sultan. L'empereur de Chine, ne se trouvant pas alors à Pékin, ne recevait aucune ambassade étrangère. Après plusieurs tentatives sans résultat pour obtenir une entrevue avec l'empereur de Chine, Enver Pacha préféra retourner à Constantinople, plutôt que de s'immiscer sans autorisation du Gouvernement chinois dans les affaires intérieures de la Chine. Il revint par le chemin de fer de Sibérie et fut promu, peu de temps après son arrivée à Constantinople, au grade de général de division. C'est l'impossibilité d'atteindre l'empereur de Chine qui explique l'insuccès de sa mission pacifique.

Le mufti des musulmans de Pékin, Abdurrahman, est passé, il y a un mois, à Constantinople, pour se rendre à la Mecque. Le Sultan lui a conféré une haute décoration et a ordonné que toutes ses dépenses de voyage et de séjour en Turquie, ainsi que les frais de son voyage de retour à Pékin, seraient supportés par le Trésor.

Le Cheikh ul-Islam de Constantinople a, d'autre part, décidé dernièrement d'envoyer à Pékin cinq Ulémas turcs, chargés d'instruire les softas chinois, mais en matière religieuse seulement, et en leur recommandant de rester les sujets loyaux de l'empereur de Chine.

« On voit par ceci que les Ulémas turcs ne sont point envoyés en Chine pour prêcher le panislamisme, qui, d'ailleurs, existe aussi peu qu'un panchristianisme. Le panislamisme est une chose imaginée par la presse européenne, qui, en parlant trop, réussira un jour à provoquer un pareil mouvement, comme on a déjà dû s'en apercevoir. »

MOHAMMED.

Les Musulmans chinois (1).

Voyageant, de Moscou à Oufa, avec des musulmans chinois qui faisaient le pèlerinage de cette année, un Tartare leur demanda quelques détails sur les études qu'ils faisaient dans leur pays. Les langues arabe et persane y sont étudiées de préférence ; leurs classiques sont en usage dans les écoles. Quant au chinois, seuls ceux qui veulent devenir fonctionnaires l'étudient : les autres n'ont que faire de « la langue des infidèles ».

Les Cimetières en Turquie (2).

Pour assurer la clôture des cimetières musulmans de Constantinople, Andrinople et Brousse, le Gouvernement ottoman a affecté à la construction des murs nécessaires les sommes provenant de la vente des cyprès plantés dans ces cimetières, vente qui a produit, à ce jour, 4.000 livres turques.

Que n'existe-t-il, en Turquie, une société de protection des paysages !

Un nouveau port en Turquie (3).

Pour faciliter la sortie et la vente des produits agricoles de Tchokour Ora et de sa région, l'autorisation a été donnée de construire, à Kara Dhach, un port, qui sera, dit-on, aussi bien aménagé que celui de Mersine.

Les Dattes en Asie Mineure (4).

Le commerce des dattes étant la principale ressource des provinces de Bagdad et de Basra, une commission spéciale a été nommée par le Gouvernement ottoman, avec mission d'étudier les moyens de faciliter l'exportation des dattes.

Les Tapis de Turquie.

L'*Ikdam* du 3 mars dernier annonçait la fondation, à Smyrne, d'un syndicat de fabricants et de commissionnaires en tapis, dont les statuts

(1) *Kazan Moukhhbiri*, 27 décembre 1906, 9 janvier 1907.

2) *Ikdam*, 24 février 1907.

3) *Ikdam*, 7 février 1907.

(4) *Ikdam*, 4 mars 1907.

avaient été arrêtés le 26 du mois précédent. Les petits fabricants devaient subir ses exigences. Le capital était fixé à 300.000 livres sterling. On devait fonder un grand entrepôt à Smyrne, ainsi que des magasins.

Des arguments nombreux existent pour et contre les syndicats. Celui-ci, quoi qu'il en soit, aura une influence considérable sur les marchés d'Europe et d'Amérique, où les tapis de Turquie sont justement appréciés : leurs cours monteront sûrement.

Dans son numéro du 4, l'*Ikdam* revenait sur cette question et adressait de vives critiques au Syndicat, qui allait faire beaucoup de tort à la production indigène. De nouveaux ateliers allaient établir la concurrence, et le Syndicat achèterait à vil prix, aux producteurs, leurs tapis, pour les revendre fort cher à l'étranger. Les petits fabricants ne sont pas à même de se défendre, et le gouvernement s'est ému de cette situation.

On trouve la même note dans d'autres journaux. Le *Âhèng*, de Smyrne (1), publie une lettre de Ochak, localité célèbre par ses tapis, qui forment sa principale ressource et qui sont universellement estimés. Là, au lieu d'un syndicat d'étrangers, s'est fondée une société musulmane de fabricants de tapis. On s'inquiète des agissements du Syndicat de Smyrne : c'est la main-mise des étrangers sur une source de prospérité nationale. L'auteur de la lettre est d'accord avec l'*Ikdam* pour les conséquences de cette création.

Un journal français de Constantinople, *La Réforme* (2), consacre un article étendu à la fabrication des tapis de Turquie, et entre, à ce propos, dans de nombreux détails techniques. Ochak, dont on parlait tout à l'heure, est un des grands centres de fabrication. Plus de 4.000 ouvriers, répartis en 1.500 maisons, en vivent. Les qualités les plus estimées sont celles dites *sufreli* et « tapis de Smyrne ».

Kioudous est un lieu de fabrication moins important. On y fait des tapis de prière et des tissus dans le goût persan. Des produits très estimés viennent encore de Timourdji, et Koullè est un centre important. Voici le détail de la production annuelle de chacun d'eux :

| | | | |
|--------------------|---------|----------------|---------|
| Ochak | 500.000 | <i>archoun</i> | carrés. |
| Kioudous | 150.000 | — | — |
| Timourdji. | 50.000 | — | — |
| Koullè | 70.000 | — | — |

Ce qui représente une valeur de 300.000 livres ottomanes.

(1) *Ikdam*, 4 mars 1907.

(2) *Ibidem*.

Pèlerinage.

Comme nous l'avons déjà dit, le pèlerinage a, cette année, une importance exceptionnelle. Les annonces de MM. Elder Dempster et C^o nous apprennent, à la fin de 1906, qu'ils avaient organisé un voyage de pèlerins de la côte occidentale d'Afrique, avec départs de Lagos, Sekondi, Sierra Leone, Conakry, Gambie (Sainte-Marie Bathurst) et Dakar. Au passage à Tanger, le bateau de la ligne anglaise a embarqué entre autres un indigène de Chinguit et un Sénégalais de Podor, de la famille d'El Hadj Omar, qui, tous deux, étaient venus au Maroc aux frais du gouvernement chérifien et se rendaient de même à La Mecque.

En Turquie, le mouvement a été considérable, à en juger par les retours qui ont commencé à s'effectuer en février et se terminent en mars.

L'*Ikdam* du 27 février signale deux bateaux transitant à destination de la Russie, l'un avec 702 pèlerins, l'autre avec 1.239.

Le 3 mars, le même journal signale l'arrivée du *Konia* avec un chargement complet de pèlerins, et en même temps des débarquements à Bassora. Le 6 mars, le vapeur *Assouan* de la Compagnie Khedivieh amène à Constantinople 534 pèlerins, après en avoir débarqué 576 à Smyrne. De Djeddah à Suez, il y avait eu 10 décès, 5 de Suez à Clazomène et un au-delà. En outre, 15 malades ont été débarqués et hospitalisés à Sultaniyeh.

Au même moment, le vapeur grec *Galaxidion* ramenait en Russie 702 pèlerins, et le vapeur russe *Odyssée* 1.203.

L'*Ikdam* évalue à 300.000 le nombre des pèlerins qui se sont trouvés réunis au mont Arafat. Il n'y a pas eu, de mémoire d'homme, de pèlerinage aussi important. Il n'est pas douteux que le mouvement des idées dans le monde musulman doive s'en ressentir.

Générosité d'une dame musulmane.

Éminè Khânoum, veuve de Tildji Osmàn Efendi, l'un des principaux négociants de Salonique, consacre sa fortune à venir en aide aux jeunes filles musulmanes et à les instruire. Elle a fait ouvrir à ses frais une section féminine à l'École Yâdkiâr-i Têrakki, et ne s'est pas bornée là. Pour les élèves dont les familles n'habitent pas la ville, elle a fait construire une maison admirablement aménagée et ne laissant rien à désirer, tant au point de vue de l'hygiène qu'à celui du confortable. Les jeunes filles sorties de l'École Yâdkiâr-i Têrakki ont fondé une Société de bienfaisance féminine, *Hiyêt-i khâiriyyè nisvâiyyè*; elles ont

choisi pour présidente Èminè Khànoum, dont les bienfaits ne se comptent plus (1).

Le nouveau Shah.

Par sa mère, le Shah est de descendance iranienne; par son père, il est Kadjar ou Turc.

Mohammed Ali avait emprunté 150.000 roubles à la Banque Russe, pour acheter des terres et des villages, qui lui font un joli revenu. Il diffère en ceci de son père, qui a gaspillé tout l'argent du Trésor.

Le nouveau Shah a ses favoris mais, contrairement à ce que faisait son père, il les consulte peu, et ceux-ci sont très pauvres. Les plus influents de ses favoris, sont: Banan os-Saltanè, son secrétaire privé et administrateur de ses biens personnels; Loghman-ol-Mémalik, son médecin privé, partenaire de son docteur français, M. Coppin; M. Chapchal, son précepteur, jeune juif russe très capable.

En dehors de l'entourage immédiat du Shah, il faut citer Naib os-Soltan, dont la fille est femme du Shah et mère du prince héritier; puis Kamaran Mirza, le troisième fils de Nazir od-Din. Elevé à l'école militaire de Téhéran, il devint gouverneur de la capitale et fut ministre de la guerre pendant douze ans, avant la mort de Nazir od-Din; il cessa de jouer un rôle pendant le règne du dernier Shah. L'événement de son neveu et gendre ramène le Naib os-Soltan au pouvoir.

Un autre personnage en vue est le cousin du Shah, Sultan Hossein Mirza, aîné des treize fils du Zil os-Soltan, qui, bien que fils aîné de Zil od-Din, n'est pas monté sur le trône, parce que sa mère n'était pas princesse royale (2).

Les Allemands en Turquie.

Un télégramme d'Athènes annonce le passage, dans cette ville, du directeur de l'Académie de Commerce de Cologne, et des élèves de cet établissement, diplômés cette année. Après avoir visité les ruines de la Grèce, ils se rendront en Turquie, et on les attend à Constantinople (3).

Le Chemin de fer du Hedjaz.

Le Gouvernement ottoman, désireux de voir les alentours de la ligne

(1) *Ikdam*, 8 mars 1907.

(2) *Glasgow Record*, 4 mars 1907.

(3) *Ikdam*, 8 mars 1907.

du Hedjaz se peupler, favoriserait l'établissement des immigrés musulmans autour des stations de cette ligne (1).

Les Musulmans crétois.

Les musulmans crétois ont adressé une protestation, à Constantinople, au Ministère des Affaires étrangères et aux ambassades des grandes puissances, protestation dans laquelle ils relèvent tous les dénis de justice et toutes les vexations dont ils sont les victimes. On fait tout pour leur rendre l'existence dure, pour les gêner dans ce qu'ils font pour gagner leur vie, et surtout au sujet de la question agraire (2).

Les Musulmans roumains.

Les musulmans roumains, persécutés par leur Gouvernement, sont, dit le *Vatan Khâdimi*, les plus malheureux des sectateurs de l'Islam. On a songé, à plusieurs reprises, à une émigration en masse des musulmans des États balkaniques, qui se réfugieraient en Turquie: ce serait désastreux pour les États où ils vivent, et cela donnerait une grande force à la Turquie. Mohammed Ghiyâs ud-Din est pour l'émigration; mais le journal tartare qui nous fournit ces détails la réprouve (3).

Une récompense russe.

Le czar vient de conférer le généralat à Hâdjî Zeïn ul-'Abidin Takiyoff, en récompense de ses efforts pour instruire les musulmans du Caucase et élever leur niveau moral, intellectuel et social (4).

La Société de Bienfaisance de Kazan.

On vient d'établir le bilan financier de cette Société pour l'année 1906. Elle dispose de capitaux importants: elle a, déposés en banque et placés en titres, 25.300 roubles; dans la caisse du trésorier il y a 689 roubles 4 kopeks; les dons, l'année dernière, ont été nombreux; en revanche, la Société a distribué, à divers titres, des secours non moins nombreux, et dont le total atteint 4.135 roubles 6 kopeks (5).

(1) *Ikdam*, 13 février 1907.

(2) *Vatan Khâdimi*, 4 17 février 1907.

(3) *Vatan Khâdimi*, 4/17 février 1907.

(4) *Irchâd*, 7/20 février 1907.

(5) *Kazan Moukhbiri*, 14 27 février 1907.

L'Instruction en Crimée.

Le voyageur qui parcourt certains villages de Crimée pourrait, en constatant l'ignorance de leurs habitants, se croire transporté dans l'Afrique centrale. Le village d'Uskut en est un exemple frappant. Il y a bien une école, mais les vieilles méthodes y sont suivies et les élèves n'y apprennent rien. Un pareil état de choses est d'autant plus répréhensible que la population est aisée, et qu'on n'y trouve pas d'indigents (1).

L'Éducation chez les Tartares.

D'importantes questions ont été discutées à la dernière séance du Nachr-i Mè'arif (Diffusion des Sciences); Ahmed Bey Agayeff prend une part des plus actives aux travaux de cette Société. La question du recrutement des maîtres et celle des écoles de mosquées ont été très controversées. En revanche, l'accord est fait sur un point, depuis longtemps discuté : partout l'enseignement doit être donné dans la langue maternelle. Cela, les Tartares ne cessent de le réclamer (2).

Le Mufti de Kazan.

La presse musulmane annonce que Mohammed Yâr Sultânoff, mufti de Kazan, est, en ce moment, à Saint-Petersbourg, où il s'occupe à recueillir des secours pour les musulmans, victimes de la disette. Le voyage serait fructueux, et il aurait déjà fait parvenir 100.000 roubles aux mallas des localités éprouvées (3).

Un programme d'enseignement.

Yahyâ El-Hoseïni publie, dans les *Mè'arif*, tout un programme d'enseignement, sur lequel il attire l'attention des pouvoirs publics. Il réclame :

- 1° L'instruction primaire obligatoire pour tous, de six ans révolus à dix ans révolus ; aménagement de locaux scolaires ;
- 2° Un enseignement secondaire ou ruchdiyé, pour les enfants ayant reçu l'instruction primaire complète ;
- 3° Un enseignement supérieur répondant à tous les besoins (droit,

(1) *Vatan Khâdimi*, 22 janvier /4 février 1907.

(2) *Irchâd*, 23 janvier /5 février 1907.

(3) *Irchâd*, 17 février /2 mars 1907.

médecine, ingénieurs, armée, etc.); le diplôme d'instruction secondaire serait exigé des étudiants ;

4° La fondation d'une école normale ;

5° La Perse, pouvant alors se suffire, n'enverra plus ses jeunes gens en Europe, cela ayant des conséquences fâcheuses pour leurs croyances et leurs mœurs (1).

A la Chambre persane.

Aga Seyyed Hasan Takizâde déposait dernièrement son rapport sur le règlement intérieur de la Chambre. Le préambule en est intéressant. Constatant que le régime parlementaire, tout nouveau en Perse, y est, par suite, mal organisé, il déclare que l'on devra prendre modèle sur les nations occidentales, et il faut remarquer que le premier rang, parmi celles-ci, est donné aux républiques. Ce sont en tête la France, la Suisse, les États-Unis (2).

L'École secondaire de Kermandahan.

Fondée, il y a quatre ans, par un personnage religieux, le cheikh Mirzâ Takî Chirâzi, elle compte près de cinquante élèves, apprenant le persan, l'arabe, l'arithmétique, la religion coranique, la rhétorique, la calligraphie et les éléments du français (3).

Les Boissons alcooliques.

C'est à propos d'un article de l'*Irchâd*. On a dit que les Persans préféreraient, comme excitant et réconfortant, le vin français à celui de leur pays. Or le premier est souvent fabriqué avec des substances immondes. Dans l'un ou l'autre cas, le vin est absolument interdit par les prescriptions coraniques ; il ne saurait être question d'en faire usage chez nous (4).

Chez les Bakhtyâris.

Le général Hadji 'Alî Kouli Khân fonde, chez les Bakhtyâris, parmi

(1) *Mé'ârif*, 30 janvier 1907.

(2) *Habl oul-Matin*, 11 février 1907.

(3) *Mé'ârif*, 30 janvier 1907.

(4) *Habl oul-Matin*, 11 février 1907.

lesquels il a son commandement, une école établie d'après les principes modernes et pourvue de tout ce qui peut lui être utile (1).

Le Cri de la Justice.

Nèdayè-'Edâlèt : c'est le titre d'une brochure que Malcome Khan, aujourd'hui ambassadeur de Perse à Rome, a publiée dernièrement, et dans laquelle il démontre que tout régime, pour être durable, doit se baser sur la justice, et que les droits de l'humanité ne peuvent être violés dans aucun cas.

Bien qu'Arménien de naissance et chrétien de religion, Malcome Khan est bien vu de tous en Perse, où on voudrait, en ce moment, lui voir jouer un rôle politique.

Les Persans de Berlin.

Une Société patriotique, *Endjoumen-è Vatan*, s'est fondée, à Berlin, dans le but de contribuer au progrès moral et intellectuel de la Perse. Les membres versent, chaque mois, des souscriptions, qui sont centralisées à la Banque de Berlin (2).

Les Ahmediya à Lahore.

A la fin de l'année dernière, les disciples de Mirza Qadian, à Lahore, ont eu maille à partir avec les musulmans orthodoxes. Ils avaient pris l'habitude d'aller prier dans la mosquée du Gumti Bazar, d'où on les chassa. L'Anjum n-i-Islamiya prit le parti des orthodoxes, mais les Qadianites, étant nombreux et riches, s'organisèrent de leur côté. La question de savoir s'ils peuvent aller dans les mosquées a été soumise aux tribunaux et paraît n'avoir pas été encore réglée (3).

L'Esprit libéral dans la politique musulmane de l'Angleterre.

Nous recevons une brochure de Bône (4 mars) intitulée: *Mémoire sur l'internement des Ben-Merzouga*. Sans formuler d'opinion sur cette question, que nous ne connaissons pas, mais qui se présente avec des apparences extraordinaires, nous voudrions appeler l'attention de ceux

(1) *Mè'arif*, 6 février 1907.

(2) *Habl oul-Matin*, 28 janvier 1907.

(3) *Habl oul-Matin*, 11 février 1907.

qui ont la charge de nos différentes politiques musulmanes sur l'esprit si libéralement intelligent dont l'Angleterre fait preuve dans ses rapports avec ses sujets musulmans des Indes.

Le 14 novembre 1906, M. Valentin Chirol, l'éminent directeur du département de l'étranger au *Times*, faisait, devant la Central Asian Society, une conférence sur le panislamisme. Dans la discussion qui suivit, M. Ameer Ali et M. le Major Syed Hassan prirent, tous deux, la parole. Voici quelques passages de ce qu'ils déclarèrent, aux applaudissements de l'assistance :

1° M. Ameer Ali : « Je ne puis pas laisser de côté le fait que, au nom de la civilisation et du progrès occidental, on a grandement nui au développement normal des pays musulmans. C'est ce qui a inspiré, aux peuples mahométans qui maintiennent encore leur indépendance, tant de méfiance et d'éloignement pour le progrès européen. » Et plus loin : « Si le Gouvernement anglais devient impopulaire parmi les musulmans, ce sera la faute du Gouvernement anglais lui-même. »

2° M. Syed Hassan : « Il est évident que le soi-disant mouvement panislamique est un mouvement universel qui n'a rien à voir avec les haines religieuses ou la bigoterie. C'est surtout le réveil des races opprimées par le sentiment de leurs droits et de la liberté, C'est, en un mot, la révolte de l'homme contre l'injustice et l'obscurantisme. »

Un peu plus tard, dans un article de la *National Review* (1) l'Aga Khan étudiait les causes du mécontentement général des peuples de l'Inde, auxquels il attribue une loyauté sentimentale envers la couronne britannique, mais en insistant sur la légitimité des revendications populaires. « Le mécontentement, disait-il (p. 967), est dû à ce que, malgré ses universités et ses écoles, le peuple est maintenu en sujétion. » Et plus loin (p. 969) : « Le seul moyen de remédier à cet état de choses est celui qui a été suggéré par le Gaokowar de Baroda : changer la constitution du Gouvernement de l'Inde, abolir la vice-royauté et instituer une régence. Avec un gouvernement de ce genre, l'Inde pourrait passer quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans sans nouveaux changements politiques dans son régime. Les changements qui viendraient à se produire ne seraient que des réformes sociales volontaires, le mécontentement disparaissant avec sa cause (p. 972). »

Pour bien préciser la portée de son argumentation, l'Aga Khan avait commencé par dire : « La force de l'Angleterre est dans la situation isolée de l'Inde, mais cela ne peut pas durer. L'Allemagne arrivera à Bagdad avec son chemin de fer anatolien; le golfe deviendra un centre

(1) *National Review*. Some Thoughts on Indian Discontent, by H. H. AGA KHAN, février 1907.

d'activité commerciale et l'Inde sera ouverte aux intrigues allemandes. Les chemins de fer indiens et russes se rejoindront un jour. La Chine se réveille et se développe (p. 963). » Puis: « Ce n'est donc pas par la force que l'Angleterre peut se maintenir aux Indes, c'est seulement par l'affection de ses sujets (p. 965). »

Peu de temps après la publication de cet article, l'Agha Khan arrivait à Londres et y était reçu par le Prince et la Princesse de Galles.

Musulmans et Hindous.

Le Nawab Bahadur de Dacca arrivait, le 4 mars, dans la soirée, à Comilla, où l'attendait une foule nombreuse, qui le suivit processionnellement. Sur le passage du cortège se trouvait un groupe d'Hindous, dont l'un d'eux jeta une pierre au Nawab, qui faillit être atteint. Une première bataille entre Musulmans et Hindous s'engagea aussitôt, puis plus tard quelques boutiques appartenant aux Hindous furent pillées, probablement pour décider les autorités à intervenir et à empêcher le meeting musulman qui devait se tenir le lendemain.

Dans la matinée, cependant, il y eut un premier meeting, auquel le Nawab se rendit, escorté par les comités de l'Anjuman-i-Islamia, aux cris de: « Marhabat, Marhabat ». Tous les chefs musulmans étaient là, et le Nawab, s'exprimant en urdu, recommanda à tous la modération, dans la question toujours brûlante du partage du Bengale.

L'après-midi, il y avait un autre meeting général et populaire, pour la *All-India Moslem League*, Le Nawab y lut en anglais un discours, traduit ensuite en bengali, et chaleureusement applaudi. On prit alors des résolutions pour la constitution du « Fonds National » de la Ligue musulmane. Un peu après, le secrétaire particulier du Nawab, M. Cursetjee, était attaqué dans la rue par un parti d'Hindous, en revenant du télégraphe, et gravement blessé. Puis, le lendemain 6, un jeune Musulman était tué d'un coup de fusil; trois autres étaient blessés en même temps par des armes à feu, et un quatrième assez gravement à la tête par une pierre.

Ce qu'il y a de plus frappant dans les événements, c'est que les constables hindous, ou quelques-uns du moins, n'y furent pas étrangers. L'adversaire du jeune homme tué était un secrétaire de la police locale, dont un sous-inspecteur tenta de le faire évader. Comme, d'autre part, la population de la ville est aux trois quarts musulmane, on comprend que le Nawab de Dacca et les principaux leaders qui l'entouraient aient eu à user de toute leur autorité, pour empêcher des représailles qui eussent été sanglantes (1).

A. L. C. — L. B.

(1) *Homeward Mail*, n° 2539, 23 mars 1907, p. 363.

LA PRESSE MUSULMANE

Un journal malais.

A part quelques feuilles rédigées, aux Indes Néerlandaises, dans un but de propagande européenne, ou destinées aux soldats indigènes, toutes en caractères latins, les journaux malais sont assez rares pour qu'il soit dit un mot du *Taman Pengtahwan* ou « Parterre des Connaissances ».



C'est, d'après ses éditeurs, MM. Alwee frères, la seule gazette malaise imprimée à Singapour et en caractères malais — lisez arabes. — Journal d'affaires, d'annonces et d'intérêt local surtout, il rappelle par le fond et la forme les journaux coloniaux d'Extrême-Orient.

Le *Taman Pengtahwan* possède des correspondants à Poulo-Pinang, Malacca, Johore Baharu, Muar, Papan (Pérak), Tranganou, Labouan

Deli (Sumatra), Billiton ou Blitoung (Bornéo), Bintouhan (Bengkoulou [= Benkulen], Sumatra), Peñingat (île de Riouw), Edi (Atcheh), Palembang, Padang (Sumatra).

Sous des rubriques diverses (Câblogrammes, Mélanges, Bons mots, Singapour, Siam, Chine, Afrique, Cours de la bourse, Mercuriale), il donne les nouvelles propres à renseigner des lecteurs soucieux de vie réelle et de spéculations qui n'ont rien de philosophique ou de religieux.

L'esprit actif, avisé et si propre au commerce des Malais s'y épanouit, s'il est difficile d'y deviner leur goût d'indépendance et d'action politique. On devait s'y attendre dans une feuille nationale, mais publiée visiblement sous le contrôle de l'Angleterre. Il y a, d'ailleurs, toute chance que même dans un champ d'observation intellectuelle si réduit, entre une dépêche d'origine anglaise sur les événements de Russie, quelques mots sur un événement local en apparence insignifiant ou un récit un peu méridional de bananes mûries à l'électricité que tel « adipati » (1) a trouvées plus savoureuses que celles dorées par le soleil de Singapour, pourtant assez chaud, nous puissions retrouver parfois la race et ses aspirations.

En résumé, cette feuille est intéressante à signaler, comme une manifestation tangible de l'activité des nombreux musulmans malais des *Straits Settlements* et de la part qu'ils prennent à la civilisation européenne moderne.

A. C.

Nouveaux journaux persans.

Nos lecteurs savent qu'il y a deux ans aucun journal politique ne paraissait à Tauris. L'année dernière, s'est fondé le premier : *El-Hadid*, devenu *'Édâlèt* ; depuis, les périodiques se sont multipliés, sous l'influence des événements politiques. Un de nos correspondants de Perse a bien voulu nous signaler que la presse de Tauris comprend maintenant, à elle seule, les journaux suivants :

'Édâlèt ;
Terdjournân (anciennement *Djêrîdèyè Millî*) ;
'Ébrèt (en turc azéri) ;
Islâmiyé ;
Sirât ol-Mostakîm ;
Éblâgh ;
Misbah ;
Azâd.

(1) Gouverneur.

A l'exception de l'*Èbrèt*, tous ces journaux sont rédigés en persan. Deux d'entre eux, le *Édâlèt*, qui publie les portraits d'hommes en vue, et l'*Azâd*, sont illustrés ; et nous recevons le premier numéro de l'*Azèrbâidjân*, organe satirique, qui devient le pendant de *Mollâ Nasr ed-Dîn*.

« Azèrbâidjân. »

Un de nos correspondants de Perse a eu l'amabilité de nous envoyer le premier numéro de l'*Azèrbâidjân*, paru dans cette ville le 6 moharrem 1325 (19 février 1907), et qui sera, pour la Perse, ce que *Mollâ Nasr ed-Dîn* est pour le Caucase. Comme pour ce dernier organe satirique, nous donnons ici l'analyse de ce numéro, analyse pour laquelle notre savant ami, M. Saheb-Nassagh, a bien voulu nous fournir de précieux renseignements.

Paraissant toutes les semaines, par numéros de huit pages, dont quatre pour les illustrations, qui ont un caractère oriental plus marqué que celles du *Mollâ Nasr ed-Dîn*, et quatre pour le texte, qui comprend des articles en turc azéri, mais dont la majeure partie est en persan, *Azèrbâidjân* est dirigé par 'Alî Kouli et a pour secrétaire Hâdjî Mirzâ Aga Tabrizî (1).

La première page est occupée par un titre orné, imprimé avec une encre rouge foncé à reflets métalliques, et par une grande figure, imprimée en vert, sans légende, représentant deux personnages qui échangent leurs impressions. A en juger par l'époque à laquelle appartiennent leurs costumes, l'un d'eux pourrait être le fameux Nasr ed-Dîn Khodja (fig. 1).

Un préambule signé du nom légendaire de Hâdjî Bâbâ, en prose et en vers, a pour titre : *A ma plume*. C'est la plume qui engendre la lumière et chasse l'obscurité, qui guide les hommes et dispose tout. Hâdjî Bâbâ, patriote zélé, compte sur elle pour régénérer la Perse.

O chère patrie! est une poésie patriotique à l'éloge de la Perse, pour laquelle il est beau de se sacrifier ; elle est du même auteur.

.*

De nombreuses et bizarres NOUVELLES TÉLÉGRAPHIQUES suivent :

Une grève a éclaté à Mâyân, où plusieurs usines ont été brûlées ; il a fallu faire venir des cuirassiers (*sic*) pour rétablir l'ordre.

(1) Abonnements pour Tauris et les environs : Un an, 4 tomans ; 9 mois, 28 krans ; 6 mois, 22 krans ; 3 mois, 12 krans. Étranger : port en sus. Le numéro : 14 chahis.

الکبریا

۱۳۲۴ ۱۹۰۵

نمبر ۱

قیمت یک نسخه چهارده شاهی است



FIG. 1.

Lévân est en fête. On y célèbre le 1974^e anniversaire de l'invention des aiguères en terre cuite; tout le monde chôme et des télégrammes de félicitations arrivent de toutes parts. On va élever à l'auteur une statue de beurre et de miel.

A Lèilâbâd, une souscription a produit 5 tomans (21 fr. 75), déposés à la Banque nationale : leurs intérêts serviront à fonder un orphelinat.

Ajouter la désinence russe *off* à son nom est une grande gloire : l'Assemblée de Chèbistèr a accordé ce privilège à plusieurs habitants.

A Nakhitchèvân, la police a fait des perquisitions; un malheureux chez qui on a trouvé le '*Édâlet* est bien compromis.

Le Parlement anglais a décidé que des notables et des députés du Transvaal iraient au Khorassan étudier la vie politique, afin de pouvoir bien gouverner leur pays.

Le ministre de la guerre a sommé le ministre de France à Téhéran de faire mettre un terme aux injustices dont souffrent les Algériens et de faire évacuer, dans un délai de quatre heures, les ports d'Algérie. En cas de refus, l'ambassadeur de Perse à Constantinople saura, par sa force poétique, faire exécuter cet ultimatum.

On apprend la mobilisation du 24^e corps d'armée ottoman, envoyé au Maroc pour combattre Raïsouli. S'il échoue, les prières de la Sublime Porte et une retraite pieuse sauront mettre à la raison l'ancien pacha de Tanger.

A Pékin, la police arrête des gens de Maraga, qui, déguisés, venaient apprendre la fabrication du *chirè* (opium liquide) pour le plus grand bien de leurs compatriotes.

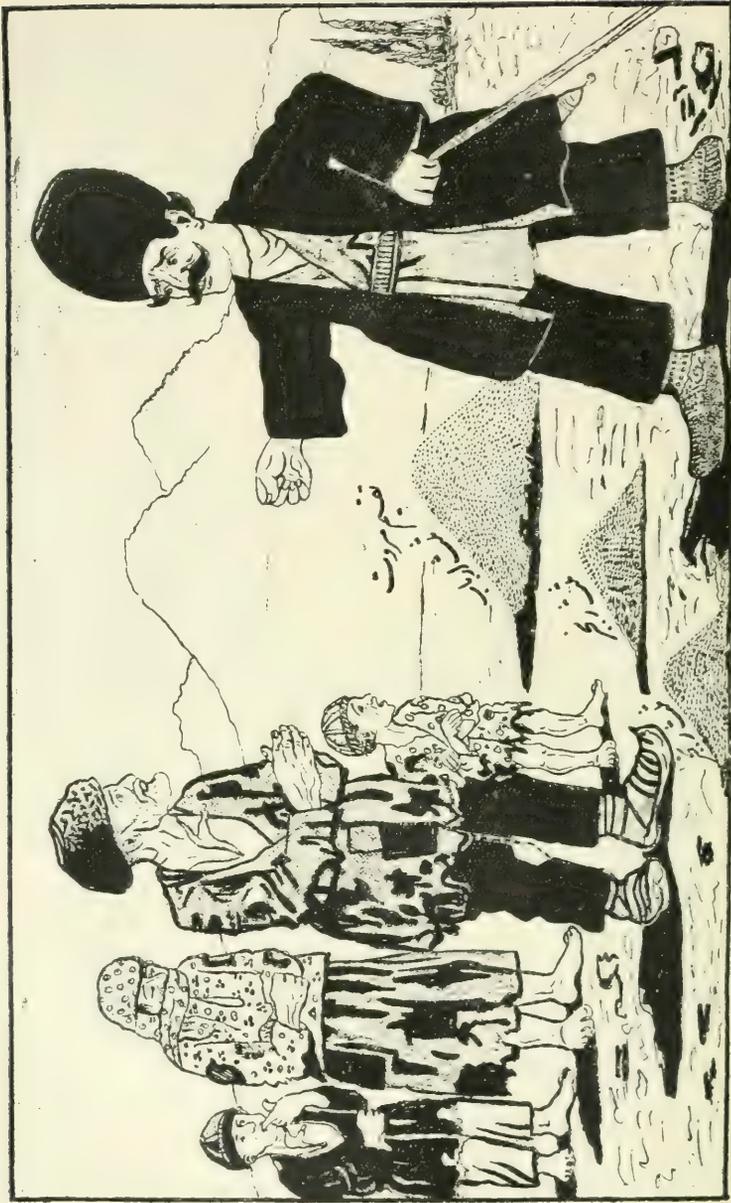
Les philanthropes de Tauris veulent fonder un grand hôpital; ils ont tenu plusieurs réunions. Il ne reste plus qu'à recueillir l'argent et choisir le terrain; dans tous les cas, les malades seront admis à partir du 43 du mois prochain.

..

Une grande figure, imprimée en bleu, occupe en entier les pages 4 et 5. Elle représente une scène de tabagie : c'est l'Assemblée des partisans de la Constitution et des fumeurs de Khorassan.

Songe est une conversation de Hâdjî Bâbâ avec son ami Olmaz (Impossible). Hâdjî Bâbâ veut parler des progrès de la Perse et de la nécessité de réformer l'enseignement; Olmaz l'arrête à chaque mot, soit en lui faisant observer que la Lune et le Scorpion, en ce moment, empêchent toute initiative, soit en faisant l'éloge du tabac qu'il prise, ou d'un grand dîner auquel il a pris part.

Une poésie turque prie ironiquement Mollâ Nasr ed-Dîn de laisser en paix, à l'avenir, les prostituées et les ivrognes.



بکر و مہاشہ

FIG. 2.

Hier, Tauris était sans animation ; les boutiques étaient fermées et on ne voyait personne dans les rues. Pourquoi ? Un vieillard rencontré par l'auteur de l'article nous l'apprend. On vendait aux enchères des objets précieux de toute sorte accaparés par « un second Bèhâdour » (1), un criminel « qui n'est ni de notre sang ni de notre religion », et qui s'était enrichi d'une manière coupable.

Après quelques lignes énigmatiques, commençant par : « O ma patrie... », et une annonce d'imprimerie, nous trouvons une grande figure, imprimée en vert (fig. 2), qui occupe toute la huitième page. Elle représente un garde et une famille de paysans affamés. On partage les grains de la deuxième récolte : trois tas en ont été faits : l'un, énorme, pour les propriétaires, les deux autres, tout petits, pour les travailleurs. De même que l'article initial, cette figure nous renseigne sur les tendances de l'*Azèrbâidjân*.

Le second numéro de ce journal nous arrive au dernier moment. Ses illustrations, imprimées en bleu et en rouge, sont dans le même goût que celles du premier numéro ; la première représente Hâdji Mirzâ Aghasi, qui, contemplant le golfe Persique, se demande si cette eau saumâtre vaut bien la peine de lui consacrer sa vie et de perdre son âme pour elle (historique). Dans le texte, nous trouvons la suite de *Pillage et vente aux enchères*, ainsi que de la *Vision*. Nous remarquons, parmi les autres nouvelles, l'annonce d'une grève des ouvriers des fumeries d'opium à Maraga. Nous en reproduisons l'illustration principale (fig. 3).

Le premier journal ossète.

Nous sommes heureux de pouvoir donner la première traduction française d'un article fait par un Ossète sur une question capitale de la vie de ce petit peuple, aryen peut-être, du moins de langue indo-européenne, à cheval entre l'Europe et l'Asie, à cheval aussi entre deux religions, l'islamisme et le christianisme ; et qui, après avoir longtemps subi l'influence de la civilisation orientale, attend de l'Occident, par l'intermédiaire de la Russie, une nouvelle impulsion. Cette nouvelle orientation s'est déjà manifestée dans le choix de l'alphabet ossète ; c'est une adaptation de l'alphabet russe avec quelques signes complémentaires, pour exprimer des nuances vocaliques que ne comporte pas la langue russe, et aussi d'autres consonnes.

Notre dernier voyage au Caucase a coïncidé avec l'apparition du premier journal en langue ossète, *Iron Gazet* ; nous en avons recueilli

(1) Allusion à l'ancien ministre Émir Bèhâdour Djèng, auquel on reproche les cadeaux que lui aurait fait le Shah défunt.

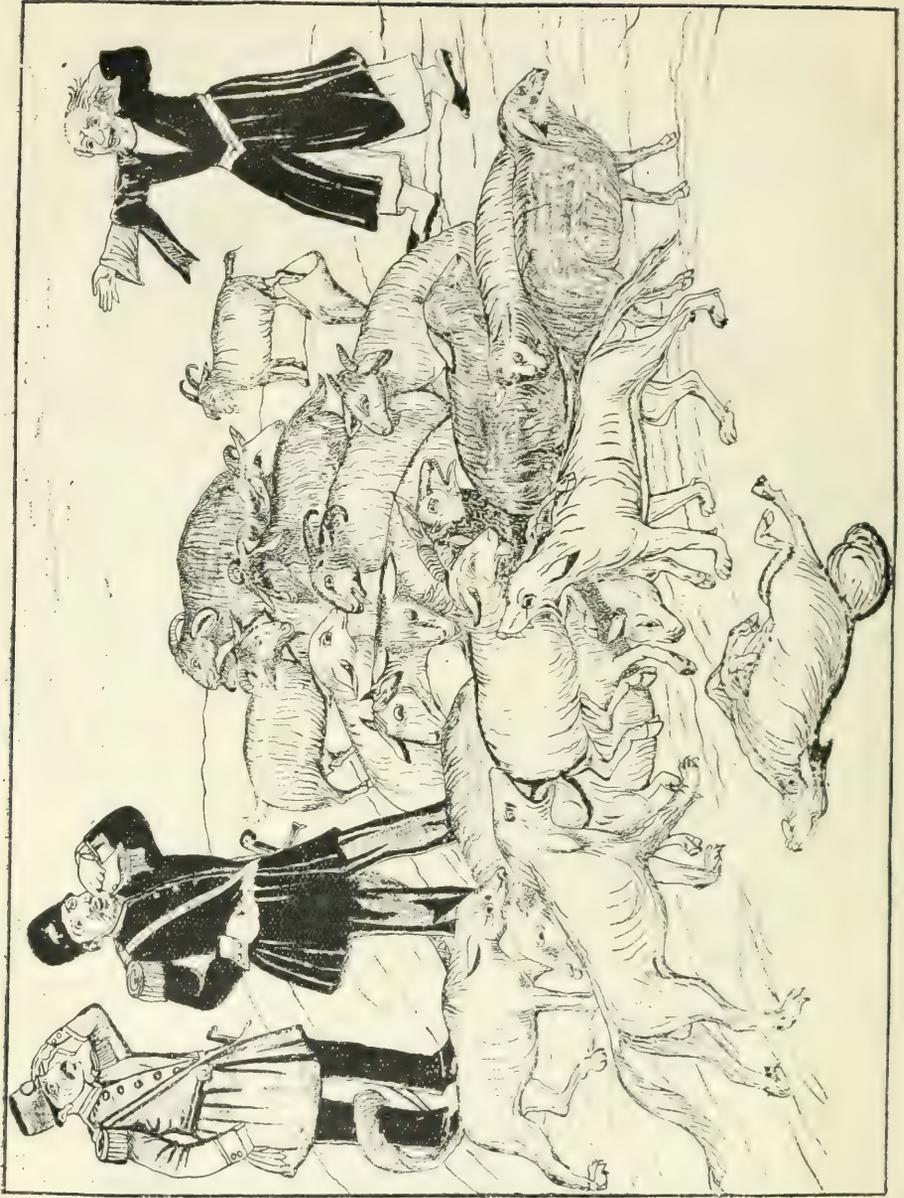


FIG. 3.

les premiers numéros et aussi les échos de la presse caucasienne à son sujet. Voici ce que nous trouvons dans le *Tiflissky Listok* du 11/24 août 1906 :

« Parmi les populations indigènes du Caucase septentrional, les Os-



Le pays Ossète.

sètes nous apparaissent comme les plus cultivés. Le nombre des gens instruits s'y est rapidement accru dans ces derniers temps. C'est à cette classe de gens instruits, qu'il faut faire revenir le mérite d'avoir fondé le premier journal en langue ossète à Vladikavkaz. Édité sous la rédaction de M. Aslan Bek Boukaïev, *Iron Gazet* est un organe de pro-

grès, qui s'est donné pour tâche : de collaborer à l'instruction de la masse de la population ossète, en vulgarisant pour elle et en lui communiquant, dans une forme populaire, les nouvelles scientifiques; de discuter, d'étudier les questions que soulève la vie intérieure de l'Ossétie; enfin, de faire connaître à la population la vie du Caucase, de la Russie et des autres pays. »

Pour donner une idée de la tournure d'esprit et de la direction de ce journal, nous donnons un extrait d'un article paru dans le deuxième numéro de *Iron Gazet*:

NOS COMPATRIOTES EN RUSSIE (N'adæm Ouærcæseï).

« Dans le courant de cette année, beaucoup de nos compatriotes se sont rendus dans les gouvernements intérieurs de la Russie: ils y agissent abominablement à l'égard des moujiks russes, victimes de leurs violences et de leurs injures. Par leurs agissements, ils déshonorent toute la nation ossète. Quant à eux, pauvres gens, c'est avec joie qu'ils émigrent en Russie, ignorants de ce qui les attend, et qu'ils entrent en qualité de gardes à la solde des gros propriétaires. C'est dans ces fonctions qu'ils ont l'occasion de promener leur audace par les fermes, et de manifester leur bravoure aux dépens des paysans sans défense. Un beau jour, des gardes ossètes, dans une ferme, se jetèrent sur des pâtres russes et sans motif les battirent cruellement. Ils en jetèrent même un à la rivière. Une autre fois, au marché, des Ossètes cherchèrent querelle à des moujiks, ces derniers les entourèrent et se préparaient à leur donner une leçon, l'intervention des cosaques tira les Ossètes de ce mauvais pas, les sauva d'un danger imminent. Bref, nos gaillards peuvent faire montre de leur bravoure avec les paysans isolés, mais quand il leur arrive d'avoir affaire à des paysans en nombre, ils paient de leurs côtes leurs agissements insensés. Les paysans russes voient d'un fort mauvais œil les Ossètes — en tant que gardes — et à l'occasion ils ne se font pas faute de les tuer sans pitié. Par malheur, le peuple russe reporte sa haine des gardes sur toute la nation ossète et nous accuse tous: pourquoi laissons-nous nos frères partir pour ces emplois indignes? Et tout cela nous attriste fort.

« Quelques individus déshonorent notre réputation et soulèvent toute la Russie contre nous. Si nous ne mettons à temps un frein à leurs violences, nous pouvons, dans l'avenir, avoir à en souffrir fortement. Les Tchetchènes aussi et les Tcherkesses avaient été appelés pour cette besogne, mais quand ils apprirent ce qu'on voulait d'eux, ils revinrent dans leurs foyers. Tant qu'il en est temps encore, il faut que toutes les sociétés communales rappellent les gardes, les ramènent à la mai-

son. Les mauvaises actions n'ont jamais rapporté de bons fruits. La conduite des gardes de notre nation jette une ombre sur nous tous. Le peuple russe nous en jette à tous l'accusation. Qui se fait garde vend pour deux ou trois roubles son honneur. Nous avons perdu toute honte ; nous nous sommes roulés dans le crime. C'en est assez ! »

Voilà ce qu'écrivit le premier journal ossète, attaquant sans pitié les défauts et les mauvaises qualités de ses compatriotes. Nous ne pouvons que souhaiter du fond du cœur un succès complet à ce jeune journal, dans la tâche difficile qu'il a entreprise d'instruire les masses populaires ignorantes et pleines de préjugés !



Le pays Ossète.

Le lecteur français comprendra bien mieux la signification qu'a pour les Ossètes cette question, le sens et la portée de cet article écrit par un Ossète, s'il se rappelle que ce sont là des populations pauvres, des montagnards obligés d'envoyer leurs femmes comme nourrices à la ville en Transcaucasie, le plus souvent, d'y envoyer leurs fils, d'y aller eux-mêmes servir en qualité de domestiques, parce que les hautes vallées qu'ils habitent, dans lesquelles la neige les bloque de longs hivers, ne peuvent les nourrir, les obligent à émigrer, à quitter les sites merveilleux de leurs montagnes, pour gagner un salaire dont ils enverront ou rapporteront une partie au village natal. Voici, d'ailleurs, ce qu'en dit Élisée Reclus, dans son *Asie russe* :

« En général, les Osses ne font guère honneur à la race indo-européenne, dont ils passent pour les représentants caucasiens... Leur

ancien métier, pareil à celui de tant d'autres montagnards, était de se vendre au plus offrant ; ils entraient comme soldats dans les armées des Byzantins, des Géorgiens, des Persans, qui envoyaient des agents recruteurs dans les montagnes (1), les mercenaires ne revenaient chez eux que pour dépenser en orgies le prix de leur butin. Les habitudes de la guerre avaient tellement démoralisé les Osses, qu'ils ne savaient plus à la fin s'occuper que de pillage... Encore pillards à l'occasion quand ils peuvent tuer et voler sans grand danger, ils se sont bien gardés de défendre leur liberté contre les Russes, alors qu'il eût fallu se battre en désespérés ; quoique possesseurs des vallées centrales du Caucase et maîtres par conséquent des points stratégiques les plus importants de la chaîne, ils laissèrent les Tcherkesses du Caucase occidental et les Lezghiens du Daghestan combattre et succomber séparément.

« La plupart des Osses se disaient musulmans ; maintenant, ils se prétendent chrétiens et vénèrent saint Nicolas avec non moins de ferveur que le prophète Élie (2). D'ailleurs, ils avaient changé trois fois officiellement de religion pendant les dix derniers siècles. Chrétiens avant l'an mil, ils s'étaient convertis à l'islamisme, pour revenir, deux cents ans plus tard, à leur premier culte, sous la domination de la reine Tamara. »

Et ceci suffit à expliquer que ce journal, qui s'adresse à une population si peu attachée à une religion quelconque, n'ait pas de tendances religieuses : il était intéressant cependant pour nous, à plus d'un titre, s'adressant à des populations en partie musulmanes, parlant une langue indo-européenne. Mais ce ne sont plus les idées religieuses qui les émeuvent ; c'est, maintenant, le mouvement social et la vie politique auxquels ils brûlent de participer.

J. R.

(1) Gardes en Russie, les Ossètes, en Transcaucasie, à Tiflis notamment, sont pour la plupart domestiques.

(2) Il ne faut pas oublier que les statistiques russes considèrent comme chrétiens tous ceux dont un ancêtre quelconque a embrassé la religion orthodoxe, ou, ce qui s'est beaucoup pratiqué au Caucase, a été inscrit comme chrétien par un pape zélé ou ambitieux ; des villages entiers ont ainsi embrassé le christianisme officiellement, sans avoir autrement reçu les eaux du baptême : on voit les conséquences que pouvait avoir un pareil système dans un pays où vient seulement d'être abolie la loi interdisant un changement de religion quelconque s'il n'aboutissait à l'orthodoxie.

Il faudrait donc compter comme musulmans beaucoup d'Ossètes que les statistiques officielles considèrent comme orthodoxes.

Un nouvel organe musulman en langue russe.

Un de nos amis Tatares nous communique une nouvelle intéressante. On publie, à Bakou, un nouveau journal quotidien en langue russe, *Progress* (Le Progrès), édité par M. Ahmed Bey Agayeff, le directeur de l'*Irchâd*. Les musulmans ont voulu avoir un organe compris de tous, pour défendre leurs droits dans cette tribune; ils ont voulu aussi élargir leur champ d'action.

Nous attendons d'avoir reçu les premiers numéros de ce journal, libéral, nous a-t-on dit, pour en parler plus en détail à nos lecteurs et leur faire part, sous forme de traduction ou d'analyse, de ce que nous y pourrions trouver d'intéressant.

J. R.

« Tèrdjumân-i Ahvâl-i Zèman ».

Nos lecteurs connaissent le nom d'Ismaïl Bey Gasprinsky, et savent quelle place occupe cet homme de mérite dans la presse russe, la presse musulmane en particulier; ils savent aussi combien il est dévoué à ses coreligionnaires. Quelques détails sur le plus ancien et le principal des journaux qu'il dirige, le *Tèrdjumân*, auront donc de l'intérêt pour eux.

Fondé en Crimée, à Baghtché-Séraï, il y a vingt-cinq ans, le *Tèrdjumân-i Ahvâl-i Zèman* « Interprète des événements contemporains » est un journal littéraire, scientifique et d'études sociales, paraissant trois fois par semaine, par numéros de six pages petit in-folio, d'une impression soignée et correcte. Le prix de l'abonnement, 4 roubles pour l'année, 2 roubles pour six mois, le met à la portée des musulmans les moins aisés. L'analyse du numéro du 25 décembre/7 janvier dernier, fera connaître l'esprit et la forme du doyen de la presse musulmane de Russie.

Un avis placé en tête annonce que le *Tèrdjumân*, sur le point d'entrer, avec 1907, dans la vingt-cinquième année de son existence, fera, à cette occasion, tous ses efforts pour être agréable à ses lecteurs. Il leur donnera en prime un dictionnaire scientifique, paraîtra sur six pages, au lieu de quatre, et donnera à tous ses abonnés, le lendemain de la fête des Sacrifices, une grande vue photographique représentant les pèlerins du Hedjaz.

Suivent les informations. Sous cette rubrique, *Secours*, on trouve une liste de souscription en faveur des victimes des troubles du Caucase donnant, au total, 360 roubles. Dans : *La Poste à Boukhara*, le *Tèrdjumân*, au nom de beaucoup de musulmans, réclame une amé-

lioration du service postal et la création de nouveaux bureaux dans cette région. Un article signé d'Ismâil Bey, *Histoire turque*, apprend à ses lecteurs qu'il va publier, dans le *Tèrdjumân*, un abrégé de l'histoire des peuples turcs.

Les articles suivants ont un caractère nettement politique ou social. Il s'agit d'abord du progrès chez les musulmans russes, des rapports de la Russie et du Japon, du discours de M. Viviani à la Chambre, sur la séparation des Églises et de l'État. *Nos écoles, nos élèves*: voici le titre d'une étude concluant à la nécessité d'une réforme de l'enseignement.

Quelques lignes sont consacrées à l'apparition d'un nouveau journal, le *Tèkiâmûl*. Les *Nouvelles de l'Intérieur* annoncent les principaux événements qui se sont produits sur les divers points de la Russie. Les *Extraits de nos journaux* (des journaux musulmans) donnent quelques informations relatives aux populations musulmanes de Russie; ils précèdent les *Nouvelles de l'extérieur* (Perse, Turquie, Maroc, Japon, Inde, Bulgarie), après lesquelles vient un article emprunté à l'*Ikdam*, *Les Diplômés au Japon*. Les *Lettres à la Direction* (du journal) sont une sorte de tribune ouverte aux musulmans de toutes les régions de la Russie, et le journal répond parfois, dans ses colonnes, aux lettres qui lui sont adressées.

Contrairement à ce qui a lieu pour les autres journaux musulmans, les annonces tiennent fort peu de place dans le *Tèrdjumân*. Il publie, comme les journaux de Constantinople, un feuilleton, mais, alors que ceux-ci donnent souvent, à cette place, des traductions d'ouvrages européens, il donne, lui, un ouvrage purement turc: le *Mukiâlèmè-i Sèlâtîn* (l'Entretien des Sultans).

Journaux et écoles.

Suivant l'exemple de ses confrères persans, le *Vatan Khâdimi*, de Karassou-Bazar, accorde des abonnements à prix réduits aux professeurs et élèves des écoles de tout ordre. De 4 roubles, l'abonnement annuel est ainsi reporté à 3. Mais l'organe tartare n'en restera pas là. Il publiera, à l'avenir, des articles instructifs, écrits pour la jeunesse, tout en étant susceptibles d'intéresser des lecteurs d'un âge plus avancé. Le premier de ces articles est consacré à Crésus et à Solon (1).

La Grève de « l'Irchâd ».

La publication de l'*Irchâd* a été arrêtée, pendant dix jours, par une

(1) Numéro du 30 janvier/12 février 1907.

grève de son personnel. Elle a repris le 4/17 février. Dans le numéro de ce jour, son éminent directeur, Ahmed Bey Agayeff, déclare que l'*Irchâd* restera ce qu'il a été jusqu'à ce jour, sans dévier de son but.

Pendant le Moharrem.

Toute l'attention des Chiites est, pendant ce mois, retenue par les fêtes de la commémoration de 'Alî et de ses deux fils, Hasan et Hoséïn, et par le souvenir du drame de Kerbéla. Persan de race et chaféite de secte, Tabarî est, pour ce drame, la meilleure et la plus sûre des autorités; aussi trouvons-nous dans l'*Irchâd* (1) la traduction de son récit.

Presse musulmane et prolétariat musulman.

L'*Irchâd* annonçait, en décembre, l'apparition du *Tèkiâmûl* (Amélioration mutuelle), journal tartare destiné à défendre spécialement les intérêts de la classe ouvrière. Un des collaborateurs de l'organe que dirige Ahmed Bey Agayeff, parlait, quelque temps après (2), en détail du *Tèkiâmûl*, l'approuvait, lui adressait ses vœux de succès, et l'engageait à poursuivre l'amélioration sociale et intellectuelle de la classe ouvrière. L'éducation et l'instruction, ajoutait-il, en sont les deux grands facteurs.

Presse tartare et presse arménienne.

L'*Irchâd* (3) parle avec sympathie d'un nouveau journal arménien, *Orir* (les Jours), fondé à Bakou et qui a pour but de défendre les intérêts des pauvres et de la classe ouvrière.

Un nouvel organe turc.

Mira'ât-i'uloûm, « le Miroir des sciences », est un nouvel organe turc, littéraire et politique, fondé par Refik Bey et ses amis. Il a pour but le relèvement des musulmans russes, et le *Mouayyad* (4) donne l'analyse de son premier numéro.

J. R.

(1) Numéro du 5/18 février 1907.

(2) *Irchâd*, 17/30 janvier 1907.

(3) Numéro du 5/18 février 1907.

(4) 2 février 1907.

La publicité dans le « *Habl oul-Matîn* ».

Contrairement à l'usage suivi par ses collègues de la presse musulmane, le *Habl oul-Matîn*, d'ordinaire, ne fait pas de publicité. Il y avait toutefois, dans son numéro du 28 février, une exception à cette règle en faveur de la manufacture d'essences et d'eau de roses de Canoje, dont le journal de Calcutta, après une notice élogieuse, donnait les tarifs. Certaines marques se vendent bon marché ; mais pour l'essence de roses, *rouh-é goldb*, les prix, très élevés, varient de 40 à 60 roupies le flacon.

Une revue littéraire algérienne.

Les indigènes algériens, jusqu'à ce jour, n'avaient, pour ainsi dire, pas de presse, le *Mobacher* étant un organe officiel, et les organes arabes de Tunisie, de Syrie ou d'Égypte n'ayant que peu de lecteurs en Algérie.

Il fallait, pour que cette situation prit fin, l'initiative d'une Française, Mlle Jeanne Desrayaux, fille d'un professeur de classe élémentaire au Lycée d'Alger. Pourvue, avant d'avoir atteint sa vingtième année, du diplôme supérieur d'arabe de l'École des Lettres et du brevet correspondant à la prime d'arabe de première classe que délivre le Gouvernement général, Mlle Desrayaux faisait, l'année dernière, avec son père, un voyage d'études en Tunisie et en Égypte, à la suite duquel, elle adressait, au gouverneur général de l'Algérie, un rapport sur les écoles de filles dans ce pays. L'idée lui vint, en lisant les revues publiées, au Caire, par Mme Lebiba Hachem, et à Alexandrie par Mme Alexandra Avicino, de fonder, en Algérie, une revue semblable pour la population arabe.

Sous le titre de *El-Ihia* (La Résurrection) (1), cette revue paraissait à Alger le 1^{er} moharrem 1325 (14 février 1906) ; elle est bimensuelle et publiée, avec des articles littéraires, des informations sur des sujets d'actualité ; la rédaction de ces « Échos musulmans » est confiée à Mlle Desrayaux. Citons, dans le premier numéro d'*El-Ihia*, des articles sur la presse arabe, les événements de Perse, le chemin de fer du Hedjaz, l'organe féministe arabe *Fatât ach-Chark*, les affaires du Maroc, la Société archéologique algérienne, et, dans le second, sur l'éducation et l'enseignement, les musulmans russes et la Tripolitaine. Ce numéro donne, en outre, la photographie du nouveau Chah de Perse.

(1) Adresse : Direction de la revue *El-Ihia*, à Alger. Abonnement annuel : Algérie, Tunisie, France, 4 francs ; Union postale, 5 francs. Le numéro (8 pages) : 15 centimes.

A Mlle Desrayaux se sont joints quelques collaborateurs, Arabes lettrés, dont les principaux sont MM. Alouani et Hadj Salah, anciens élèves de nos médersas. Réprouvant toute idée d'assimilation des indigènes aux Européens, la revue se propose de faire l'éducation des Arabes en s'inspirant de leur propre civilisation, de les instruire dans leur langue, tout en réformant leurs méthodes d'enseignement, reconnues défectueuses, et de les moraliser à l'aide de la religion musulmane, mais en ramenant cette religion à sa pureté primitive.

Cette initiative est des plus intéressantes, et nous ne pouvons que lui souhaiter les meilleurs succès.

Les députés musulmans à la Douma.

Le *Vatan Khâdimi*, organe tartare de Karassou-Bazar (Crimée), dont le directeur, 'Abdur-Rèchid Mèhdiyeff, vient d'être élu député, va, pendant quelques mois, être transféré à Ak-Mesdjid, où il paraîtra quatre ou cinq fois par semaine. Il s'engage à tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui se passera à la Douma, et remercie les nombreuses personnes qui lui ont envoyé des télégrammes de félicitations lors de l'élection de son directeur. Nous reproduisons ici la liste des députés musulmans de Russie qu'il donne en première page, après les détails qui viennent d'être résumés.

1. 'Abd ur-Rèchid Mèhdiyeff, directeur du *Vatan Khâdimi* (Crimée). — 2. Ismâ'il Agha Takiyeff, ancien élève de gymnase (Bakou). — 3. Mènlâ Yèvm ud-Dinoff (Simbir). — 4. Sultânoff, 5. Kardachoff (Daghestan). — 6. Tchetchen Eldarkhanoff (Cosaques Petrosky). — 7. Fèth'alî Khâs Khânisky, 8. Mohammed Bey Khâs Mohammedoff (Guendjè-Élisabethpol), élèves diplômés d'Université. — 9. Sadr ud-Dîn Maksoûdoff, élève diplômé de l'Université française de la Sorbonne (*sic*), 10. Mènlâ Mousin, 11. Mènlâ Maksoûdoff, 12. 'A. Badamchin, 13. Kouvvètlî Mirzâ Mohammed Tèvkileïf (Kazan). — 14. Châh Haïdèr Mirzâ Sarekhanoff (?), membre de l'ancienne Douma, 15. Hasanoff, l'un des ulémas, 16. Hasanoff, professeur, 17. Koulbaki, 18. Tokayeff, 19. Bighloff (Oufa). — 20. Mohammed Schahtakhtinsky, directeur du *Chark-i-Roùs* (Érivan). — 21. Mohammedoff, 22. Zinaloff (Bakou). — 23. Seïf ud-Dinoff, 24. Mollâ 'Osmânoff (Orenbourg). — 25. Atlasoff (Samara).

Avec les 5 députés du Turkestan et 5 autres nommés par les Kirghizes, on arrive, pour la nouvelle Douma, à un total de 35 députés musulmans.

Représentant de 300.000 Musulmans, le directeur du *Vatan Khâdimi* s'engage à agir au mieux de leurs intérêts et, en toute circonstance,

selon la loi de l'Islam. Voulant ne commettre aucune erreur, il demande la nomination, en Crimée, d'une commission d'ulémas, auxquels il s'adresserait en cas de doute.

Quand 'Abd ur-Réhid Mèhdiyeff a quitté la ville de Karassou-Bazar, un déjeuner lui a été offert, et il est parti, acclamé de tous, au milieu d'un enthousiasme qu'on ne peut décrire.

« Mèdjlis ».

Dans le numéro de février de la *Revue du Monde Musulman* (1), nous donnions quelques détails, empruntés au *Habl oul-Matin*, sur le *Mèdjlis*, journal de Téhéran qui, publié par un comité de vingt députés, hommes politiques en vue, écrivains et penseurs, était l'organe de l'Assemblée nationale et exercerait, très probablement, une influence considérable en Perse. Nous pouvons, aujourd'hui, donner, sur le *Mèdjlis*, des informations plus précises et plus complètes.

Fondé à la fin de l'année dernière, par un personnage politique qui a, dans une large mesure, contribué à l'avènement du nouveau régime, Mirzâ Mohammed Sâdek Tebatabâï, son directeur actuel, le *Mèdjlis*, qui a pour administrateur Adib ol-Memâlek, paraît, pour commencer, quatre fois par semaine, le mardi, le jeudi, le samedi et le dimanche ; mais, dans un avenir peu éloigné, il deviendra quotidien. Les numéros, qui sortent de l'imprimerie Khoûrchid, une des plus importantes de la capitale, ont quatre pages de format petit in-folio, portant la date du jour dans toutes les ères pouvant être usitées en Perse : c'est ainsi que le numéro 42, le dernier reçu, porte les indications suivantes : 7 moharrem 1325 (ère musulmane lunaire) ; 2 hoût 1285 (ère musulmane solaire) ; 21 février 1907 (calendrier grégorien) ; 8 février 1907 (vieux style) ; 17 ispendarmed 1276 (ère zoroastrienne dite de Yezdegerd) ; 8 chobat 2218 (ère syrienne).

Le titre et les renseignements généraux (2) sont suivis d'une déclaration de principes ainsi conçue : « Ce journal est entièrement libre et indépendant ; il est consacré aux débats de l'Assemblée nationale per-

(1, P. 619.

(2) Abonnements : Téhéran, 3 mois, 14 krans ; 6 mois, 26 krans ; 1 an, 45 krans. — Perse : 3 mois, 17 krans ; 6 mois, 30 krans ; 1 an, 55 krans. — Étranger, 3 mois, 8 francs ; 6 mois, 14 francs ; 1 an, 26 francs. — Un numéro : 3 chahis. — Annonces : 1 kran la ligne (avec réduction pour les annonces répétées). — Les personnes ayant accepté l'envoi de 5 numéros sont considérées comme des abonnés. — Les manuscrits non signés et les lettres non affranchies sont refusés. — Adresse : Direction du journal *Mèdjlis*, Téhéran. — Adresse télégraphique : *Journal Mèdjlis*.

sane et à l'ensemble des affaires politiques, commerciales et sociales, ainsi qu'à tout ce qui concerne les réformes de l'État, les affaires de la Nation, les intérêts publics et les avantages particuliers ; il s'occupe aussi des droits du monde musulman, de la mise à exécution des prescriptions musulmanes, de la défense des frontières de la patrie. Il s'exprime en toute indépendance, et fera connaître, plus particulièrement, les débats de l'Assemblée nationale, les opinions, tendances et aspirations de la Nation. »

Le compte rendu des séances de la Chambre persane tient donc une large place dans les colonnes du *Mèdjlis*. Tous ses travaux sont mentionnés de la façon la plus exacte, et le texte des discours prononcés est reproduit. Voici quelques extraits de cette partie du journal ; ils sont empruntés au numéro 42, déjà cité :

« L'Assemblée nationale n'ayant pas siégé officiellement ces jours-ci, les échanges de vues de ses membres respectés, au sujet des réformes intéressant les habitants de l'Azèrbâïdjân et les aspirations nationales, ainsi que les discours prononcés, n'ont pas été recueillis comme ceux des jours où l'Assemblée siège officiellement. Ne pouvant donc les publier comme d'ordinaire, nous donnerons, comme nous l'avions promis dans le numéro 41, le résumé de ce qui s'est fait et dit ces jours passés... »

Le numéro 41, daté du 13 février, reproduit, textuellement cette fois, les débats de la Chambre. Ils commencent ainsi :

LE PRÉSIDENT. — Aujourd'hui on donnera de nouveau lecture du règlement de l'Assemblée. Les chapitres en seront mis en discussion, et il faudra trancher la question en troisième lecture.

SA'D OD-DOULÈ. — Je ferai une remarque. Est-il plus important de compléter la Constitution nationale, ou bien de modifier le règlement du Sénat ?

LE PRÉSIDENT. — On ne peut, dans cette séance, compléter la Constitution. Il a été décidé qu'elle serait transcrite en quadruple exemplaire et soumise à une Commission spéciale ; chacun sera libre d'y proposer des amendements. On voulait, de même, interrompre les travaux de l'Assemblée le jeudi. Samedi l'Assemblée doit se réunir pour étudier les réformes : le règlement du Sénat fait partie de la Constitution : il n'y a pas, à ce propos, de distinction à faire.

PLUSIEURS DÉPUTÉS. — Pourquoi cette interruption le jeudi et pendant la première décade de moharrem, alors que la réforme est urgente ?

SADIK HAZRÈT. — J'ai une observation à faire. Le règlement intérieur de l'Assemblée ne doit pas être appliqué.

SA'D OD-DOULÈ. — Pour quelle raison ?

SADIK HAZRÈT. — C'est le président qui fixe les jours et les heures de séances de l'Assemblée ; personne n'a, de ce fait, le droit de parler. —

Le *Mèdjlis*, pour se conformer à la déclaration reproduite plus haut, donne des articles sur des sujets très variés, relatifs au mouvement social et politique en Perse. Il a des correspondants sur tous les points du pays, qui lui envoient, soit les nouvelles locales, soit des considérations sur les événements du jour. Des informations télégraphiques, des documents officiels, des renseignements de toute nature lui sont ainsi envoyés de Tauris, d'Ispahan, de Mechhed et des autres villes. Toutefois, les séances de l'Assemblée nationale occupent, dans chaque numéro, la plus grande partie de ses colonnes. Ces conditions vont, sans doute, se modifier bientôt. Devenu quotidien, le *Mèdjlis*, disposant de plus de place, pourra faire une part plus grande aux nouvelles et aux études originales; sa publicité, assez rudimentaire au début, prendra probablement, elle aussi, plus d'extension.

Le Journal arabe de Buenos-Ayres.

On sait que les Syriens, si nombreux maintenant, qui sont allés se fixer en Amérique, y ont fondé, soit au États-Unis, soit au Brésil, plusieurs organes en langue arabe, dont quelques-uns ont acquis une réelle importance. Le 21 octobre 1905, un nouveau journal syrien, bi-hebdomadaire, « politique, de morale, d'informations et commercial », *Azçaman* « *La Epoca* » (1), était fondé à Buenos-Ayres par MM. Miguel et Nallib Samra. Rendant compte, à ce moment, d'*Azçaman*, dans le *Journal asiatique* (2), nous lui adressions nos vœux de succès; nous sommes heureux d'apprendre qu'il est maintenant entré dans sa deuxième année et que son existence paraît définitivement assurée.

Le Journal arabe de Saint-Pétersbourg.

La *Revue du Monde musulman* (3) avait déjà dit quelques mots d'*At-Tilmîdh*, journal arabe fondé, il y a quelques mois, à Saint Pétersbourg, et vraisemblablement le seul organe paraissant, en Russie, dans cette langue. Un de ses numéros, celui du 23 janvier/15 février dernier, nous étant parvenu, nous en profitons pour compléter les renseignements déjà donnés.

At-Tilmîdh est un journal scientifique, littéraire, religieux et poli-

(1) Administration: Reconquista, 862. — Abonnement annuel: République Argentine, 8 m/m. pesas; Étranger, 22 fr. *Azçaman* paraît le mercredi et le samedi.

(2) 10^e série, 1905, t. VI, pp. 569-570.

(3) Numéro 2, décembre 1906, p. 283.

tique, paraissant, chaque mardi, par numéros de huit pages (1). Son directeur-propriétaire est 'Abdur-Rèchîd Ibrâhîm ; son rédacteur en chef, Mohammed Tal'at.

Dans le numéro dont il vient d'être question, des faits divers, informations politiques assez brèves, occupent la première place, précédant une poésie intitulée: *La Science*, qui fait l'apologie du savoir. *Lisez, comprenez, démentez, et agissez!* est le titre d'un article qui, sous une forme humoristique, aborde la question des réformes politiques et insiste sur la nécessité d'être instruit. Plusieurs colonnes sont consacrées à l'« Université égyptienne » et aux efforts faits, en Égypte, pour instruire la nation : le mouvement actuel serait attentivement observé par les musulmans russes, à en juger par cet article. Après une lettre d'un musulman du Daghestan, désireux, lui aussi, de voir l'instruction se répandre parmi ses compatriotes, nous revenons à l'Égypte avec une étude, en cours de publication, concernant le mouvement social dans ce pays.

Deux annonces, relatives, l'une aux œuvres de Mme Zeïneb Fawaz, l'autre à l'imprimerie de l'*Ulfèt*, qui est aussi celle d'*At-Tilmîdh*, terminent le numéro. Le but poursuivi par ce journal étant le même que celui de l'*Ulfèt*, nous ne nous étonnerons pas de les voir ici associés.

Une revue arabe de l'Inde.

Depuis cinq ans paraît, à Lucknow, une revue en arabe et en hindoustani, *Al-Bayân* (2), qui a pour rédacteur en chef 'Abdullâh Al-'Imâdî, pour directeur le cheikh 'Abd Al-'Alî Madârîsî, et 'Abd Al-Wâlî pour gérant. Scientifique et historique, elle donne aussi les nouvelles politiques et les informations du moment; une part assez large y est faite aussi aux études présentant un caractère religieux, moral ou philosophique.

Al-Bayân paraît deux fois par mois, par cahiers de 24 pages de format petit in-8. Il est lithographié; mais son écriture, toujours élégante, est nette et lisible, surtout pour la partie hindoustanie, qui occupe la colonne de gauche, celle de droite étant réservée au texte arabe. Voici le sommaire du numéro du 1^{er} chawwâl 1324 (29 novembre 1906), qu'un de nos correspondants a bien voulu nous envoyer.

(1) Adresse: Saint-Pétersbourg, Glatowki, 12, rédaction du *Tilmîz*. — Abonnements: Russie, 4 roubles par an, 2 roubles pour 6 mois et 1 rouble pour 3 mois: les élèves des écoles, justifiant de leur titre, ont des abonnements de faveur à 3 roubles par an. Étranger: 15 francs par an.

(2) Adresse: Direction de *Al-Bayân*, Lucknow (Inde). — Abonnement annuel: Inde, 4 roupies; Étranger, 5 shellings.

Il débute par une question de droit musulman, *l'Avantage du nantissement*, étude assez longue et accompagnée de notes, qui suit une notice consacrée à Averroès. Viennent, ensuite, des informations ; les événements du Yémen, d'après le journal *Al-Ahrâm*, du Caire, et des « Extraits des journaux arabes » (*Al-Mouayyad*, *Al-Liwâ* et *Al-Ahrâm*, du Caire ; *Al-Hâdira*, de Tunis), racontant les affaires de Perse. De ce pays nous passons à l'Algérie : *Al-Bayân* donne la traduction d'un article paru dans *le Temps* et consacré à l'administration de M. Jonnart. Sous la rubrique *Sa'dâ* (nom d'une petite localité du Yémen), quelques lignes sont consacrées à l'agitation religieuse dans ce pays). On trouve, après, un article étendu de politique et de religion, rédigé en hindoustani, et portant ce titre : *L'Alchimie de l'Islam*.

Une bibliographie, rédigée, cette fois encore, en hindoustani, termine ce fascicule ; une revue anglaise de fondation récente, la *Deccan Review*, en occupe la majeure partie.

Une revue musulmane de Bosnie.

Le *Behar* (Printemps), revue musulmane bi-mensuelle de Sarajevo, achève, en ce moment, sa huitième année d'existence. Edité par l'imprimerie Islam, cet organe, qui a pour directeur en chef Djemâl ud-Dîa, et pour gérant Machitch Adam Agha, est rédigé dans les deux langues les plus répandues de la province, le serbo-croate et le turc. Toutefois, la part faite à chaque langue n'est pas égale : chaque fascicule (de format in-4) comprend huit pages pour la partie slave et quatre seulement pour la partie turque (1).

Revue littéraire et scientifique, le *Behar*, tout en étudiant les grandes questions intéressant l'Islam, n'est pas, à proprement parler, un organe politique. Ses articles traitent des sujets très divers. C'est ainsi que dans le numéro du 1^{er} juin 1906, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Mohammed Torki, nous trouvons, dans la partie slave, une étude sur l'idée panislamique, de Fehim Spaho, et un article sur Christophe Colomb. La partie turque comprend le commencement d'un article étendu sur la nécessité, dans la vie sociale, d'être patient et dévoué à la cause du droit, ainsi qu'un travail important sur l'agriculture autrefois et aujourd'hui. Elle donne, en outre, des détails sur les souscriptions des Bosniaques au chemin de fer du Hedjaz ; cette entreprise, en raison de son caractère religieux, rencontre, parmi eux, le meilleur accueil.

(1) Abonnements : Bosnie-Herzégovine, 10 couronnes l'année, 5 couronnes pour 6 mois. — Étranger : 12 francs l'année. — Un numéro : 50 hellers.

La couverture du *Behar* est consacrée presque entièrement à la publicité. Les annonces, étendues et nombreuses, sont toutes en langue slave.

Bien que s'abstenant, en principe, de faire de la politique, le *Behar* n'en est pas moins dévoué aux intérêts musulmans. Aussi reçoit-il, de ses coreligionnaires, de nombreuses lettres d'encouragements et de félicitations : des remerciements leur en sont faits, cette fois, en tête de la revue.

L. B.

LES LIVRES ET LES REVUES

L' « Encyclopédie musulmane ».

Tous ceux qui s'intéressent aux études poursuivies dans cette Revue, apprendront avec un vif plaisir que l'*Encyclopédie musulmane*, préparée sous la direction de M. Houtsma, ne va plus tarder beaucoup à paraître. Nous venons, en effet, de recevoir de la maison d'édition Brill, de Leyde, les bonnes feuilles des premières pages. Nos lecteurs ne pourraient mieux se rendre compte de l'importance de cette œuvre que par l'analyse qui suit. Elle suffit à montrer que, dorénavant, il sera facile, avant de discuter les affaires musulmanes, d'en apprendre les éléments essentiels.

*
* *

Chaque article, rédigé par un savant d'une compétence certaine, résume, pour le sujet traité, l'ensemble de nos connaissances actuelles. Toujours claire et correcte, malgré sa concision, la forme ne laisse rien à désirer, et les plus courtes notices restent des monographies pleines d'intérêt. Lorsque le sujet le comporte, une bibliographie détaillée est donnée.

Les noms des rédacteurs sont bien connus dans le monde de l'érudition. A M. Houtsma qui, non content d'avoir assumé la lourde tâche de diriger une publication de cette importance, a voulu y collaborer lui-même, se sont joints MM. Clément Huart, K. Vollers, W. Barthold, K.-V. Zetterstéen, J. Hell, M. Streck, E. Mahler, A. de Motylinski, W. Marçais, R. Basset, C.-F. Seybold, J. Oestrup, Fr. Buhl, C. H. Becker, N. Rhodokanakis et J. Horovitz. Cette collaboration des savants de la Hollande, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et des pays scandinaves était, du reste, nécessaire pour mener à bien une œuvre dont les proportions étaient aussi vastes et qui exigeait des connaissances aussi variées. Quelques mots sur chacun des articles feront mieux comprendre

l'esprit dans lequel a été conçue l'*Encyclopédie* et la forme sous laquelle elle se présente.

Voici la succession des premiers :

Âb, « eau, rivière, etc., » en persan, par M. Huart, notre éminent compatriote, qui a pris une part considérable à la rédaction de cette feuille de début.

Âb, terme syrien qui, dans plusieurs calendriers orientaux, désigne le mois d'août : par M. Mahler.

'*Abâ*', bonne monographie de vêtement arabe, par M. Marçais, qui en décrit toutes les variétés. Bibliographie.

'*Abâbde*. M. K. Vollers consacre une longue et savante monographie aux 'Abâbde, population égyptienne peu connue qui a abandonné le nomadisme pour la vie sédentaire et a conservé une certaine indépendance. Les Abâbde seraient, croit l'auteur, les descendants des Blemmyes.

Âbâd. Le suffixe persan *âbâd*, fréquent dans les noms de villes, est expliqué, par M. Huart.

Abâd, terme de théologie coranique.

Abâdite. Cette question, d'un grand intérêt au double point de vue religieux et historique, est traitée par un savant dont la mort, toute récente, a été vivement déplorée et qui avait fait faire des progrès considérables aux études berbères, M. de Motylinski.

Abâkâ. Prince mongol Abâkâ, par M. Barthold.

* *

Sans continuer cette énumération, donnons au moins une idée de ce qui suit.

« Abân » est le nom d'un mois persan, que M. Mahler identifie. En quelques lignes, M. Houtsma résume la vie, si curieuse, du poète arabe qui porte le nom de Abân et fut le favori de Hâroûn ar-Rachid. *Abânûs*, « ébène » donne à M. Hell l'occasion de parler, avec un égal intérêt, de philologie et d'histoire. Deux notions géographiques de M. Streck, sur Abarkobâdh et Abarkûh, précèdent l'article de M. Huart sur Al-Abarzî, le célèbre ministre-poète dont il avait traduit, il y a quelques années, la poésie bien connue sous le titre d'*Ode arabe d'Ochkounwan*.

« 'Abasa » est le titre de la 80^e soura du Coran. M. Streck, que nous retrouvons dans les questions de géographie iranienne, a décrit la ville d'Abaskun.

Il nous tarde d'avoir l'article consacré à la tribu caucasienne des Abazes ou Abkhazes, dont le nom turc, *Abaza*, a été le surnom de

plusieurs personnages de l'histoire ottomane dont M. Huart a mis l'existence en lumière : le grand-amiral Abaza Pacha, dont la vie agitée, les succès militaires, les révoltes et la fin tragique font l'une des figures les plus curieuses de la première moitié du dix-septième siècle; Abaza Hasan, voïvode des Turkomans, dont les actes et aussi la mort rappellent, à vingt-cinq ans de distance, ceux de Abaza Pacha, et enfin Abaza Mohammed Pacha, beylerbey de Mar'ach, qui joua un rôle important dans la guerre turco-russe et mourut, lui encore, d'une manière tragique (1685-1771).

La vie de 'Abbâd ibn Ziyâd, général et gouverneur des Ommeyyades, est racontée par un orientaliste suédois, M. Zetterstéen. L'auteur des monographies '*Abbâdan* et '*Abbâdanî* est M. Streck, et M. Houtsma résume, en quelques lignes, ce que nous savons de trois personnages connus sous le nom d'Al-'Abbâdi.

M. C.-F. Seybold, dont on connaît la compétence pour toutes les questions relatives à l'Espagne musulmane et qui, au besoin, manie l'espagnol comme sa langue maternelle, a consacré une courte, mais substantielle notice à cette dynastie des 'Abbâdides, connue surtout par les travaux de Dozy.

Viennent ensuite les monographies concernant les personnages, si nombreux en Orient, qui ont porté le nom d'Abbâs. C'est d'abord 'Abbâs I^{er} le Grand, de la dynastie des Séfévis, qui régna sur la Perse de 1587 à 1628, et dont le règne, souillé par bien des cruautés, n'en fut pas moins un des plus glorieux de ceux de cette dynastie. M. Huart, qui en a retracé les principaux faits d'une manière aussi exacte qu'intéressante, a également écrit la bibliographie de ses successeurs, 'Abbâs II et 'Abbâs III. Les notices, détaillées, des deux khédives d'Egypte, 'Abbâs I^{er} (1848-1854), et 'Abbâs II, actuellement régnant, sont, la première, de M. J. Oestrup, la seconde de M. K. Vollers. M. Houtsma a exposé la vie d'Abbâs, seigneur de Reï sous les Seldjoukides.

M. Fr. Buhl a écrit la vie d'Al-'Abbâs, oncle du prophète Mohammed; M. C.-H. Becker, celle d'Abbâs ibn Abî'l-Futûh, vizir des Fatimites et contemporain de l'émir Usâma ibn Munkidh.

Nous trouvons encore les notices d'Al-'Abbâs ibn 'Amr Al-Ghanawi, général et gouverneur des Abbasides, connu par ses expéditions malheureuses contre les Carmathes (vers 900 de notre ère), par M. C.-H. Becker; d'Al-'Abbâs, vizir d'Al-Muktafi, et d'Al-'Abbâs ibn Al-Hasan, vizir du prince bouyide Bakhtiyar, par M. Houtsma; d'Al-'Abbâs ibn Al-Mâ'mûn, rival du khalife Al-Mu'tasim, par M. Zetterstéen; d'Al-'Abbâs, dit Abû'l-'Abbâs, poète contemporain du Prophète, par M. Rhodokanakis; d'Al-'Abbâs, frère des deux premiers khalifes abbasides, et d'Al-'Abbâs ibn Walid, général omeyyade, par M. Zet-

terstéen ; d'Abbâs Efendi, chef actuel des Béhaïs, par M. Houtsma, et enfin du prince 'Abbâs Mirzâ, le réorganisateur de l'armée persane sous Fath'Ali Shah.

L'histoire, embellie et dramatisée à plaisir par l'imagination populaire, de 'Abbâsa, fille du khalife Al-Mahdi et femme de Dja'far le Barmécide, a été traitée par M. J. Horovitz. Les localités portant le même nom que cette princesse ont été décrites par M. C.-H. Becker. Nous restons dans les questions géographiques avec les localités dites 'Abbâsâbâd, qu'énumère M. M. Streck, M. Huart aborde la numismatique avec ses lignes sur la monnaie persane *'abbâsi*.

M. Zetterstéen, à l'article *'Abbasides*, résume l'histoire de cette dynastie célèbre et en donne la chronologie ; il énumère, en outre, les autres dynasties qui se sont attribué ce nom. M. R. Basset retrace le passé de deux villes, aujourd'hui disparues, de l'Afrique du Nord, et nommées toutes les deux Al-'Abbâsiya. Nous regrettons de ne trouver ici que les premières lignes de l'article *'Abid*, « esclave, serviteur », dans lequel est traitée l'importante question de l'esclavage dans l'Islam.

Si rapide qu'elle soit, notre analyse permettra, cependant, de se rendre compte des proportions de la publication entreprise par M. Houtsma et de la lourde tâche assumée par ce savant éminent. Elle n'est pas dans tous les cas, au-dessus, de ses forces et de son savoir : nous avons la certitude qu'il saura la mener à bien. Le savant professeur de l'Université de Leyde aura, de la sorte, encore acquis des droits à la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'Islam.

L. B.

En Tunisie.

Vous voulez savoir comment l'archéologie peut plaire aux profanes, à ceux qui ne sont pas initiés aux études de l'antiquité ? Dans quelles conditions peut-elle intéresser le grand public ?

Pour vous en rendre compte, lisez la conférence faite, un dimanche, au Musée Guimet, par M. Berger. Vous l'avez déjà entendue ? alors, relisez-la (1), et le plaisir que vous aurez éprouvé à l'écouter se renouvelera, comme le voyageur qui aura parcouru la Tunisie sera bien aise de refaire ce voyage par la pensée, sous la direction du savant professeur du Collège de France. Avec un tel cicerone on voit tout le passé se dérouler dans le présent. Il semble que l'on assiste à l'établissement primitif des Phéniciens le long de la Méditerranée, à la fondation de Car-

(1) Conférences au Musée Guimet (Bibliothèque de vulgarisation, tome XVIII). Paris, Ernest Leroux, 1907, in-18. Prix : 3 fr. 50.

thage « la ville neuve », à la conquête de ce territoire par Rome, à l'arrivée des Vandales qui ont succédé violemment aux Romains; puis c'est la domination byzantine à laquelle a mis fin l'invasion arabe. Les Arabes ont suivi le même chemin que les Romains; ils ont conquis tout le nord de l'Afrique, de Tunis à Tanger. Seule, la France a suivi une autre méthode. Elle a coupé la bête par le milieu, la divisant en trois tronçons, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

Pourquoi cette persistance des uns et des autres à se suivre en ce coin de terre ? C'est que, dans tout le bassin de la Méditerranée, il n'y a peut-être pas ailleurs un tel ensemble de hauts plateaux et de plaines d'une fertilité merveilleuse, sol réchauffé par le soleil du Sahara, tempéré par le voisinage de la mer. Ajoutez à ces éléments naturels l'intervention de la main-d'œuvre humaine, l'aménagement des eaux par aqueducs et leur écoulement par égouts, outre l'établissement de thermes pour ménager la santé publique. Plus tard, sous les Arabes, par suite de leur apathie et de leur fatalisme, l'adduction de l'eau avait été négligée au grand détriment de la fécondité du sol, au point qu'encore aujourd'hui, presque aux portes de Tunis, à Djedida (la neuve), on peut voir, dès le mois d'avril, de courts épis jaunes de blé, d'une venue trop précoce, insuffisamment mûris. Mais la fourniture d'eau est reprise de nos jours sous forme de puits forés sur place.

Il n'est donc pas étonnant qu'ainsi favorisées, des agglomérations se soient formées partout dans cette région, privilégiée par la nature et par le concours des hommes: tel village, qui s'appelait modestement « petite commune », *Kalâat Saghira*, est devenu l'égal de la « grande commune », *Kalâat Kabira*, se perpétuant depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.

Seule, Carthage, en raison de son importance comme capitale et de sa situation stratégique, a été ruinée de fond en comble par les Romains. Acharnés dans leur politique implacable contre leur rivale, ils l'ont anéantie, dispersant au hasard ses moindres parcelles. Mais les miettes même de ses monuments se retrouvent non loin de là: elles ont été pieusement recueillies par les antiquaires, de façon à rappeler quelle avait été la vie intime des dominateurs du pays.

Un peu plus à l'est, des mosaïques donnent le tableau de la vie d'un de ces grands colons africains: on y voit la maison d'habitation, l'écurie, l'étable, le parc à gibier. Ailleurs, une mosaïque fait assister à une chasse, tandis qu'une autre mosaïque offre des scènes d'intérieur: dans un parc, la dame du logis, assise dans un fauteuil, les jambes croisées, joue de l'éventail; le mari tient d'une main une ombrelle et de l'autre une ficelle qui arrête un singe ou un petit chien.

Ainsi, tous ces vestiges sortent peu à peu de terre: on voit planer

au-dessus d'eux l'âme des peuples anciens. Les marchandises étalées dans les *souk*, fouillis de boutiques arabes, rappellent le commerce des Phéniciens et leurs bibelots. A la vue de ces échoppes primitives, on assiste à la résurrection, à l'esprit de survie de nos ancêtres lointains.

Voilà comment, en un petit nombre de pages, en moins d'une heure de lecture du petit livre de M. Ph. Berger, on passe une revue pittoresque de la Tunisie.

M. SCHWAB.

La Science chez les Arabes.

Un grand savant arabe (1). — Abû 'Alî al Ḥasan Ibn al Haiṭam al Baṣrî, que les Arabes nomment simplement Ibn al Haiṭam et quelquefois même, mais beaucoup plus rarement, Abû 'Alî al Baṣrî, était aussi connu des Occidentaux sous le nom d'Alhazen. D'une extraordinaire activité d'esprit, il parvint à une vaste érudition scientifique qui s'étendit aussi bien sur la médecine que sur les mathématiques, la mécanique, la physique, l'astronomie et la philosophie.

La vie de ce savant, ou plutôt l'histoire de son évolution dans les domaines de la science, nous est donnée dans un ouvrage d'Ibn Alî Uṣaibi'a (2) et dans d'autres travaux plus récents : par exemple, les travaux de M. J. de Gœje (*Arch. néerl.*, ser. 2, Bd. VI, § 668, 1901), de F. Wöpcke (*Algèbre d'Omar al Chajjâmi*, ser. 73, Paris, 1851), de F. Wüstenfeld..., etc. A ces derniers, M. Wiedemann préfère la biographie arabe, dans laquelle il puise une grande partie de sa documentation.

Ibn al Haiṭam, de son nom entier, Abû 'Alî Muhammad Ibn al Ḥasan Ibn al Haiṭam, était originaire de Baṣra, mais ensuite il s'établit sur le territoire d'Égypte, où il resta jusqu'à sa mort. Non seulement Ibn al Haiṭam avait une âme noble, mais encore il possédait une intelligence raffinée. Grâce à ce don intellectuel, il put aborder les travaux les plus divers concernant les sciences, commenter et analyser les œuvres d'Aristote, celles de Galien, et n'avoir pas d'égal, parmi ses contemporains, pour les connaissances mathématiques. C'était, nous dit son

(1) *Ibn al Haiṭam, ein arabischer Gelehrter*, von Eilhard WIEDEMANN, Sonderabdruck aus der Festschrift für J. Rosenthal. Leipzig, G. Thieme, 1906.

(2) Ibn Alî Uṣaibi'aein Arzt in Kairo 1203-1270 hat eine vorzügliche Geschichte der Aerzte (herausgegeben von A. Müller) verfasst, wobei auch zahlreiche Naturforscher u. s. w. die nur gelegentlich sich mit Medizin befasst haben, behandelt werden (Vgl. Beiträge II, S. 311 und Brockelmann, Bd. I, S. 325). Der Abschnitt über Ibn al Haiṭam steht Bd. II, S. 90-98, als « Beiträge » sind Arbeiten von mir in den *Sitzungsberichten der medizinisch-physikalischen Societät in Erlangen* zitiert (Wiedemann, *Loc. cit.*, p. 149, note).

biographe, un homme extrêmement sobre, très travailleur, passionné pour les hautes spéculations de l'esprit. Il vivait au Caire, près la mosquée d'El-Azar et, comme il voulait éloigner de lui tout autre préoccupation que celle de la science, il simula la folie. Sa raison, pourtant, sans relâche, poursuivait la recherche de la vérité. « Je me plongeai, dit-il lui-même, dans l'étude des dogmes religieux, des controverses qu'ils engendrent et des problèmes qu'ils suscitent, je ne retirai rien, que la certitude de ne pouvoir atteindre un peu de cette vérité que par les objets sensibles aux sens et dont la forme s'impose à notre raisonnement. » Ibn al Haïtam se fait donc partisan convaincu des doctrines d'Aristote. M. Wiedemann nous en développe longuement les causes et les effets et comment par eux Ibn al Haïtam est parvenu à édifier son œuvre aussi remarquable par l'étendue que par l'érudition. Elle comprend vingt-cinq travaux sur les mathématiques, parmi lesquels il faut citer :

Le Commentaire et l'Analyse des éléments de géométrie et d'arithmétique d'Euclide;

Commentaire et analyse de l'Almageste;

Analyse des travaux sur l'optique de l'Euclide et de Ptolémée;

Le Traité sur la résolution des problèmes d'arithmétique, d'après la méthode de Al Gabr et de Al Muqâbala... etc.;

Sur le territoire de la physique (dans le sens d'Aristote et de la métaphysique), 44 travaux;

Analyse des sept livres d'Aristote sur la logique;

Analyse des travaux d'Aristote sur l'âme;

Analyse abrégée de l'introduction de Porphyre;

Sur la réfutation de Yahja Al Nahwi;

Analyse des problèmes de physique d'Aristote... etc.;

ainsi qu'un très grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie et sur les travaux des savants à son époque.

Les travaux d'Ibn al Haïtam, ajoute en terminant M. Wiedemann, sur l'astronomie et l'optique ont eu une grande influence sur le développement scientifique en Occident, même sur les découvertes des Bacon et des Kepler.

Le volume de M. Wiedemann, malgré son petit nombre de pages, mérite d'être signalé pour sa précieuse documentation.

A. F.

En Roumanie.

Notre collaborateur, M. Gheorghe Popescu-Ciocanel, dont les lecteurs de la *Revue du Monde Musulman* connaissent les travaux sur les

populations musulmanes de la Roumanie, avait, le premier, donné une traduction roumaine du *Gulistân* de Sa'di. Il a bien voulu nous envoyer son dernier travail : *Quelques mots roumains d'origine arabe, persane, turque et hébraïque* (1), intéressante étude d'étymologie à laquelle il compte bientôt donner une suite avec *l'Influence orientale dans la toponymie roumaine*, dans laquelle il examinera les noms d'origine musulmane des diverses régions de la Roumanie, la Dobroucha en particulier. Il compte, en outre, donner sous peu une édition du texte arabe des *Voyages du patriarche Macaire dans la Moldavie, la Valachie, le pays des Cosaques et à Moscou pendant les années 1652-1653*, d'après le manuscrit de Paris collationné avec un autre texte conservé au British Museum. La traduction française doit, paraît-il, suivre de près l'édition de ce document.

Une légende musulmane javanaise.

En dépouillant un manuscrit du savant orientaliste Van der Tuuk conservé à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, M. A. Cabaton y a découvert un petit texte malais, dont personne, avant lui, n'avait remarqué l'existence. « C'est, dit-il, une variante inédite de la légende de Raden Paku, un des principaux propagateurs de l'Islam dans l'est de Java. En dehors même de son intérêt historique, elle apporte une contribution estimable à l'histoire des mythes. » Si, au point de vue de la langue et du style, cet opuscule présente de nombreuses imperfections, il n'en est pas moins des plus intéressants au point de vue des origines de l'Islam en Malaisie, et M. Cabaton aura rendu service aux études malaises en publiant et en traduisant ce texte qui, en raison même de ses défauts, présentait de nombreuses difficultés (2).

Un traité persan de cryptographie.

Nos lecteurs n'ont pas oublié le nom de S. E. Meftâh ol-Molk, ministre d'État de Perse; ils savent que, comme directeur du journal *Mè'arif*, que vient de reprendre, après une interruption de quelques années, le cheikh Behdjet Dizfoûli, il a contribué, pour une part active, à ré-

(1) Paris, Ernest Leroux, 1907, in-8, iv-49 pp. Prix : 4 fr. 50.

(2) A. CABATON, Raden Paku, sunan de Giri. Légende musulmane javanaise. (Extrait de la *Revue de l'histoire des religions*. Paris, Ernest Leroux, 1906, in-8, 28 pp.

pandre l'instruction chez ses compatriotes (1). Il est, en outre, l'auteur de divers ouvrages, sur lesquels nous aurons sans doute à revenir : le *Ta'lim ol-étfâl* (Education des enfants), traité élémentaire à l'usage des écoles, le *Kâchf ol-Èsrâr-é Nâseri*, code du langage télégraphique persan, dont nous rapprocherons son *Nâsèkh or-Romouâz ou rêzmé-Mahmoûdi*, dont deux éditions ont paru, et enfin son *Kitâb Mèftâh or-Romouâz* (Clé des secrets), très curieux traité de cryptographie.

| | | | | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| ا | ب | ج | د | ه | و | ز | ح | ط | ی |
| ۱ | ۲ | ۳ | ۴ | ۵ | ۶ | ۷ | ۸ | ۹ | ۱۰ |
| ک | ل | م | ن | س | ع | ف | ص | ق | ر |
| ۱۱ | ۱۲ | ۱۳ | ۱۴ | ۱۵ | ۱۶ | ۱۷ | ۱۸ | ۱۹ | ۲۰ |
| | | | ش | ث | خ | ذ | ض | ظ | غ |
| | | | ۲۱ | ۲۲ | ۲۳ | ۲۴ | ۲۵ | ۲۶ | ۲۷ |

FIG. 1.

Dans sa préface, l'auteur nous apprend qu'au cours de sa carrière, déjà longue, il éprouva toujours une prédilection marquée pour les études relatives à l'écriture. Il jugea que faire connaître à ses compatriotes les divers systèmes employés pour assurer le secret aux correspondances serait chose utile. Ces systèmes, il les a exposés en détail dans le *Mèftâh or-Romouâz*, traité peu étendu, car il a moins de 120 pages, mais plein d'intérêt, et ils mettent au jour des procédés cryptographiques inconnus, ou peu s'en faut, en Europe.

Le premier chapitre est important, surtout au point de vue historique. Il fait connaître les procédés cryptographiques usités autrefois, et commence par deux systèmes de numération dits « indiens ». L'un repré-

(1) *Revue du Monde musulman*, n° IV.

sente les nombres par les lettres de l'alphabet; l'autre, très ingénieux, exprime les diverses valeurs par la position des chiffres par rapport à la ligne d'écriture. L'unité est au-dessus de cette ligne, la dizaine la rejoint, la centaine la dépasse, et le millier enfin, non seulement la dépasse mais encore est marqué par une barre horizontale placée au-dessous du chiffre.

Vient ensuite l'écriture « arborescente » *mochadjdar*, que M. Decourdemanche a étudiée en turc et en runique (fig. 1).

| | | | | | | | | |
|----|----|----|----|----|----|----|----|----|
| ا | ب | ث | ج | ح | خ | د | ذ | ر |
| ۳ | ۴ | ۵ | ۶ | ۷ | ۸ | ۹ | ع | ح |
| ز | س | ش | ص | ض | ط | ظ | ع | غ |
| ۱۰ | ۱۱ | ۱۲ | ۱۳ | ۱۴ | ۱۵ | ۱۶ | ۱۷ | ۱۸ |
| ق | ك | ل | م | ن | و | ه | لا | ی |
| ۱۹ | ۲۰ | ۲۱ | ۲۲ | ۲۳ | ۲۴ | ۲۵ | ۲۶ | ۲۷ |

FIG. 2.

Chaque caractère se compose d'un trait vertical auquel d'autres traits obliques en nombre variable, placés à droite ou à gauche en forme de branches, donnent des valeurs diverses. L'écriture *bernâvi* se compose de caractères très mélangés : lettres arabes ordinaires plus ou moins modifiées, chiffres, traits droits ou courbes, assemblés différemment. De même, pour l'écriture « grecque (fig. 2) », où, toutefois, une lettre arabe est parfois rendue par une groupe de lettres n'ayant pas la même valeur. L'écriture « hébraïque » contient quelques caractères hébreux, le *schin* notamment, à peine modifiés : remarquons aussi que le *fâ* arabe y est rendu par le sceau de Salomon. Cette écriture n'avait pas moins de sept variétés, ajoute l'auteur ; une seule est donnée ici.

On retrouve des formes arborescentes, mêlées à des caractères arabes isolés ou groupés, mais avec des valeurs conventionnelles, et à des gra-

phies spéciales dans lesquelles la courbe domine, dans les écritures de

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| ا | ب | ت | ث | ج | ح | خ | د | ذ | ر |
| × | ⋈ | | | ⋈ | ⋈ | | ⋈ | ⋈ | ⋈ |
| ز | س | ش | ص | ض | ط | ظ | غ | غ | ف |
| ⋈ | ⋈ | | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ |
| ق | ك | ل | م | ن | و | ه | ي | | |
| × | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | | |

FIG. 3.

« Tirkál » (fig. 3), des « pierres », de « Chának », « découpée » fig. 4)

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|----|----|---|
| ا | ب | ت | ث | ج | ح | خ | د | ذ | ر |
| ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ |
| ز | س | ش | ص | ض | ط | ظ | ع | غ | ف |
| ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ |
| ق | ك | ل | م | ن | و | ه | لا | اے | |
| ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | ⋈ | |

FIG. 4.

et « babylonienne ». L'écriture du « sable » (géomantique ?) fait usage des traits droits ou obliques et de points. La courbe reparaît dans les écritures *kâhî* et *hamîmî*.

Le second chapitre, consacré à l'emploi des écritures secrètes avant la découverte du télégraphe, donne un certain nombre d'alphabets arabes-persans de convention, dans lesquels les chiffres jouent un grand rôle. Les signes étrangers à l'écriture musulmane y sont aussi employés, plus ou moins. Parfois, dans ces alphabets, qui sont au nombre de quinze, une lettre conserve sa valeur primitive, contrairement à ce qui a lieu pour celle qui précède ou celle qui suit.

Très court, le troisième chapitre nous met au courant des procédés employés pour assurer le secret aux dépêches télégraphiques.

Avec le quatrième, nous entrons en pleine actualité. Il apprend que ce fut en 1286 de l'hégire que Nasr ed-Din consacra officiellement l'emploi de la cryptographie, et créa un emploi de « chiffreur » pour les dépêches et la correspondance diplomatiques. Les procédés employés pour leur assurer le secret sont de diverse nature; des tableaux nombreux les expliquent. Le chiffre, au sens originel et propre du mot, y joue un rôle important, ainsi que les lettres de l'alphabet prises avec une valeur numérique, et dont l'assemblage produit des mots bizarres, dépourvus de sens pour les profanes. Après avoir exposé le système, l'auteur donne des spécimens de déchiffrement de textes en langage secret, pourvus ou non de grilles. Nous en reproduisons un (fig. 5).

L'auteur ne s'est pas borné à exposer les systèmes en usage et à en donner l'application pour sa propre langue : il a voulu aussi montrer comment on doit, avec l'aide de la cryptographie, rendre un texte arabe, turc ou français. Pour notre langue, quelques notions de phonétique, d'orthographe et de prononciation ont été données.

Pour donner, de ce livre très remarquable et très instructif, une analyse complète, il aurait fallu des connaissances techniques qui nous manquent. Nous avons essayé, du moins, d'attirer l'attention sur un ouvrage digne d'être connu en Europe.

L. B.

Les Sujets ottomans non musulmans.

Il est des ouvrages qu'on voudrait pouvoir analyser presque page par page. C'est le cas du beau volume consacré par le comte F. van den Steen de Jehay à *la Situation légale des sujets ottomans non musulmans* (1).

(1) *De la Situation légale des sujets ottomans non musulmans*, par le comte F. van den Steen de Jehay, résident de S. M. le roi des Belges: gr.

Ceux de nos lecteurs qui aiment les livres ne nous en voudront pas d'être bien disposé en faveur de celui-ci par sa structure matérielle. Agréable à manier, avec des références nombreuses, qui trouvent elles-mêmes le moyen de satisfaire le goût typographique, il est de ceux qui ont leur place marquée en bibliothèque.

L'ouvrage est divisé en trois parties, dont la première, « Privilèges religieux accordés aux sujets ottomans non musulmans, et droits civils qui en découlent », est précédée de « Notions préliminaires ». On y trouve, en quelques pages, un exposé de la situation générale du *raïa*, assimilé au musulman comme droits et charges par le *Tanzimat*, mais qui continue à éviter le service militaire en payant de 15 à 75 ans une taxe d'exonération, le *Bedel-i-Askériyé*, qui remplace le *Kharadj*, et dont, seuls, sont exemptés les habitants de Constantinople nés dans la ville. Le régime législatif auquel est soumis le sujet ottoman a pour base le *Schéri'at* ou *Schér'i*, c'est-à-dire la législation musulmane elle-même. Mais les Kanoun, instructions, et les Nizam, règlements, des sultans ont introduit des lois nouvelles, qui vont jusqu'à altérer les premières. Il y a ainsi, à côté des tribunaux de *Schér'i*, des tribunaux *Nizamiés*. Les premiers ont à compter avec les *Fetwa* du Sheikh-ul-Islam, et les seconds, avec les *Hatt*, ou *Firmands* du Sultan.

Plusieurs recueils de lois ottomanes groupent les éléments de cette législation en partie double : le *Multeka ul-ebhar* de Soleiman le Magnifique; le *Medjellé* ou Code civil ottoman, le *Destour*, recueil qui s'arrête en 1886, etc.

Tel est le régime général. Mais en sa qualité de *Kitabi*, le *raïa* a été accepté comme *Zimmi*. Des capitulations, puis des chartes de toute origine ont créé pour lui autant de régimes spéciaux qu'il y a de croyances. Pour chacune d'elles, les *raïas* forment un groupe isolé, le *Millet*, communauté ou nation. Ce sont les chartes de chaque nation qu'étudie successivement la première partie de l'ouvrage.

L'énumération des *Millet* par le sommaire de cette partie est elle-même d'un réel intérêt. La voici :

Livre I, *Cultes chrétiens non unis avec l'Église romaine* : Chap. I, LES NESTORIENS. Chap. II, LES MONOPHYSITES : § 1, les Jacobites ; § 2, les Coptes ; § 3, les Arméniens Grégoriens. Chap. III, LES ORTHODOXES :

in-8, 555 pp. Bibliographie (171 titres d'ouvrages français, anglais, allemands, grecs et latins). Index. Table. Carte administrative en couleur de la Turquie d'Europe et de la Turquie d'Asie. Tous exempl. numérotés.

Société belge de librairie, Bruxelles, 1906.

N.-B. — La plus grande partie de cet ouvrage a, d'abord, paru dans le *Recueil des rapports des secrétaires de Légation de Belgique*. T. XIII. Bruxelles, 1906.

§ 1, Patriarcat de Constantinople ; § 2, Patriarcat d'Alexandrie ; § 3, Patriarcat d'Antioche ; § 4, Patriarcat de Jérusalem ; § 5, l'Église métropolitaine de Chypre ; § 6, l'Église métropolitaine du Mont Sinaï ; § 7, les Bulgares orthodoxes ; § 8, les Serbes orthodoxes ottomans ; § 9, les Kouizo-Valaques. Chap. IV, LES PROTESTANTS.

Livre II, *Cultes chrétiens unis à l'Église romaine* : Chap. I, LES CHALDÉENS. Chap. II, LES EX-MONOPHYSITES : § 1, les Syriens unis ; § 2, les Coptes unis ; § 3, les Arméniens catholiques. Chap. III, LES EX-ORTHODOXES : § 1, les Uniates du rite grec pur ; § 2, les Melkites ; § 3, les Alépins ; § 4, les Bulgares unis ; § 5, les Serbes unis. Chap. IV, LES MARONITES. Chap. V. LES LATINS. Chap. VI, LES SUJETS OTTOMANS CATHOLIQUES PROTÉGÉS PAR L'AUTRICHE-HONGRIE.

Livre III, *Cultes non chrétiens ni musulmans* : Chap. I, LES ISRAËLITES. Chap. II, LES NOSAIRIS. Chap. III, LES DRUZES. Chap. IV, LES YÉZIDIS.

Disons de suite que la dernière partie est consacrée aux *Privilèges territoriaux* : Chap. I, L'ALBANIE. Chap. II, MOUTESSARIFAT DU LIBAN. Chap. III, LA PRINCIPAUTÉ DE SAMOS. Chap. IV, LE MONT ATHOS ; et enfin la troisième partie aux *Privilèges Consulaires*.

Cette énumération suffit à montrer la masse de renseignements qu'on peut trouver dans l'ouvrage. Une bonne méthode d'exposition en augmente le nombre, la clarté et l'intérêt.

Voici, par exemple, les Nestoriens qui ouvrent la marche. On les appelle *Assuris*, *Sourayé*, *Meschihayé*, et même *Nestorayé*. Encore au nombre de 100.000 environ, actuellement, ils ont été décimés par les Kurdes, un peu avant le milieu du quatorzième siècle. Ils ont toujours un patriarche, le *Mar Schamoun*, qui administre sa petite communauté avec l'aide des *Mélek*, chefs de tribus, secondés par les *Moukhtar*. Tel est le schéma du développement historique, disant tout ce qui est à dire pour faire comprendre l'enchaînement des faits dont procède le régime actuel, et expliquer ce régime au point de vue administratif, juridique et social.

Nous ne pouvons que signaler l'intérêt que présentent ainsi tous les chapitres consacrés aux communautés chrétiennes. En les lisant avec la préoccupation du point de vue social, on se fait une idée exacte de ce qu'est en réalité la Turquie, mûre pour le régime constitutionnel, qui trouvera précisément un appui solide dans l'organisation particulière des nations non musulmanes. L'obligation de respecter leurs statuts politiques sera pour l'élément musulman, maître de ses destinées, la meilleure des garanties contre le retour en arrière.

Sans entrer dans de plus longs détails sur les milieux étrangers à l'Islam, signalons seulement les chapitres un peu sommaires consacrés

aux Nosairis, aux Ismaélis, aux Druzes, et celui des Yézidis qui est plus développé, pour nous arrêter un instant à la deuxième partie. Les chapitres de l'*Albanie* et du *Liban* sont remplis de renseignements des plus intéressants, même au point de vue musulman. Suivant un rapport de M. Callinus, consul de Belgique à Salonique (de juillet 1888), les Albanais se divisent en deux grands groupes : les *Guègues* et les *Toskes* (1).

Les Albanais musulmans de la haute Albanie ou *Guégarie*, qui occupent le vilayet de Scutari, peuvent encore se prévaloir d'une certaine autonomie. Si la partie de l'Empire ottoman qui comprend l'Albanie est divisée comme les autres en *Vilayets*, *Sandjaks*, *Kaças* et *Nahiés*, les tribus n'en sont pas moins représentées auprès du Vali par un délégué musulman, le *Boulouk Baschi*, qui réside à Scutari et est aidé par des *Khavass* ou *Tchaousch*, pour la transmission de ses ordres. Il est choisi par la tribu, mais agréé par le Gouvernement.

Quelques-uns ne résident pas à Scutari, mais dans la montagne. Leur rôle est alors analogue à celui du *Moukhtar*, « employé choisi par la communauté et reconnu par la Porte, comme ayant qualité pour recevoir les déclarations d'état civil et pour réclamer des autorités ottomanes les papiers officiels dont leurs commettants ont besoin » (2).

Quatorze tribus de la région de Scutari restent groupées, depuis la dissolution de la Ligue albanaise en 1880, sous l'autorité d'une « Commission des montagnards », qui comprend leurs quatorze *Boulouk-Baschi*, avec un secrétaire, un adjoint, *Mou'avin*, et un président, tous trois nommés et payés par la Porte. D'autre part, cinq tribus musulmanes du Kaza de Scutari ont l'organisation des tribus catholiques : l'une d'elles, celle des Bouchat, avec d'anciens privilèges familiaux.

Chaque tribu constitue une sorte de petite république aristocratique, dont le président se nomme *Bayraktar* (3), titre qui signifie « portedrapeau ». Cette dignité est généralement héréditaire. Mais tout nouveau *Bayraktar* doit recevoir du Vali un décret de nomination (*Bouyouroudou*), qui en Albanie est appelé *Shkop* (bâton). Au-dessous viennent les *Gjobar*, chefs d'un rang inférieur, chargés de choisir le bétail confisqué après une condamnation (*Gjobé* = amende). Avec le *Bayraktar*, ils sont au nombre des *Plektes* ou anciens, qui, avec les chefs de familles notables, forment le Conseil (*Plekria* ou *Pleknia*). Chargé de régler les questions qui ne sont pas d'intérêt collectif engageant toute la communauté, le Conseil fait appel pour les autres au *Kouvent* ou assemblée du

(1) P. 409.

(2) P. 188.

(3) P. 411.

peuple, à laquelle chaque maison envoie un représentant, le plus âgé de la famille. Deux assemblées annuelles règlent, au printemps et à l'automne, le choix des pâturages pour les troupeaux, et quiconque ne répond pas à la convocation faite par les *tchaousch* est puni d'une amende de deux à quatre moutons (1).

Bornons-nous à mentionner une discussion détaillée du nombre des Albanais des différentes confessions, qui aboutit, comme conclusion générale, au chiffre de 1.018.090 musulmans, sur un total de 1 million 329.720 habitants. On trouvera, en particulier (p. 418), un intéressant tableau du fractionnement d'une des tribus où les catholiques l'emportent. En voici deux citations.

Drapeau (bayrak) des Hatti (2 petits drapeaux), 500 familles : 4.500 individus : 50 musulmans, 4.450 catholiques.

Drapeau des Postriba (3 petits drapeaux), 400 familles : 3.040 individus ; 2.590 musulmans, 450 catholiques.

Dans le chapitre consacré au Moutessarifat du Liban, on trouvera un résumé historique de quelques pages, montrant avec clarté la superposition des éléments ethniques et des institutions.

Actuellement, le Liban dépend d'un *Moutessarif* (gouverneur), qui a les pouvoirs de Vali (gouverneur général). Il est fractionné en sept *Kaimakamats* ou *Kazas* et un *Moudiryeh*. Au chef-lieu de chaque Kaza, il y a un *Kaimakam*. Le Kaza lui-même est divisé en *Nahiés*, administrés par des *Mudirs*. Enfin le *Nahié* se fractionne en villages, à la tête desquels sont les *Scheikh*, choisis par les habitants et nommés par le gouverneur. On compte en tout 45 *Nahiés* et 931 villages.

Un *Medjlis* administratif, conseil consultatif du gouvernement, répartit l'impôt et contrôle les recettes et les dépenses. Tous les privilèges, et notamment ceux qui appartenaient au *Mokatadji* ou fermier des impôts, c'est-à-dire, en l'espèce, au « seigneur » du pays, ont été abolis par le protocole international de 1861. Mais le *Medjlis* administratif est élu par les *Scheikhs* des villages, et ses 12 membres sont répartis de la manière suivante : Maronites, 4 ; Druzes, 3 ; Grecs orthodoxes, 2 ; Grec catholique, 1 ; Musulman sunni, 1 ; Metouali, 1.

La même préoccupation se retrouve dans le régime judiciaire exigé par les puissances européennes : les tribunaux sont mixtes. Au siège du gouvernement, il y a un *Medjlis* supérieur, c'est-à-dire une cour d'appel, divisée en deux sections : Chambre civile et Chambre criminelle. Chaque cour est présidée par un juge nommé par le gouverneur et se compose de six représentants des six rites de la montagne. On leur adjoint un représentant protestant pour les affaires où il y a un protes-

(1) P. 412, 413.

tant en cause. Les tribunaux de Kaza qui siègent au chef-lieu sont composés d'un juge, choisi par le gouvernement dans le rite dominant, et de deux assesseurs représentant les rites d'importance secondaire.

Pour les villages enfin, les Scheikhs font office de juges de paix pour les litiges inférieurs à 200 piastres (40 francs); les Medjlis de Kaza interviennent au-dessus, quoique, dans la pratique, le Mudir du Nahié agisse comme juge de paix à compétence étendue pour les litiges jusqu'à 500 piastres ou 100 francs.

Bornons les citations. Nous voulions signaler à nos lecteurs un ouvrage utile, de manière qu'ils puissent apprécier l'intérêt qu'il offre pour eux. Sans doute, les chapitres relatifs aux Nosairis, Ismaélis, etc., pourront sembler un peu brefs, et on peut regretter que quelques passages laissent l'impression de partis pris politiques, dans les questions de protection et de privilèges consulaires. Le beau volume de M. van den Steen de Jehay n'en est pas moins un livre que tous ceux qui s'occupent des questions ottomanes ont intérêt à avoir, à consulter et à garder.

A. L. C.

Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient ¹⁾.

Il s'est formé, il y a quelques années, à Saint-Pétersbourg, une Association internationale pour l'exploration de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, sur l'initiative de M. Radloff, qui en est le président. Des comités devaient se former dans les capitales européennes, et nous avons dit, précédemment, quelques mots du Comité hongrois, formé l'un des premiers. Aujourd'hui, l'Italie invite les autres États à imiter cet exemple. Le « Journal de la Société asiatique italienne », dans la première partie de son dixième volume, nous apprend qu'elle prépare déjà une mission, qui partira, le plus tôt possible, pour la Chine occidentale, en donnant la composition du Comité italien et ses statuts.

Les dispositions de ces statuts nous indiquent que le Comité italien se propose :

- 1° D'assurer à ces explorations le concours de la Société et du Gouvernement italien;
- 2° D'organiser des voyages d'exploration dans les pays de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient;
- 3° De rester en communication avec le Comité central et les autres Comités nationaux, afin de maintenir le progrès de ces études;

1) Associazione internazionale per l'explorazione dell' Asia centrale e dell' Estremo Oriente.

4° De faire les annonces scientifiques et administratives, de publier un bulletin, où seront consignés, avec le concours des autres associations, les résultats acquis ;

5° D'intéresser à ce mouvement, à l'exemple des autres Comités, le Gouvernement et les corps scientifiques ;

6° De rassembler les fonds obtenus par la contribution des corps scientifiques et des dons privés, et de les consacrer aux travaux de cette Association internationale, conformément aux délibérations du Comité italien.

Appartiendront d'office au Comité : le Directeur de l'École des Langues orientales de l'Université de Rome, le Président de la Société de Géographie, le Président de la Société Asiatique italienne, le Président de la Société d'Anthropologie et d'Ethnographie, le Président du Comité italien de l'India Exploration Fund.

Le nombre des sociétaires est indéterminé : leur assemblée devra élire le secrétaire du Comité.

Le Comité élit d'office son président, son vice-président et son secrétaire provisoire. Ce Bureau est rééligible tous les ans.

Les membres du Comité italien sont: MM. P. Mantegazza, Professeur d'anthropologie à l'Institut Royal des Etudes supérieures de Florence, Président de la Société d'Anthropologie, sénateur ;

E.-H. Giglioli, Professeur des sciences naturelles à l'Institut Royal des Études supérieures de Florence, Président de la Société pour les Etudes géographiques et coloniales ;

S. Sommier, membre de la Société de Géographie, etc. ;

L. Pigorini, Professeur de paléontologie à l'Université de Rome, Directeur du Musée Ethnographique de Rome ;

C. Puini, Professeur d'histoire et de géographie de l'Asie Orientale à l'Institut Royal des Etudes supérieures de Florence ;

F.-L. Pulle, Professeur de sanscrit à l'Université Royale de Bologne, Président du Comité de l'India Exploration Fund ;

F. Lasinio, Président de la Société Asiatique Italienne ;

A. de Gubernatis, Directeur de l'École Orientale de l'Université de Rome ;

Marquise Di-San Giutiano, Présidente de la Société géographique italienne ;

L. Bonelli, Professeur de turc à l'Institut Royal et Oriental de Naples ;

L. Nocentini, Professeur des langues et littératures de l'Extrême-Orient à l'Université de Rome.

M. P. Mantegazza a été élu Président ; M. L. Nocentini, Vice-Président ; M. A. Ballini, Secrétaire provisoire.

A. F.

Les Arabes en Syrie avant l'Islam.

Un simple coup d'œil sur la table des matières de l'ouvrage que vient de publier M. Dussaud (1) en montre de suite le grand intérêt par la méthode qui en caractérise la composition. Voici les titres des chapitres : Désert de Syrie ; le limes syrien et l'art arabe anté-islamique ; les écritures sud-sémitiques ; le dialecte safaitique ; le panthéon safaitique ; l'assimilation définitive des Safaïtes. Cette seule énumération suffit à indiquer qu'il ne s'agit pas seulement d'une analyse épigraphique, mais d'une synthèse historique. C'est l'observation de détail mise en œuvre par l'idée générale.

Suppléant de la chaire d'épigraphie et antiquités sémitiques du Collège de France en 1905-1906, M. Dussaud publie ainsi les leçons qu'il avait professées. On comprend doublement le désir qu'en avait exprimé M. Clermont-Ganneau, en constatant une fois de plus, et cette qualité si précieuse de l'esprit de méthode, et la grande expérience de la Syrie que les voyages d'études de l'auteur lui ont donnée. On éprouve un véritable plaisir à suivre la reconstitution, par les textes safaitiques, du passé d'un groupe nomade qui n'a pas encore abandonné ses dieux, sa langue et son écriture, puis son évolution vers la vie sédentaire. « Dans l'ensemble, ce fut certainement l'histoire de tous les nomades, qui, depuis les Israélites, eurent pour objectif de s'installer dans les terres fertiles de la Syrie (2). »

Les Safaïtes n'ont pas été les premiers à immigrer en Syrie, et bien d'autres peuplades ont suivi plus tard leur exemple ; mais, grâce aux nombreuses inscriptions qu'ils nous ont laissées dans leur langue, qui est l'Arabe, ce sont les premiers émigrés dont nous pouvons reconstituer l'histoire jusqu'au jour où, renonçant à leur existence primitive, ils se fondaient complètement dans la masse de la population syrienne.

Il importe, à ce propos, comme le fait remarquer l'auteur, de rectifier des idées aussi répandues qu'erronées sur les Arabes. Ceux-ci ne sont pas, d'une manière absolue, les indigènes de l'Arabie, dont les habitants sédentaires du Sud appartiennent à d'autres groupes ethniques. Ce nom doit être réservé aux habitants du Centre et du Nord, ainsi qu'aux populations nomades qui parcourent le désert de Syrie, région essentiellement arabe. Très régulières, les migrations y amènent, chaque année, les tribus du Nedjd. Chacune de celles-ci est liée par un pacte, dit *khowwé*, avec les populations sédentaires, parmi les-

(1) Paris, Ernest Leroux, 1907, in-8, 178 pp., 32 fig. Prix : 7 fr. 50.

(2) P. 70.

quelles elles passent la belle saison, et les migrations remonteraient aux premiers temps de notre ère.

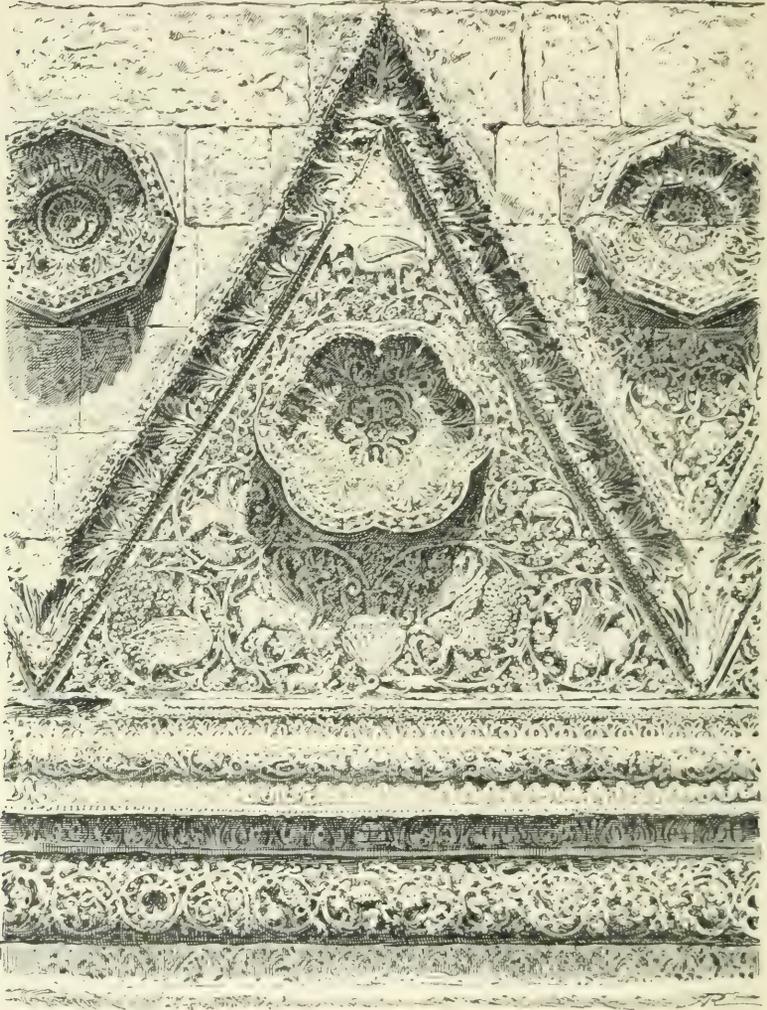


FIG. 1.

Région volcanique très accidentée, le Safâ proprement dit n'est pas habitable ; mais ses environs forment une *harra* bien arrosée et fertile, que Yâkoût considère comme le domaine propre des Safaïtes : c'est là, en effet, que l'on trouve ces inscriptions et ces graffites qui font connaître leurs vicissitudes. De nombreux fortins ruinés y sont les témoignages de la domination romaine.

D'autres ruines y attestent les origines arabes des habitants actuels. Ce sont, notamment, le Qasr-el-Abyad, le palais de Mechatta, dont



FIG. 2.

une façade a été reconstituée au musée de Berlin (fig. 1), et le tombeau d'Imroulqais, « roi de tous les Arabes », mort le 7 décembre 328, puissant voisin avec lequel Rome dut traiter. On reconnaît, dans ces ruines, l'art appelé justement « arabe », antérieur à l'Islam, mais qui a persisté plusieurs siècles après la mission de Mohammed. Cet art, du reste, a subi l'influence des constructions sassanides.

Connues depuis cinquante ans, les inscriptions safaitiques sont longtemps demeurées indéchiffrables. Grâce aux travaux de MM. de Vogüé, J. Halévy et Enno Littmann, on a pu en reconstituer l'alphabet, le plus septentrional de ceux du groupe himyarite ou sabéen, et dans lequel il ne faut pas rechercher, exclusivement, une origine phénicienne : un alphabet intermédiaire, grec archaïque probablement, a dû exister. La *scriptio defectiva* y est toujours suivie.

La langue exprimée par cet alphabet est un dialecte arabe très voisin de la langue du Coran. Toutefois, quelques particularités grammaticales sont à noter. Simples ou composés, les noms propres ont une grande importance au point de vue lexicographique. Les particularités phonétiques du langage safaitique attestent une période de transition dans la vie sociale, présentant une analogie remarquable avec l'évolution des dialectes vulgaires.

Ces inscriptions, dont 1.750 environ sont connues, et dont plus de la moitié a été découverte par MM. Dussaud et Macler, ont un réel intérêt au point de vue de la vie sociale d'une population qui, devenue sédentaire, conservait de nombreux vestiges de son existence nomade, l'organisation en tribus et la prédilection pour l'élevé du bétail, entre autres (fig. 2).

Au point de vue religieux, leur importance n'est pas moindre. Elles jettent un jour nouveau sur ce paganisme arabe si mal connu, et dont les adeptes de l'Islam avaient fait disparaître, avec tant de soin, les moindres vestiges. Le panthéon antéislamique n'avait pas encore été modifié par les influences syriennes, et la déesse Allât semble y avoir tenu un rang considérable. Un fait de la plus haute importance, dont les inscriptions safaitiques apportent la preuve, c'est que Allâh, avant de devenir le dieu unique, était une divinité particulière chez les Arabes du Nord.

Avec le temps, ces divinités disparurent. Adoptant les mœurs et la manière de vivre des Syriens, les Safaïtes adoptèrent aussi leurs dieux, et Zeus Safathénien remplaça Allâh. La tribu se désagrégea peu à peu et rien ne distingua plus les immigrés des aborigènes.

Cette immigration, précédée et suivie de tant d'autres, prépara la conquête de la Syrie par les Arabes : celle-ci ne fut pas, comme il le semble au premier abord, un événement exceptionnel et imprévu, mais bien la consécration d'un état de choses déjà ancien. Les Romains n'avaient pas cherché à empêcher l'immigration ; ils se contentaient de la régulariser, entretenaient des rapports amicaux avec les nomades, avaient, à l'occasion, recours à leurs services. Obligés de vivre en paix, ceux-ci passaient du nomadisme à la vie sédentaire : on observe actuellement une transition semblable, et non moins intéressante, chez les indigènes de l'Afrique du Nord. Remercions M. Dussaud d'avoir, en les mettant au jour, expliqué des faits qui se sont reproduits plusieurs fois en Syrie et qui présentent la plus grande ressemblance avec ce qui se passe, à l'heure actuelle, dans d'autres pays musulmans.

L. B.

La vie universitaire en Égypte.

On se fait d'ordinaire, en Europe, une idée très incomplète, quand elle n'est pas tout à fait inexacte, de l'organisation de l'enseignement en pays musulman ; la vie de l'étudiant musulman est encore plus mal connue. Aussi le livre de M. Pierre Arminjon, professeur à l'École khédiviale de Droit du Caire, sera-t-il certainement bien accueilli. Esquisse rapide, mais intéressante, de la vie universitaire en Égypte, il sera une révélation pour bien des lecteurs, et les initiés, eux-mêmes, le liront avec profit (1).

Le premier des six livres qui composent cet ouvrage résume l'histoire de l'enseignement en Égypte depuis la conquête musulmane. Le second, *Un tour à El-Azhar et dans ses dépendances du Delta*, est un exposé sommaire de l'organisation de l'enseignement religieux supérieur dans le Nord de l'Égypte. Mais avec le troisième, *Organisation et Vie scolaire*, nous entrons, en plein, dans la vie universitaire. M. Arminjon nous montre l'étudiant égyptien tel qu'il est, rend à ses qualités : zèle, régularité, application, l'hommage qui leur est dû, mais ne nous cache pas sa misère et les défauts de l'enseignement qu'il reçoit. Alors que l'histoire d'Ibrahim El-Manoufi dépeint l'étudiant d'El-Azhar, celle d'Omar El-Saïdi, aveugle qui, à force d'intelligence et de ténacité, parcourut une brillante carrière dans l'érudition musulmane, donne un bel exemple d'énergie.

Le reste de l'ouvrage est consacré à la doctrine islamique et aux medressehs (livre IV), au programme positif et aux matières actuelles de l'enseignement (livre V), et enfin à la manière dont on enseigne et dont on étudie dans les medressehs, au fruit de leur enseignement. Depuis un certain temps, la presse égyptienne, le *Mouayyad* notamment, mène une vive campagne en faveur de l'organisation de l'enseignement religieux, que l'on voudrait plus rationnel, plus pratique, mieux à la portée des étudiants, et auquel de remarquables esprits voudraient voir adjoindre, dans une certaine mesure, les sciences occidentales. M. Arminjon est acquis aux projets de réforme : tout en reconnaissant que, depuis une vingtaine d'années, des améliorations sérieuses ont été apportées à l'enseignement musulman, il est d'avis qu'une réforme profonde s'impose.

Un certain nombre de documents officiels, tous importants et qu'il serait malaisé de se procurer ailleurs, tout au moins chez nous, termi-

(1) *L'Enseignement, la Doctrine et la Vie dans les Universités musulmanes d'Égypte*. Paris, Félix Alcan, 1907, in-8, 294 pp. Prix : 6 fr. 50.

nent l'ouvrage et affirment le caractère documentaire de cette utile étude sur un sujet aussi important que peu connu.

L. B.

L'Égypte de demain.

M. Edward Dicey, auteur de la *Story of the Khedivate*, est un des hommes de notre temps connaissant le mieux l'Égypte. Depuis près de quarante ans (ce fut en 1869, à l'occasion de l'ouverture du canal de Suez, qu'il y fit son premier voyage) il suit la politique intérieure et extérieure de ce pays, vit dans l'intimité de ses hommes les plus marquants, dont il connaît les idées et les tendances, comme il connaît celles des plus pauvres fellahs. Il comptait, en écrivant l'ouvrage dont nous venons de citer le titre, lui donner une continuation, pour attirer l'attention sur les défauts du protectorat anglais.

The Egypt of the Future (1) donne l'impression d'un livre écrit avec impartialité. Jugeant les maîtres de l'Égypte, ses compatriotes, et les indigènes, qui ont ses sympathies, il parle des uns et des autres avec une égale modération, condamne sans hésiter les fautes commises par les Anglais et lave les Égyptiens des accusations injustes portées contre eux.

La politique, dans ce livre, tient une place aussi large que celle accordée aux questions purement sociales ou religieuses ; nous ne pouvons suivre l'auteur sur le premier de ces points. Pour le second, nous devons insister sur le chapitre capital de l'ouvrage, *Militant Islam*. Passant en revue les faits qui se sont produits au cours de ces dernières années, depuis l'apparition du Mahdi jusqu'à ces victoires japonaises qui devaient faire naître, chez les musulmans du monde entier, tant d'espérances, et jusqu'à la malheureuse affaire de Dens-chewai, M. Dicey proteste contre l'accusation de fanatisme portée contre les Égyptiens. Son expérience personnelle, ses conversations avec des Égyptiens haut placés et des Européens connaissant bien l'Islam, lui font considérer cette accusation comme n'étant pas fondée. Sans nier la possibilité de dangers musulmans, à un moment donné, il refuse formellement d'admettre l'idée, exploitée tant de fois, du pan-islamisme.

M. Dicey est d'avis que l'Angleterre doit être forte et avoir pour devise, chez les Égyptiens, le dicton célèbre: *Nemo me impune lacessit*. Mais le protectorat actuel a de graves défauts, auxquels il faut remédier sans retard. Une coopération loyale et étroite des deux partis en

(1) London. William-Heinemann, 1907, petit in-8, 216 pp.

présence, Égyptiens et Anglais, s'impose : c'est elle qui fera l'Égypte de demain. Le grand tort des gouvernants a été de ne pas tenir compte des aspirations de leurs sujets et de ne pas leur faire la part qui leur revenait dans l'administration de leur pays.

L. B.

En Asie Mineure et en Syrie.

Nous donnons ici le compte rendu de trois volumes. Chacun d'eux pris à part n'a pas une très grande portée scientifique, mais ils constituent à eux trois un ensemble harmonique. Au moment où l'Allemagne accentue ses rapports avec l'Islam, il est intéressant de constater que des publications de tout ordre contribuent à les faciliter. Les trois ouvrages dont l'analyse suit, sont à la portée de tous. Nul doute que leur lecture ne retienne l'attention sur les pays du Khalifat Osmanli. Elle en répandra la connaissance et donnera le désir d'aller les voir, en simplifiant la préparation comme l'exécution du voyage.

A. F.

Un voyage à travers la Turquie d'Asie (1).

Ce livre, malgré son titre, est plus qu'une ébauche ; il est à la fois un guide et une étude. Un guide, grâce à la foule de détails pratiques qui peuvent être utiles aux touristes ; une étude, parce que, outre l'humour qui pallie la sécheresse des descriptions, l'auteur a su émaille son récit de points de vue originaux concernant l'histoire ou la philosophie des peuples qu'il visite, et par là donner à son volume une portée scientifique que n'aurait pas eu un simple Bædeker.

Dès le début, une idée principale se dégage de l'œuvre. C'est le souci qu'a M. Fischer de séparer nettement la *race arabe* de la *race turque*. Chaque fois que, dans le cours de son voyage, il en trouve l'occasion, il insiste sur ce point établi dans sa préface, que l'on doit séparer d'une façon absolue la Syrie arabe de l'Asie Mineure turque. Aussi, dans toutes les villes qu'il traverse, il ne manque pas de nous indiquer, tant au point de vue du nombre qu'au point de vue de l'histoire ou des mœurs, les divergences de ces deux peuples, que, seule, unit la religion de l'Islam. Partant de ce fait, M. Fischer a divisé sa narration de voyage en deux parties :

1° La Syrie avec la Palestine et leurs sites célèbres : Jaffa, Jérusalem, Jéricho, la Mer Morte, le Liban, Beyrouth, Damas, etc. ;

(1) J.-J. Fischer's Reiseskizzen. *Durch Die Asiatische Türkei*. Zürich, 1906.

2° L'Asie Mineure avec les îles de Rhodes, de Samos, de Chios ; les villes d'Éphèse, de Smyrne, etc.

Après une introduction, où l'auteur nous explique son plan, et un premier chapitre qui est une peinture du voyage en mer, il nous promène avec lui à travers ces contrées, en nous contant tout d'abord la biographie de la région entière, puis celle de chaque localité principale, sans oublier jamais de nous instruire en route sur l'ethnographie, les modes d'administration, les régimes militaires, les confessions religieuses, les passeports, les droits de douanes, les impôts, les systèmes monétaires, les oscillations climatériques, les flores ; il s'étend volontiers sur l'histoire présente et passée, sur les révolutions successives, qui changèrent, dans le cours des âges, la face politique de cette portion de l'Asie.

Nous traversons ainsi Jaffa, dont il nous décrit minutieusement les divers aspects ; la vieille ville avec ses ruelles raboteuses, les quartiers officiels avec leurs monuments, ceux du commerce, d'où partent les caravanes d'ânes et de chameaux. Comme trafic, celui des oranges, qui abondent aux environs de la ville et qui forment avec les cactus une grande partie de la flore.

Après Jaffa, c'est Jérusalem, plus européenne et cosmopolite, mais où l'élément turc est aussi réduit qu'à Jaffa. M. Fischer nous dessine un portrait détaillé de la ville sainte et l'agrément d'anecdotes, dont beaucoup sont connues ; il nous énumère les églises, les chapelles élevées par la foi des peuples ; il nous guide parmi les bazars où se vendent les objets qui peuvent avoir chance de trouver acquéreur, et nous mène jusqu'à la mosquée d'Omar, qu'il dépeint.

Ainsi, changeant à chaque étape sa manière de voyager selon les ressources du pays, usant tour à tour du chemin de fer, de la caravane et du paquebot, M. Fischer nous fait visiter successivement Haïfa en Galilée, petite ville de 15.000 habitants, comprenant un bazar, quelques petites églises, une poste autrichienne, une allemande et une turque ; Nazareth, intéressante par la tradition biblique ; puis, le panorama du Liban ; Beyrouth, où se tient le Vâli (général gouverneur) et, presque occidentale avec ses écoles, sa banque, ses jardins, ses cafés, ses concerts de tziganes, Damas, résidence d'un Vâli et du commandant du V^e corps d'armée ottoman, la plus ancienne ville de la Syrie, où les Européens ne sont pas encore nombreux, où l'essor moderne fait complètement défaut.

Avec Tripoli et Alexandrette se termine la première partie du voyage de M. Fischer ; nous sommes aux limites de la Syrie ; la Turquie proprement dite commence. M. Fischer nous la décrit seulement en un petit nombre de pages, après avoir, ainsi qu'au début de son

volume, exposé rapidement quelques notions ethnographiques, administratives et historiques sur la nouvelle contrée qu'il parcourt. Il nous conduit tout le long de la côte par les îles célèbres de Rhodes, de Samos et de Chios jusqu'à Smyrne, les Dardanelles et Constantinople, nous donnant chaque fois le plus de renseignements possible sur les habitants (nombre et composition), sur les coutumes, les mœurs, le climat, le commerce et les produits de la contrée.

Le livre de M. Fischer est un in-16 de 98 pages ; mais, véritable compendium rédigé avec méthode et documentation, il mérite, malgré son peu d'étendue, une étude sérieuse : il est orné, sur la couverture, d'une carte, reproduite aussi sur la page de garde, et, dans le texte, de cinq illustrations, représentant les villes de Jaffa, Jérusalem, Beyrouth, Damas et Smyrne.

A. F.

Une chevauchée en Asie Mineure ⁽¹⁾.

M. de Schweinitz ne s'étend pas en longues dissertations. Il fait l'école buissonnière, mais il la fait en délicat artiste, glanant en route nombre de notes intéressantes.

Il arrive à la Corne d'Or, après avoir traversé Monte-Carlo, Rome, Naples, Tunis, Athènes ; il s'arrête quelques jours à Constantinople, le temps d'admirer la ville et les environs et de terminer quelques préparatifs nécessaires, puis il part, voyageant tantôt en voiture sous la garde d'un zaptié (gendarme à cheval), d'un drogman, et suivi d'une carriole dite arabe où sont les bagages, tantôt en chemin de fer. Il ne s'attarde pas à décrire les localités connues, comme Brousse, mais en revanche nous conte les péripéties du chemin de Constantinople à Konia, la traversée des marais d'Isnik où règne la malaria, le trajet en chemin de fer par Eski-Shéhir jusqu'à Konia.

A Konia, Mme de Schweinitz, qui accompagne son mari, rend visite au harem du Gouverneur. Elle n'y trouve qu'une de ses épouses, l'autre vit à Constantinople, il n'y a donc qu'une femme dans la maison. A Erégli, la comtesse de Schweinitz sera tenue de visiter un autre harem, au moment où la maîtresse du logis devient mère. Nous assistons à la scène : caquet des femmes, cris des enfants, gémissements de la jeune mère, vagissement du nouveau-né, tout se mêle en un indescriptible vacarme.

Ainsi, l'auteur nous promène à travers cette contrée de l'Asie qui l'enchanté ; il nous conte les beautés de la nature, des ruines qu'il ren-

(1) *In Kleinasien = Ein Reitausflug durch das Innere Kleinasiens, im Jahre 1905*, von H.-H. GRAF VON SCHWEINITZ. Berlin, D. Reimer, 1906, 6 mk.

contre ; il nous dépeint chaque ville avec la note pittoresque qui la caractérise. Ce sont les défilés du lac de Sogla, les ruines de l'île Kiss-Kulassi dans le lac de Beshehiv, les montagnes et les gorges du Taurus, les terrasses du bourg de Tarbas. Dans ce village bâti complètement en amphithéâtre, la comtesse, accaparée par les femmes, dut assister à des scènes de ménage. On lui montra la manière de coudre les étoffes, de faire cuire les aliments : elle fut obligée d'admirer les petits enfants, et on lui demanda si cela se passait de même en Europe. Comme les voyageurs s'intéressaient aux vêtements, on fit défiler devant eux une longue série de costumes et d'atours.

Un peu plus loin, dans un repli de montagnes, se trouve une ville minière bulgare. Le cadî (juge), entouré du Conseil d'administration, reçut les touristes dans le Konak (salle communale) et leur en fit les honneurs, pendant qu'il ordonnait à un propriétaire grec de préparer un appartement. La population y est peu nombreuse ; elle se compose en majorité de Grecs, auxquels viennent s'ajouter quelques Turcs et quelques Arméniens ; tous vivent exclusivement du produit de la mine. M. de Schweinitz nous donne ici quelques détails. Il nous fait assister à la descente des ouvriers grecs à Okiss-Kedik et nous explique, à ce sujet, que les Grecs sont accusés par les Turcs de nonchalance voulue, qu'ils laissent le rendement s'amoindrir, afin de pouvoir un jour l'entreprendre pour leur compte et à bon marché, mais, somme toute, il ignore si cette opinion est juste, car il n'a pu en vérifier l'exactitude. Toujours est-il que les entrepreneurs grecs sont prêts à aliéner leurs droits au plus vite et que le gouvernement turc, malgré sa méfiance à l'égard de toutes les propositions concernant les droits d'exploitation minière, recevrait volontiers les *entrepreneurs allemands* à la place des Grecs, à condition qu'ils voulussent bien donner les garanties usuelles.

Après avoir contemplé les derniers vestiges de Tyama et de son aqueduc, nous arrivons au pays des contes (im Märchenlande) et de la féerie, dans un coin splendide de l'Asie Mineure.

Tout le territoire, nous dit M. de Schweinitz, qui se trouve compris entre Erdschies à l'est, Kissil-Irmak au nord, Tüs-Gol à l'ouest, Hassan-Dagh au sud, est à ce point merveilleux qu'il y a deux siècles, lorsque le premier Européen, Paul Lucas, le parcourut, son récit fut traité d'incroyable fantaisie.

L'originalité du pays tient aux formations de tuf, avec leurs aspects étranges et variés, groupées par masses, aux grottes profondes. Les vallées, les montagnes se succèdent sans interruption, surgissant partout de ce sol crevassé, déchiqueté violemment par de très anciennes érosions. Ces roches restées debout, soudées à la terre comme les stalagmites des grottes, affectent des contours de pyramides, de cônes en pain de

sucre (fig. 1) ; parfois, leurs bases pyramidales s'aplatissent, imitant les soubassements d'une tente, parfois ce sont des colonnades, des pics,



FIG. 1.

des obélisques, des aiguilles, même des profils d'hommes ou d'animaux, et tout cela d'une hauteur de 30 à 80 mètres.

Les indigènes ont deux hypothèses concernant ces concrétions; pour



FIG. 2.

eux, ce sont ou des ouvrages artificiels, ou l'œuvre des démons. Paul Lucas, les visitant au clair de la lune, leur trouva l'aspect de têtes

humaines, de madones avec leurs enfants sur les bras, jusqu'à celle d'une procession de moines géants, le visage voilé de la cagoule.

C'est la terre des légendes, des fées et des gnômes. Il est singulier de rencontrer, dans ce site sauvage, aride et torturé, des restes d'habitations humaines, non seulement dans les cavernes qui ont pu jadis servir de cellules aux anachorètes ou d'asiles aux chrétiens persécutés, mais encore en plusieurs points du sol (1) où il existe des traces d'une ville entière de troglodites.



FIG. 3.

M. de Schweinitz a photographié nombre de points de vue; les trois parties de la chapelle qui se creuse dans le roc de Soyantli-Dère, 1^o la coupole avec sa clef de voûte et ses arcades; 2^o la colonnade (fig. 2); 3^o le coin aux niches, puis le défilé d'Akkoï, le groupe des roches troglodites de Kara-In, le panorama d'Uergüb (fig. 3), ville bâtie de même en amphithéâtre, dont il nous a photographié un aspect d'ensemble pris de sa véranda. Il n'y a pas bien longtemps, Uergüb possédait encore une église en rocailles; maintenant, toute la partie antérieure du rocher

(1) Nous devons l'autorisation de reproduire les quatre illustrations qui accompagnent ce compte rendu à l'obligeance de l'éditeur, M. Reimer. Elles donnent une idée de l'intérêt que présente l'ouvrage de M. de Schweinitz

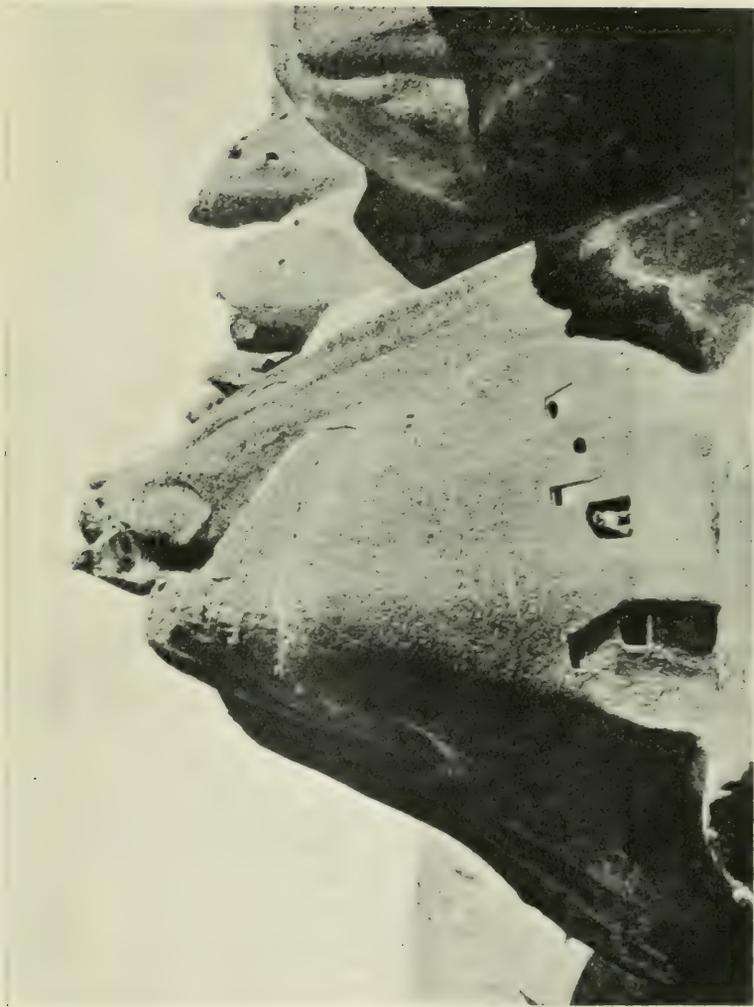


FIG. 4.

s'est enfoncée dans l'abîme, engloutissant avec elle l'église presque tout entière. Pourtant, de grosses masses rocheuses sont restées en place au niveau de l'hôtellerie et, par les baies ouvertes à tous les vents, on peut regarder d'en haut à l'intérieur du monument. Ainsi, la morsure du temps a eu raison de ces constructions en roc.

Ensuite, c'est la curieuse agglomération des roches tufiques de Martschan, celle plus curieuse encore de Tschat (fig. 4). On trouve pour la première fois des cavernes près du village grec de Misli, et, tandis que les superstructions servent de demeures ordinaires, les caves ainsi formées par la nature tiennent lieu de magasins. Par les hivers rigoureux à cette altitude de plus 1.400 mètres, les habitants se réfugient dans ces grottes, dont on peut défendre très aisément l'entrée en faisant glisser sans effort, grâce à une rainure du sol, un énorme bloc de granit devant l'ouverture.

Après nous avoir décrit avec ce luxe de détails les admirables caprices du sol dans ce coin de l'Asie, l'auteur continue son voyage. A Kyrtschehir, il nous donne encore un panorama de la ville; il nous dépeint le Mutessarif, sa suite et la maison communale. A Schumra, il nous initie à l'existence des paysans, aux travaux de labour; plus loin, à Bogas-Koï, à Opik, il nous décrit les nombreux fragments archéologiques, vestiges des peuplades perses et autres qui ont séjourné dans ces lieux. M. de Schweinitz a fait un beau voyage; il nous en lègue le récit captivant dans un ouvrage d'érudit et d'artiste.

Le volume, in-8 de 203 pages, est imprimé sur papier couché, orné de nombreuses photographies toutes très claires et, à la fin, d'une carte hors texte soigneusement tracée.

A. F.

Une visite en Asie Mineure (1).

C'est la relation d'un voyage aux vestiges des anciennes villes fameuses fondées en Asie Mineure par les Ioniens et les Doriens.

Déjà, ces ruines avaient été étudiées par plusieurs archéologues et architectes. Les plus connus, Murray, Mieman, Wiegand et Schrader, nous en ont donné d'importantes restaurations. M. Mayreder nous offre aujourd'hui une étude d'ensemble sur ces colonies de la Grèce antique, mais une étude presque exclusivement scientifique; le moins possible de descriptions sur les sites qu'il traverse et sur les incidents de route; le plus possible sur les ruines qu'il rencontre, tel a dû être le but de l'auteur.

(1) Ein Besuch in Kleinasien. Sonder-Abdruck aus der *Zeitschrift des öster. Ingenieur und Architekten-Vereines*, 1906, N. R. 19-21. Wien, im Selbstverlage des Verfassers.

En quelques pages préliminaires, il nous explique l'objet de son voyage et la topographie de l'ancienne Asie grecque. Trois fleuves ayant chacun, près ou sur leur embouchure, une ville jadis illustre partagent la région. L'Hermos avec Smyrne, le Kaystros avec Éphèse, et le Maïndros avec Milet. D'autres villes, quoique plus petites, méritent aussi d'être signalées : Priène, la Pompéï de l'Asie Mineure, Hiérapolis, etc.

Ces cinq ou six pages d'introduction terminées, M. Mayreder nous guide dans Éphèse, dont il nous donne un plan d'après A. Schindler. Au point de vue archéologique, les ruines d'Éphèse peuvent se diviser en deux groupes; l'un, de peu d'étendue, comprend les environs d'Ajasoluk; l'autre, plus vaste, englobe les versants montagneux du Bülbül-Dagh, c'est-à-dire l'antique Kossos, et de Panajir-Dagh, l'antique Pion.

Abandonnant nombre de monuments, théâtres, thermes, etc... et quelques coupoles musulmanes intéressantes, mais que l'on a laissé se détériorer complètement, l'auteur nous ressuscite ceux qui laissèrent un grand nom dans l'histoire et dans l'art : le temple d'Artémis, qui fut une des sept merveilles du monde, temple diptère, d'ordre ionique, ayant par suite une rangée de huit colonnes sur les façades. Chacune de ces colonnes avait 18 mètres de haut; trente-six d'entre elles étaient ciselées, dont une, la plus merveilleuse, par Scopas.

Érostrate incendia ce sanctuaire, qui fut reconstruit ensuite. Il n'en reste aujourd'hui qu'une partie des soubassements, plusieurs pans de murs et quelques fûts de colonnes.

Près de ce temple, on remarqua la célèbre mosquée dite de Sélim, un bel échantillon de l'art turc, avec ses colonnes soutenant deux coupoles, le riche revêtement en marbre de sa façade et le portique surmonté d'un motif orné d'arabesques et d'une inscription nous indiquant que cette mosquée fut construite en l'an 1375 par le sultan des Seljoucides Isa d'Aïdin.

Parmi les autres ruines remarquables d'Éphèse, il faut citer encore le portique sud de l'Atrium des thermes et aussi la bibliothèque qui fut élevée par le fils du gouverneur Celsus en l'honneur de son père. Elle comprenait une partie médiane principale, flanquée de petites niches rayonnant tout autour, dans lesquelles on avait placé des armoires en bois enfermant les rouleaux manuscrits.

Nous visitons ensuite, à Priène, les fondations et les admirables fragments architecturaux du temple d'Athéna, les débris du théâtre, ceux de l'Ekklesiasterion; à Milet, le théâtre, le Bulorterion, la mosquée au portail orné d'incrustations qui fut bâtie, sous le règne de Bajazet, par l'architecte Ahmed de Mentesché; à Didyme, les colonnes et les fragments du temple d'Apollon, sanctuaire que Thomas, en 1877, et

Pontremoli, en 1904, essayèrent de restaurer ; à Hiérapolis, la cascade de pierre, la salle des thermes et les tombeaux.

L'ouvrage de M. Mayreder est un grand in-8 de 50 pages seulement, mais orné de nombreuses gravurés et de plans, dont un hors texté.

A. FEVRET.

Bibliothèque turque.

En commençant, il y a trois ans, la publication de cette *Türkische Bibliothek*, dont un nouvel éloge serait superflu, M. Jacob comptait consacrer l'un de ses volumes à la traduction du *Billoùr Keuchk* (Pavillon de verre), intéressant spécimen de cette littérature populaire ottomane, dont le savant professeur d'Erlangen fait, depuis de longues années, une étude spéciale. Cet ouvrage ayant fait l'objet, depuis, de deux publications, l'une de M. Kúnos, l'autre d'Izora Chandler et de Mary W. Montgomery, M. Jacob a résolu de remplacer la traduction projetée par celle du *Khoros Kardach* (Frère Coq), autre curieux monument du folklore turc (1).

Par son style ordinairement dépourvu de recherche, par le choix de ses sujets, *Khoros Kardach* appartient à cette littérature, si riche mais en même temps si peu fixée, des *mèddâhs* ou conteurs populaires, littérature que les travaux de quelques savants orientalistes, MM. Jacob et Kúnos entre autres, ont fait connaître à l'Europe au cours de ces dernières années.

M. Jacob n'a pu se procurer de manuscrits du *Khoros Kardach*. C'est sur deux éditions, notablement différentes, la première en caractères arabes et sans indication aucune, la seconde en caractères arméniens, et parue à Constantinople, qu'il a fait cette traduction.

Quelle est l'origine de ces contes ? Il serait très difficile de le dire. Toutefois, de nombreux détails donnent à penser à M. Jacob qu'ils sont d'origine chrétienne. On y retrouve des récits et des épisodes communs au folklore de tous les temps et de toutes les nations, et que les *Mille et une Nuits* ont adoptés, par exemple. Toute une partie de l'ouvrage est basée sur la légende, bien modifiée, cela va sans dire, de Geneviève de Brabant. L'histoire d'Othello, qui se retrouve, du reste, dans le

(1) *Türkische Bibliothek... 5. Band. Xoros Kardasch (Bruder Hahn), ein orientalisches Märchen und Novellenbuch, aus dem Türkischen zum ersten Mal ins Deutsche übertragen von Dr. Georg Jacob, ao. Professor an die Universität Erlangen.* Berlin, Mayer und Müller, 1906, petit in-8, xiv-122 pp. Prix : 3 mk. 60.

Comte Lucanor, est devenue, dans le *Khoros Kardach*, celle du marchand Tompas. Signalons aussi des affinités évidentes avec les traditions hindoues et persanes. Mais les vestiges d'une origine chrétienne se rencontrent fréquemment; par exemple, l'histoire des saints Côme et Damien. Le derviche Abdallah des *Mille et une Nuits* est devenu un moine, et tous ces faits rendent très plausible la thèse du professeur d'Erlangen.

Au point de vue de la langue et du style, le *Khoros Kardach* présente de curieuses particularités; elles sont relevées dans la préface de cette traduction.

Ces récits, dont l'étendue est extrêmement variable, sont coupés, à chaque instant, par des proverbes, dont le savant traducteur donne toujours le texte (en transcription latine), avant la traduction; il a ainsi fait de son ouvrage une contribution utile à la littérature parémiologique. Une savante introduction et de nombreuses notes le feront également apprécier des orientalistes et des savants qui se sont voués à l'étude des traditions populaires.

L. B.

BIBLIOGRAPHIE

Livres.

ABDULLAH MOHAMMAD HABIB, *Revelations of the Muslim Seer Al-Sayyid Abd. Muh. Habib Effendi concern. the creation and siderial universe*. London, 1906, in-8, Cat. Harrassowitz, janvier 1907.

ALEXANDER (L.-C.), *The Testament of Omar Khayyàm (The Wasīyyat)*, comprising his Testament, a Song, Hymn of Praise, also the Marathi or Odes of the Disciples. London, J. Long. (Publishers' Circular, 9 mars 1907.)

ALEXANDRIE, *Le Caire, Port-Saïd et environs*; 150 ill., 5 pl. Collection des *Guides Nilsson*. Éd. française, 1907. Paris, Lib. Nilsson (à paraître l'édit. anglaise).

ALI (A. Yusuf), *Life and Labour in India*; with numerous ill. Including Drawings by Native Artiste. London, Murray, demy in-8, 12 sh.

ANET (Claude), *Through Persia in a Motor-Car*. London, Hodder and Stoughton. (Éd. anglaise de l'ouvrage français) (Publishers' Circular, 9 mars 1907).

ARNOLD (T.-W.), *Islam in India*. London, A. Constable (Publishers' Circular, 9 mars 1907).

AUER (Grethe), *Marokkanische Sittenbilder*. Bern, A. Francke, 1906, in-16, 309 pp.

BADEN-POWELL (B.-H.), *A Short Account of the Land Revenue and its Administration in British India*. With a sketch of the Land Tenures. Second edition, revised by T.-W. Holderness. Oxford University Press, in-8. 5 sh.

BELFIELD (H. Conway), *Handbook of the Federated Malay States*, 2nd ed., Ill. Maps. London. Stanford, February, 1903-04-07; in-8, 2 sh. 6.

BERGER (Ph.), *La Tunisie ancienne et moderne*. Souvenirs de voyage par M. Ph. Berger, sénateur, membre de l'Institut. Paris, Leroux, 1907, in-16, 50 pp.

BIOVES (A.), *Un Grand Aventurier du XIX^e siècle, Gordon Pacha*. Paris, Fontemoing, 1907, in-8, vii-345 pp., 2 cartes. Compte rendu du volume dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (LE-ROUX).

BECK (Dr. Kurt), *Aux Indes et au Népal*, trad. par F. Ricard. Paris, in-8, avec 58 pp., figures hors texte d'après les photographies de l'auteur. C. Flammarion, mars 1907; 13 fr. 50 br.; 18 fr. rel.

BRAILSFORD (H.-N.), *Macedonia; its races and their future*. London, Methuen, 1906, in-8, xx-340 pp., pl. et cartes.

BRÉHIER (L.), *L'Église et l'Orient au moyen âge : Les croisades*. Paris, Gabaldo, 1907, in-18, xv-377 pp.

BRUCE (Clarence Dalrympe, Major), *In the Footsteps of Marco Polo, being the account of a journey overland from Simla to Peking*. London, Blackwood and Sons.

CARTON, *La Richesse de la Byzacène*. Sousse, Imp.-lib. française, 1906, in-8, paginé 159-177.

CHACHTSCHAB, *Dictionnaire russe persan*. Saint-Petersbourg, 1906; in-8, 31-328 pp. C. Harrassowitz, janvier 1907.

CLÉMENT (G.), *Campagne turco-russe de 1877-1878*. Paris, H.-C. Lavauzelle, 1905, in-8, 772 pp., croquis.

COLVIN (A.), *The Making of Modern Egypt (1181-1905)*. London, Seeley, 1906; in-8, xv-248 pp., 2 cartes.

CORANI *textus arabicus, recensuit Gust. Fluegel*. Ed. ster. Tauchnitzii tertium emendata. Nova impressio, in-8, Leipzig, E. Brandt, 1906; 20 m.

CROZET (J.), *Études sur l'agriculture en Tunisie, la situation actuelle, les progrès à réaliser : bétail, culture, coopération et crédit agricole*. Paris, Leroux, 1906, in-18, 384 pp.

DAGUIN (A.) et DUBREUIL (Alp.), *Le Mariage dans les pays musulmans, particulièrement en Tunisie, en Algérie et dans le Soudan*. Paris, Dorbon, 1906, in-8, xii-66 pp. (tir. 75 exempl.). 6 fr.

DIERCKS (Gust.), *Die Marokkfrage und die Konferenzen von Algésiras*. Berlin, Reimer, 1906; in-16, 248 pp., 1 carte.

DIWAN-I SARKHUSCH *recommended for the High Proficiency examination in Persian*. Under the supervision of D. C. Philott. Calcutta, 1906, in-8. Cat. Harrassowitz, janvier 1907.

EWING (W.), *Arab and Druze at Home. Record of Travel and Intercourse with Peoples East of Jordan*, Ill. London, Jack, January, 1907; in-8, 192 pp. 5 sh.

FOSTER (Wil.), *The English Factories in India, 1618-1621. A Calendar of Documents in the India Office, British Museum and Public Record Office*. Oxford University Press, in-8, 12 sh. 6.

FRASER, *Pictures from the Balkans*. London, Cassel, 1906; in-16, XII-298 pp., 41 pl., 1 carte.

GALLAND (H.), *Essai sur les Motaxélites (les rationalistes de l'Islam)*. Paris, 1906, in-8. Cat. Harrassowitz, janvier, 1907. 3 mk.

GIESE (Fr.), *Materialien zur Kenntniss des anatolischen Türkisch* I Tl. Halle, R. Haupt, 1906, in-8.

GINZEL (F.-K.), *Handbuch der Mathematischen und Technischen Chronologie. Das Zeitrechnungswesen der Völker*. I. Band : Zeitrechnung der Babylonier... Mohammedaner, Perser, Indianer, Südasien... Leipzig, Hinrichs, 1906, in-8, 6 fig., 1 carte.

Grammaire de la langue kirghize (en russe). Phonétique, étymologie et syntaxe. Orenbourg, 1906, pet. in-8, 217 pp. Cat. Harrassowitz, janvier, 1907. 3 mk.

GUARINI (G.-B.), *Scritti varii*. Melfi, tip. A. Liccione, 1906; in-8, 207 pp..... 2° Die Kolonialpolitik Italiens... 4° Die Marokkanische Frage (vor der Konferenz von Algesiras).

HAIZE (J.), *Un mois en Espagne. La conférence d'Algésiras. Tangier. Impressions de voyage*. Paris, Gauthier-Villars, 1907, in-16, 240 pp., 30 ill.

Handbook-India, Burma and Ceylon. Including Bengal, Bombay and Madras, the Punjab, North-West Provinces, Mysore, etc... the Native States and Assam. With 78 Maps and Plans of Towns and Buildings. New edit. 6 th, London, Murray, mars 1907, gr. in-8. 20 sh.

HAYWOOD (A.-H.-W.), *English-Hausa Vocabulary*. London, K. Paul, janvier 1907, 12^{mo}. 2 sh.

HERBETTE (M.), *Une Ambassade persane sous Louis XIV d'après des documents inédits*. Paris, Perrin et C^{ie}, 1907, pet. in-8, 404 pp., 13 pl.

HERZOG (S.), *Vor dem Kadi. Lustige Funcken aus Morgenland und Abendland*. Illustriert von Herm. Abeking. — Z. Taus. (124 S.), in-8, Berlin, Harmonie, 1907.

HILDEBRAND (Dr. J.-B.), *Nach Jerusalem*. Erinnerungsblätter. Luzern, Waessler, Drexler und C^o, 1907 (208 S.), in-8.

HOLBACH (A.-M.), *Dalmatia*, a Book, descriptive of the Country, its People and its Arts, with upwards of 50 ill. reproduced from photographs by O. Holbach. London, Lane. (Publishers' Circular, 2 mars 1907.)

IBN AL-JAUZI, *Mir'ât-aṣ-Ṣaman* (A. H., 495-654), a Fac-Simile Reproduction of Manuscript n° 136 of the Landerg Collection... to Yale University, edit. with Intr. by James Richard Jewett. Chicago, The University Chicago Press, 1907, in-8. (Tiré à 150 exempl. Prix : 15 dollars pour les souscripteurs jusqu'au 1^{er} avril 1907; 20 dollars après cette date.)

JACOB (Dr. Georg), *Xoros Kardasch (Bruder Hahn), ein orientalisches Märchen und Novellenbuch. aus dem Türkischen zum ersten Mal ins Deutsche übertragen*, Berlin, Mayer u. Müller, 1906, p. in-8, xiv-122 pp. 3 mk. 60 pf. Tome V de la *Türkische Bibliothek*.

JOHNSON (J.-P.), *The Stone Implements of South Africa*. London, Longmans and Co. (Publishers' Circular, 2 mars 1907.)

KALINKA (E.), *Antike Denkmäler in Bulgarien...* Wien, A. Hölder, 1906, in-4.

KAZANSKY (K.), *Le Mysticisme dans l'Islam (en russe)*. Samarkand, 1906, in-8, 240 pp. Cat. Harrassowitz, janvier 1907. 7 mk. 50.

KLEIN (F.-G.), *Religion of Islam*. London, 1906. Cat. Harrassowitz, janvier 1907. 7 mk. 50.

KUMM (H.-K.), *The Sudan*. Short compendium of facts and figures about the Land of Darkness. London, Marshall Br. Feb. 1907. T. III, in-8, 238 pp. 2 sh. 6.

LOKYS (G.), *Die Kämpfe der Araber mit den Karolingern bis zum Tode Ludwigs II*. Heidelberg, C. Winter, 1906, in-8, iv-93 pp.

LYALL (Sir Alf. C.), *Asiatic Studies: Religious and Social*. 1st and 2nd Series. 2nd Ed. London, Murray, December 1906, in-8, pp. 352-410. 5 sh.

MALCOLM (J.), *Indian Pictures and Problems*. London, Richards, February 1907, in-8, 312 pp. 10 sh. 6.

MARGOLIOUTH (D.-S.), *Cairo, Jerusalem and Damascus, three chief cities of the Egyptian Sultans*. London, Chatto and Windus. (Publishers' Circular, 2 mars 1907.)

MARTINO (P.), *L'Orient dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Hachette, 1906, in-8, 378 pp.

MONTGELAS (Pauline), *Bilder aus Südasien*. München, T. Ackermann, 1906, in-8, 146 pp., 6 pl., 1 carte.

Morocco Affairs: General Act of International Conference at Algeciras. London, Wyman, February 1907. 4 d.

NESBITT (F.-E.), *Algeria and Tunis*. London, Black, 1906, in-8, ix-229 pp., 70 pl. en couleur et 1 carte.

NICHOLSON (R.-A.), *A Literary History of the Arabs*. London, Fisher Unwin.

OMAN (J.-C.), *The Brahmans, Theists and Muslims of India*. London, Fisher Unwin.

OMAR KHAYYAM, *Rubâiyât*. London, Nimmo, February 1907; 64^m. 1 sh.

Orientalische Studien. Études orientales dédiées à Th. Nœldeke, à l'occasion de son 70^me anniversaire, et publiées par C. Bezold. Giessen, A. Töpelmann, 1906; 2 vol. in-8, 12 fig., 2 pl.

Die orientalischen Religionen. Von E. Lehmann, A. Erman, C. Bezold, H. Oldenberg, J. Goldziher, A. Grünwedel, J.-J.-M. de Groot, K. Florenz und H. Hass. Leipzig, 1906, gr. in-8. Cat. Harrassowitz, janvier 1907. 6 mk.

Versuch eines Wörterbuches der Türk. Dialecte. 20^e Lieferung (4^{ter} Band, 2^{te} Lieferung). Saint-Petersbourg, 1906, gr. in-8. 1 rouble = 2 mk. 50.

Sammlung F. Sarre. Erzeugnisse Islamischer Kunst, bearbeitet von Prof. Dr. Fried. Sarre, mit epigraphischen Beiträgen von Dr. Eugen Mittwoch. Teil I. : Metall. Leipzig, K. Hiersemann, 1907; in-4, 82 pp., 10 pl. et 54 fig. dans le texte. 12 mk.

SCHAEUFFELEN (Eugénie), *Meine indische Reise.* Berlin, D. Reimer, 1906; in-16, 474 pp., 1 port., 1 carte.

SCOTT-MONCRIEFF (Colonel G.-K.), *Eastern Missions from a Soldier's Stand-point.* London, Religious Tract Society. (Publishers' Circular, 9 mars 1907.)

SHAH (A.), *Miftáhu'l Quran*, 2 parts. London, 1906, in-8, 284 pp.

SIDAROUSS (S.), *Les Patriarcats dans l'Empire ottoman et spécialement en Égypte.* Paris, 1907, gr. in-8. Cat. Harrassowitz, janvier 1907. 12 fr.

SINAI and PETRA, *Journals of Emily Hornby in 1899 and 1901.* T. III, in-8, 224 pp. Nisbet, February 1907. 6 sh.

SOOTHILL (W.-E.), *A Mission. in China* in-8, 308 pp. February 1907. London, Oliphant. 5 sh.

STEIN (Aurel), *Ancient Khotan.* Detailed Report of Archaeological Exploration in Chinese Turkestan. Carried out and described under the Orders of H. M. Indian Government. Oxford University Press, 2 vol. in-4 (texte et fig.).

STORY (Douglas), *To-Morrow in the East.* Impressions during a journey through Egypt and the Orient. London, Chapman and Hall Ltd.

STURDZA (A.-A.-G.), *De l'Histoire diplomatique des Roumains, 1821-1859.* Paris, Plon et Nourrit, 1907. gr. in-8, ix-439 pp., 3 héliog., 2 phototypies, 67 ill. Portraits, fac-similés d'autographes et de sceaux.

Thackers Calcutta Directory, 1907. London, Thacker, January 1907, roy. in-8. 7 sh. 6.

THORNTON (F.), NICHOLSON (R.-A.), *Elementary Arabic : First Reading Book.* London, Cambridge University Press, Feb. 1907, gr. in-8. 6 sh.

WERNER (A.), *Natives of British Central Africa.* London, A. Constable, January 1907, in-8, 316 pp.

WIEDEMANN (E.), *Beiträge zur Geschichte der Naturwissenschaften.* VII. Über arabische Auszüge aus der Schrift des Archimedes über die

schwimmenden Körper. — VIII. Über Bestimmung der spezifischen Gewichte. — IX. Zu der Astronomie bei den Arabern. Sonderabdruck aus den Sitzungsberichten der physikalischmedizinischen Sozietät in Erlangen. Band XXXVIII, Erlangen, Junge und Sohn, 1906.

WIEDEMANN (E.), *Ibn al Haitam, ein arabischer Gelehrter*. Sonderabdruck aus der Festschrift für Rosenthal. Leipzig, G. Thieme, 1906.

WIEDEMANN (E.), *Zur Physik bei den Arabern*. Separat Abdruck aus Jahrbuch für Photographie und Reproduktionstechnik für das Jahr 1906.

Revue.

Archiv für Religions Wissenschaft, XI, 3-4, I. Abhandlungen, pp. 293-429 : Goldziher : Die Bedeutung der Nachmittagszeit im Islam. Beiträge zur Kenntniss des Orients. III Band 1906. — Dirr (Dr.) : Die Kaukasische Sprachforschung, ihre Geschichte und nächsten Aufgaben. — Prüfer (Dr.) : Das Schiffsspiel, ein Schattenspiel aus Kairo. — Prutz (Prof. Dr.) : Die Beziehungen der Deutschen zum Morgenlande im Mittelalter.

Bulletin de la Bibliothèque humoristique illustrée Mellah. Tunis, 1906, in-8. Catalogue.

Centralblatt für Bibliothekswesen, février 1907 : Weil (G.) : Die erste Drücke der Türker.

Contemporary Review, mars 1907 : T.-H. Weir : Higher Criticism and the Koran, pp. 388-398.

Ethnological Survey for the Philippine Islands, vol. IV, p. 1 : Saleeby : Histoire, constitution des Moros (habitants de Mindanao, professant l'islamisme).

Le Correspondant, 10 mars 1907 : Marius-Ary Leblond : Les races du Maroc (Les Berbères).

The Geographical Journal, février 1907 : Abruzzi (H. R.-H. the Duke of the) : The Snows of the Nile. Being an Account of the Exploration of the Peaks, Passes and Glaciers of Burdenzori (Plates and Map). — Commercial Mission to South Eastern Persia. Étude sur le rapport de M. A.-H. Gleadowe-Newcomen, F. R. G. S., F. S. A., publié par le Gouvernement de l'Inde, Calcutta, 1906. — French Survey of the West Coast of Morocco (*The Monthly Record*, p. 226). — M. Pel-liot, in Central Asia (*The Monthly Record*, p. 223).

Globus (Braunschweig F. Vieweg u. Sohn), Bd. X. G., 1906 : Feh-linger : Die Bevölkerung der Philippineninseln. — Kleist (V.) : Kapitän Tlye-Sainte-Maries Zug durch die nordwestliche Sahara, Bd. LXXXIX, 1906, nos 15, 16. — Scherer : Streifzüge in Oran im Sommer 1904.

Grande Revue, depuis le 15 janvier 1907 : Grenier (P.) : La Péninsule des Balkans.

The Imperial and Asiatic Quarterly Review, 3rd Series, *January* 1907, vol. XXIII, n° 45 : Mohammedan Deputation to the Viceroy of India, and his reply. — Parveez : Indo-British Trade with Persia. — Vambéry (Prof.) : Pan-Islamism and the Sultan of Turkey.

The Indian Antiquary, Bombay, 1906, vol. XXXV : Temple (Sir R.G.) : The Travels of Richard Bell and John Campbell in the East Indies, Persia and Palestine, 1654-1670.

Journal of the Straits Branch Royal Asiatic Society, *décembre* 1906 : Birch : The Election and Installation of Tungku Muhammad, C. M. G. Bin Tungku Antah, as the Yang diper Tuan Besar, Negri Sembilan. — Laidlaw (G.-M.) : The Story of Kherudin.

Keleti Szemle, vol. VII, fasc. 1 et 2 : Mészáros (J.) : Osmanisch-Türkischer Volksglaube.

Literarisches Zentralblatt, *février* 1907 : Brockelmann. Compte rendu de The Naká'id of Jarir and Al-Farazdak, edited by Anthony Ashley Bevan, vol. I, part. 2, 1906. — Guerville : Das moderne Aegypten. — Opitz : Die Medizin im Koran.

Al-Machriq, 1^{er} *février* 1907 : Cheikhho (P.-L.) : Le Catalogue des manuscrits orientaux de Leipzig. — Lammens (P.-H.) : Causeries géographiques sur la Syrie. La position de la Syrie. — 15 *février* 1907 : Nour ed Din al Hoseini : Un traité sur les noms féminins irréguliers.

Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, t. XIV, fasc. 2 : Marçais (W.) : Le dialecte arabe des Ulad Brahim de Saïda.

Le Muséon, 1906, VII, 3, p. 293 : Compte rendu du Catalogue de l'Imprimerie catholique de Beyrouth. — Blochet : Études sur l'ésotérisme musulman.

Nouvelle Revue, 1^{er} *mars* 1907 : Fréville (E.) : Une pointe en Macédoine.

O Oriente português, *octobre-novembre* 1906 : Armancio Gracias : A morte de Akbar.

Revue de Fribourg : *décembre* 1906 : Feugère (A.) : L'instruction publique en Bulgarie, d'après un document officiel (article hostile aux musulmans).

A. F.

Le Gérant : DROUARD.

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

ARCHIVES MAROCAINES

Volumes parus :

I — II — III — IV — V — VI — VII — VIII — IX

Sous presse :

Volume X

En préparation :

Volumes XI — XII — XIII

ÉDITEUR : ERNEST LEROUX, 28, RUE BONAPARTE

HISTOIRE DES ARABES

| | |
|--|--------|
| Archives Marocaines. Tomes I à VIII, in-8, fig. et planches | 85 fr. |
| Bel (Alfred), professeur à la Médersa de Tlemcen. Les Benou Ghanya, derniers représentants de l'Empire almoravide, et leur lutte contre l'Empire almohade. In-8 | 12 fr. |
| Castries (Comte Henry de). Les Sources inédites de l'histoire du Maroc , de 1530 à 1845. Recueil de lettres, documents et mémoires conservés dans les Archives européennes.— La publication comprendra environ 24 volumes in-8, avec cartes, fac-similés, etc. Chaque volume | 25 fr. |
| Volumes parus : France, I. — Pays-Bas, I. | |
| Caudel : Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque | 6 fr. |
| Cour (Aug.). L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leurs rivalités avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830). In-8 | 7 50 |
| Documents arabes relatifs à l'histoire du Soudan. I. Tarikh es-Soudan. Histoire du Soudan, par Abderrahman ben Abdallah et-Tonboukti. Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque | 16 fr. |
| — II. Tedzkiret en-Nisian fi Akhbâr Molouk es-Soudan. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque | 15 fr. |
| Dussaud (René). Les Arabes en Syrie avant l'Islam. In-8, fig. | 7 50 |
| Duval (R.). Histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse. In-8 | 6 fr. |
| El-Nesawi . Vie de Djelal eddin Mankobirti (viii ^e siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque | 15 fr. |
| Eloufrani . Nozhet-Elhadi. Histoire de la dynastie Saadienne au Maroc. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chaque | 15 fr. |
| Ezziani (Aboulqâsem ben-Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8 | 15 fr. |
| Fournel (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4 | 40 fr. |
| Guyard (S.). La civilisation musulmane. In-18 | 2 50 |
| Huart (C.). Histoire de Baghdâd dans les temps modernes. In-8 | 5 fr. |
| Kamal ad-Din . Histoire d'Alep, traduction, par E. Blochet. In-8 | 10 fr. |
| Mercier (Ernest). Histoire de l'Afrique Septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1830. 3 vol. in-8, avec cartes | 25 fr. |
| Perron (Le Dr.). Femmes arabes, avant et depuis l'islamisme. In-8 | 7 50 |
| Radiot (Paul). Les vieux Arabes, l'art et l'âme. In-18 | 3 50 |
| Sauvaire (H.). Histoire de Jérusalem et d'Hébron. Fragments de la Chronique de Moudjir-ed-Dyn, traduits sur le texte arabe. In-8 | 10 fr. |